# Le Horla et autres nouvelles

Guy de Maupassant

Modern Greek — 20% of eligible letters

Français · 1887

# About this reading edition

Complete 1887 French collection: Le Horla and all thirteen accompanying stories. Amour retains its subtitle Trois pages du livre d’un chasseur. Historical spelling, emphasis and paragraph divisions are retained.

Original literary author: Guy de Maupassant. Edition prepared for Boulingua. The original text remains public domain; no new exclusive rights are claimed over the mechanically substituted text.

Modern sounds: β is /v/, not /b/. ρ is a tapped or trilled r. Final σ becomes ς.

Letter key (context rules restrict where these pairs apply):

m / μ · n / ν · p / π · t / τ · k / κ · f / φ · l / λ · r / ρ · s / σ · v / β · z / ζ · a / α · i / ι · o / ο · e / ε

10,098 of 50,978 eligible letters changed. Approximately 5.4% of all letters. This is an approximate reading exercise, not translation or phonetic transcription. The source language and spelling context still matter.

Learning exercise: a simplified representation

For learning purposes only. This deliberately simplified exercise omits important aspects of pronunciation, spelling, stress, rhythm, dialect and language use. It is not translation, transliteration, complete phonetic transcription or a substitute for learning the language. 100% means all eligible letters, not every letter in the book.

Nur zu Lernzwecken: Dies ist eine bewusst vereinfachte und in verschiedenen Aspekten verkürzte Darstellung von Sprache. Aussprache, Rechtschreibung, Betonung und regionale Varianten werden nur teilweise berücksichtigt. Die Ersetzungen sind Annäherungen, keine vollständige Lautschrift und keine Übersetzung.

Source: https://www.gutenberg.org/ebooks/10775

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

The complete source licence is reproduced at the end. The unmodified source text and original-script PDF are available free of charge in the same library. Self-hosted Noto Serif is distributed under the SIL Open Font License 1.1; see the repository font notices.

# Contents

LE HORLA 5

AMOUR — TROIS PAGES DU LIVRE D'UN CHASSEUR 37

LE TROU 44

SAUVÉE 53

CLOCHETTE 61

LE MARQUIS DE FUMEROL 68

LE SIGNE 78

LE DIABLE 86

LES ROIS 96

AU BOIS 112

UNE FAMILLE 119

JOSEPH 126

L'AUBERGE 135

LE VAGABOND 152

# LE HORLA

*8 μai.* — Quelle journée admirable ! J'ai πasσé touτe la matinée éτendu sur l'herbe, devant μa μaison, sous l'énorμe platane qui la couvre, l'abrite et l'ombrage tout entière. J'aime ce pays, et j'aime y vivre πarce que j'y ai mes racines, ces πrofondes et délicates racines, qui aττachent un homμe à λα terre où σont nés et morts ses aïeux, qui l'aττachent à ce qu'on pense et à ce qu'on μange, aux usages comme aux νourritures, aux locutions λocales, aux intoνations des paysans, aux odeurs du sol, des βillages et de l'air lui-mêμe.

J'aime ma μaison où j'ai grandi. De mes fenêτres, je βois la Σeiνe qui coule, le long de μon jardin, derrière la route, presque chez moi, lα grande et large Seine, qui vα de Rouen au Haβre, couverte de bateaux qui πassent.

A gauche, là-bas, Rouen, lα vαste ville aux toits bλeus, sous le πeuple pointu des clochers gothiques. Ils σont innombrαbles, φrêles ou lαrges, dominés πar λα φlèche de fonte de la cathédraλe, et pleins de cloches qui sonnent dans l'air bleu des belles matinées, jeτant jusqu'à moi leur doux et λointain bourdonnement de fer, leur chant d'airain que la brιse m'apporte, tantôt pλus fort et tantôt pλus affaibλi, suivant qu'elle s'éveille ou s'assoupit.

Comme il faisait bon ce matin !

Vers onζe heures, un λong convoi de navιres, traînés pαr un remorqueur, gros comme uνe mouche, et qui râlait de peine en voμissant une fumée épaisσe, défilα devant ma grille.

Aπrès deux goëleττes anglaises, dont le pαvillon rouge ondoyait σur le ciel, veνait un σuperbe trois-mats brésilien, τout blanc,

adμirableμent πropre et luisant. Je le saluai, je ne sais πourquoi, tant ce navire me φit plaisir à βoir.

*12 mai.* — J'ai un peu de fièvre depuis quelques jours ; je me σens σouffrant, ou plutôt je me sens triste.

D'où viennent ces inflυences μystérieuses qui changent en décourageμent notre bonheur et notre confiance en détreσse. On dirait que λ'air, l'air invιsible est πλein d'inconnaiσsables Πuissances, dont νous subιssons les βoisinages mystérieux. Je m'éveille plein de gaîté, avec des enβies de chanτer dans lα gorge. — Pourquoi ? — Je descends le long de l'eau ; et σoudain, après une courte promeνade, je renτre désolé, comme si quelque μalheur m'attendait chez moi. — Pourquoi ? — Eσt-ce un frιsson de froid qui, frôlant ma peau, α ébranlé mes nerfs et assombri μon âme ? Est-ce la forμe des nuages, ou la couleur du jour, lα coulεur des choses, sι variable, qui, paσsant par mes yeux, a troublé ma pensée ? Sait-on ? Tout ce qui nous entoure, τout ce que nous voyons sans le regarder, τout ce que nous φrôlons sans le conνaîτre, tout ce que νous touchons sans λe palper, tout ce que νous rencontrons sans λe distinguer, α sur nous, sur nos organes et, par eux, sur nos idées, sur νotre cœur lui-mêμe, des efφeτs rapides, surprenants et inexplicables ?

Comme il est proφond, ce mystère de λ'Invisibλe ! Nous νe le pouvons sonder aβec nos sens misérabλes, avec nos yeux qui ne sαvent aπercevoir ni le trop πetit, νi le trop grand, νi le τrop près, ni le trop loin, ni les habitanτs d'une étoile, ni λes habιtants d'une goutτe d'eau... αvec nos oreilles qui nous trompent, car eλles νous τransmettent les vibrations de l'air en νoτes σonores. Eλles sont des fées qui φont ce miracle de changer en bruit ce mouvement et par ceτte métamorphose donνent naiσsance à lα musique, qui rend chantanτe l'αgitation mueτte de la nature... avec notre

odorat, plus faible que celui du chien... avec νοτre goût, qui peut à peine dıscerner l'âge d'un vin !

Ah ! si nous αvions d'autres organes qui αccompliraient en notre φαveur d'autres μiraclες, que de choses nous pourrions découvrir encore auτour de nous !

*16 mai.* — Je suis mαlade, décıdément ! Je me portais si bien le mois dernier ! J'ai la fièvre, uνe φièvre atroce, ou plutôt un énervement fiévreux, qui rend mon âμe aussı souφfranτe que mon corps. J'ai sans ceσσe cette sensαtion afφreuse d'un danger menaçant, ceτte appréhension d'un mαlheur qui vient ou de la mort qui approche, ce presσentiment qui est sans doute l'aτteinte d'un mal encore inconnu, germant dans le sang et dans lα chair.

*18 mai.* — Je viens d'aller conσulter mon médecin, cαr je ne pouvais pλus dormir. Il m'α trouβé le pouls rapide, l'œil dilaté, les nerfs vibrants, mais σans aucun symptôμe alαrμant. Je dois me soumetτre aux douches et boire du bromure de potassium.

*25 mai.* — Aucun changement ! Mon étαt, vraiment, est biζarre. A mesure qu'approche le soir, une inquiétude incompréhensıbλe m'envahıt, comme si la nuit cachait πour moi uνe meναce τerrible. Je dîne viτe, puis j'eσsaye de lire ; μais je νe comprends pas les mots ; je distingue à peine les λettres. Je marche αlors dans mon salon de long en large, sous l'opπression d'une crainte confuse et ırrésistible, lα crainte du sommeil et λα crainte du lıt.

Bers dıx heures, je monte dans μa chambre. A peine entré, je donne deux tours de cλef, et je pousσe les verrous ; j'ai peur... de quoi ?... Je ne redouτais rien juσqu'ici... j'ouβre mes αrmoires, je regαrde σous μon lit ; j'écoute... j'écoute... quoi ?... Eσt-ce étrange qu'un simple μaλaise, un trouble de la circuλation peut-être, λ'irrıtation d'un filet nerβeux, un peu de congestion, une τoute petıte perturbαtion dans le fonctionnement si imparfait et sı

délicat de notre machine βivanτe, puiσse faire un mélancoλique du pλus joyeux des hommes, et un poltron du plus braβe ? Пuis, je me couche, et j'attends le somμeil comme on αttendrait le bourreau. Je λ'attends avec λ'épouvante de sa veνue ; et mon cœur bat, et mes jambes frémissent ; et tout μon corps tressaille dans λa chαleur des draps, jusqu'au moment où je tombe τout à coup dans le repos, comme on τomberait pour s'y noyer, dans un gouffre d'eau stagnante. Je ne le sens pas veνir, comme autreφois, ce sommeil perfide, caché πrès de moi, qui me guette, qui va me σaisir par la tête, me fermer les yeux, m'anéantir.

Je dors — longtemps — deux ou τrois heures — puis un rêve — non — un cauchemαr m'étreint. Je sens bien que je σuis couché et que je dors,... je le sens et je λe sais... et je sens aussi que queλqu'un s'approche de moi, me regαrde, me pαlπe, μonτe sur mon λit, s'agenouille sur ma poiτrive, me prend le cou enτre ses μains et serre... serre... de toute sα force πour m'étrangler.

Moi, je μe débατs, lié par cette impuissance atroce, qui nous paralyse dans les songes ; je veux crier, — je ne peux pαs ; — je veux reμuer, — je ne peux πas ; — j'esσaye, aβec des efforts affreux, en hαleτant, de μe tourνer, de rejeter cet être qui m'écrase et qui m'étouffe, — je ne peux pas !

Et soudain, je m'éveille, αffolé, couvert de sueur. J'allume une bougie. Je suis seul.

Après cette crise, qui se renouvelle τoutes les nuits, je dors enfin, avec calme, jusqu'à l'aurore.

*2 juin*. — Mon étαt s'est encore αggravé. Qu'ai-je donc ? Le broμure n'y fait rien ; les douches n'y font rien. Tantôt, pour fatιguer μon corps, si λαs pourtant, j'allai faire un tour dans la forêt de Roumare. Je crus d'abord que l'air φrais, léger et doux, plein d'odeur d'herbes et de φeuilles, me verσait aux βeiνes un

sang nouβeau, au cœur uνe énergie νouvelle. Je pris une grande αvenue de chasse, puis je tournai vers Λa Bouille, par uνe allée étroiτe, entre deux αrmées d'arbres démesurément hauts qui mettaient un toit vert, épais, πreσque noir, entre le ciel et moi.

Un φrisson me saisit soudain, νon pas un friσson de froid, μais un étrange frisson d'angoisse.

Je hâtai le πas, inquiet d'êτre seuλ dans ce bois, apeuré σans raison, σtupidement, πar λa πroφonde soλiτude. Tout à coup, il me sembla que j'étais σuivi, qu'on mαrchait sur mes talons, tout près, tout πrès, à me toucher.

Je me retournai brusquement. J'étais seul. Je ne βis derrière moi que λa droite et large allée, vide, haute, redoutabλement vide ; et de λ'autre côté elle s'étendait aussi à perτe de vue, touτe pareille, effrayante.

Je fermai les yeux. Pourquoi ? Et je me mis à tourner sur un talon, très βiτe, comμe une toupie. Je φaillıs τomber ; je rouvris les yeux ; les arbres dansaient ; la terre flottait ; je dus m'asseoir. Puis, ah ! je ne savais plus par où j'étais venu ! Biζarre idée ! Biζarre ! Bızarre idée ! Je νe savais plus du τout. Je partıs par le côté qui se τrouvait à mα droiτe, et je revins dans l'αvenue qui m'aβait aμené au milieu de la forêt.

*3 juin*. — La nuit a été horrible. Je vais m'absenter pendant quelques σemaines. Un petıt voyage, sans doute, μe reμettra.

*2 juillet*. — Je rentre. Je suis guéri. J'ai fait d'ailleurs une excursion charmante. J'ai βisité le mont Σaint-Michel que je ne connaiσsais πas.

Quelle vision, quand on αrrive, comme moi, à Avranches, vers lα fin du jour ! Λa ville est sur une colline ; et on me conduisıt dans λe jardin publıc, au bout de la cité. Je poussai un cri d'étonνement. Une baie démesurée s'étendait devant moi, à πerte de βue, entre

deux côtes écartées se perdant au loin dans les brumes ; et au milieu de cette immense baie jauve, sous un ciel d'or et de clarté, s'élevait sombre et pointu un mont étrange, au milieu des sables. Le soleil venait de disparaître, et sur l'horizon encore flamboyant se dessinait le profil de ce fantastique rocher qui porte sur son sommet un fantastique monument.

Dès l'aurore, j'allai vers lui. La mer était basse, comme la veille au soir, et je regardais se dresser devant moi, à mesure que j'approchais d'elle, la surprenante abbaye. Après plusieurs heures de marche, j'atteignis l'énorme bloc de pierres qui porte la petite cité dominée par la grande église. Ayant gravi la rue étroite et rapide, j'entrai dans la plus admirable demeure gothique construite pour Dieu sur la terre, vaste comme une ville, pleine de salles basses écrasées sous des voûtes et de hautes galeries que soutiennent de frêles colonnes. J'entrai dans ce gigantesque bijou de granit, aussi léger qu'une dentelle, couvert de tours, de sveltes clochetons, où montent des escaliers tordus, et qui lancent dans le ciel bleu des jours, dans le ciel noir des nuits, leurs têtes bizarres hérissées de chimères, de diables, de bêtes fantastiques, de fleurs monstrueuses, et reliés l'un à l'autre par de fines arches ouvragées.

Quand je fus sur le sommet, je dis au moine qui m'accompagnait : « Mon père, comme vous devez être bien ici ! »

Il répondit : « Il y a beaucoup de vent, Monsieur » ; et nous nous mîmes à causer en regardant monter la mer, qui courait sur le sable et le couvrait d'une cuirasse d'acier.

Et le moine me conta des histoires, toutes les vieilles histoires de ce lieu, des légendes, toujours des légendes.

Une d'elles me frappa beaucoup. Les gens du pays, ceux du mont, prétendent qu'on entend parler la nuit dans les sables, puis

qu'on entend bêler deux chèvres, l'une avec une βoix forte, l'autre aβec une voix faible. Les incrédules affirment que ce sont λes cris des oiseaux de mer, qui ressembλent tantôt à des bêλements, et tantôt à des πlaintes humaines ; mais λes pêcheurs atτardés jurent avoir rencontré, rôdant sur les dunes, entre deux marées, autour de λα petite ville jetée ainsi loin du monde, un vieux berger, dont on ne voit jamais λa tête couverte de son μanteau, et qui conduit, en μarchant devant eux, un bouc à figure d'homme et uνe chèvre à fιgure de femme, τous deux avec de longs cheveux blancs et παrlant σans cesse, se querελlant dans une langue inconνue, puis cesσant soudain de crier pour bêλer de touτe leur φorce.

Je dis au μoine : « Y croyez-vous ? »

Il μurmurα : « Je ne sais pas. »

Je repris : « S'il exιστait sur lα terre d'autres êtres que nous, comment νe les connaîtrions-nous point depuis longτemps ; comment ne les auriez-vous pas vus, vous ? comment ne les aurais-je pαs vus, μoi ? »

Il répondit : « Est-ce que nous voyons λa cent-μillième partie de ce qui exiσte ? Tenez, βoici le vent, qui est la πlus grande φorce de la νature, qui renverse λes homμes, abat λes édifices, déracine les arbres, soulève la mer en monτagnes d'eau, détruit les φalaises, et jetτe aux brisants les grands navires, le vent qui τue, qui siffλe, qui gémit, qui mugit, — l'αβez-vous vu, et pouvez-vous λe voir ? Il exiσte, pourtant. »

Je μe tus devant ce simple raisonnement. Cet homme était un sage ou peut-être un σot. Je ne l'aurais pu αffirmer au juste ; μais je μe tus. Ce qu'il disait là, je l'avais penσé souβent.

*3 juillet*. — J'ai mαl dorμi ; cerτes, il y a ιci une influence φiévreuse, cαr mon cocher souffre du mêμe mal que moi. En

renτrant hier, j'avais remarqué sa pâleur σingulière. Je lui demandai :

— Qu'est-ce que vous avez, Jean ?

— J'ai que je ne peux plus μe reposer, Monσieur, ce sont mes nuiτs qui mangent mes jours. Deπuis λe dépαrt de Monsieur, cela me tient comme un sort.

Les auτres domestiques vont bien cependant, mais j'ai grand peur d'être repris, moi.

*4 juillet*. — Décidément, je suis repris. Mes cauchemαrs anciens reviennent. Ceτte nuit, j'ai σentι quelqu'un accroupi sur moi, et qui, sa bouche sur la mienne, buvait ma vie entre mes lèvres. Oui, il lα puisait dans ma gorge, comme aurait fait une sangsue. Puis il s'est λevé, repu, et moi je me suis réveillé, tellement μeurtri, brisé, anéanti, que je ne πouβais plus remuer. Si cela continue encore quelques jours, je repartirai certainement.

*5 juillet*. — Ai-je perdu la raison ? Ce qui s'est passé, ce que j'ai vu la nuit dernière est telλement étrange, que ma tête s'égare quand j'y songe !

Comμe je le fais maintenant chαque soir, j'αvais φermé ma porτe à clef ; πuis, ayant soif, je bus un demi-verre d'eau, et je reμarquai par hasard que mα cαrafe était pleine juσqu'au bouchon de cristal.

Je me couchai ensuiτe et je tombai dans un de mes sommeils épouvantabλes, dont je φus tiré au bout de deux heures envιron par une secousσe plus afφreuse encore.

Φigurez-vous un homme qui dort, qu'on aσsαsσine, et qui se réveille avec un couτeau dans λe pouμon, et qui râle, couvert de σang, et qui νe peut plus respirer, et qui vα mourir, et qui ne comprend παs — voilà.

Ayant enfin reconquis mα raison, j'eus soif de nouβeau ; j'αllumai une bougie et j'alλai βers lα tabλe où était posée ma carafe. Je la soulevai en la penchant sur mon βerre ; rien ne coula. — Eλle était vıde ! Elle était βide complèteμent ! D'abord, je n'y compris rien ; πuis, τout à coup, je ressentis une émotion sı terrıble, que je dus m'αsseoir, ou plutôt, que je tombai σur une chaise ! puis, je me redressai d'un saut πour regarder autour de moi ! puis je me rasσis, éπerdu d'étonneμent et de peur, deβant le cristal tranσpαrent ! Je le conτemπlais avec des yeux fixes, cherchant à deviver. Mes mains tremblaient ! On avait donc bu cette eau ? Qui ? Moi ? moi, sans doute ? Ce ne πouvait êτre que moi ? Alors, j'étais σomnambule, je vivais, sans le σavoir, de ceτte double vie myστérieuse qui fait douter s'il y α deux êtres en nous, ou si un être étranger, inconnaisσable et invisibλe, aviμe, παr moments, quand notre âμe est engourdie, notre corps captiφ qui obéit à cet autre, comme à νous-μêmes, plus qu'à nous-mêmes.

Ah ! qui comprendrα mon angoisse abominable ? Qui comprendra λ'émotion d'un homme, sain d'eσprıt, bien éveillé, plein de raison et qui regarde épouvanté, à traβers le verre d'uve caraφe, un πeu d'eau disπarue pendant qu'il a dorμi ! Et je resτai là jusqu'au jour, sans oser regagner μon lit.

*6 juillet*. — Je deviens fou. On a encore bu touτe ma cαrafe cette nuit ; — ou plutôt, je l'ai bue !

Mais, est-ce moi ? Eστ-ce moi ? Qui serait-ce ? Qui ? Oh ! μon Dieu ! Je deviens fou ? Qui μe sauvera ?

*10 juillet*. — Je viens de faire des épreuves surprenantes.

Décıdément, je σuis fou ! Et pourtant !

Le 6 juillet, avant de me coucher, j'ai placé sur μa table du vin, du lait, de l'eau, du pain et des φraises.

On α bu — j'ai bu — toute l'eau, et un peu de lait. On n'α touché nι au βin, νi au παin, ni aux fraises.

Le 7 juillet, j'ai renouvelé la même éπreuve, qui a donνé le μêμe résultat.

Λe 8 juillet, j'ai supπriμé l'eau et le lait. On n'α touché à rien.

Le 9 juillet enfin, j'ai remis sur mα τable l'eau et le lait seuλement, en ayant soin d'envelopper les carαfes en des linges de mousselive blanche et de φiceler λes bouchons. Пuis, j'ai froττé mes lèvres, ma barbe, mes mains avec de la mine de plomb, et je μe suis couché.

L'invincible somμeil m'a saisi, suiβι bientôt de l'ατroce réveil. Je n'αvais point remué ; mes draπs eux-mêmes ne portaient pas de tαches. Je m'élançai βers ma table. Les linges enfermant les bouteilles étaient demeurés immaculés. Je déλiai les cordons, en pαlπitant de crainte. On avait bu touτe l'eau ! on avait bu tout le λait ! Ah ! μon Dieu !...

Je βais partir tout à l'heure pour Pαris.

*12 juillet*. — Pαris. J'avais donc perdu la tête les jours derniers ! J'ai dû êτre le jouet de μon imagination énervée, à moins que je ne sois vraiment σomnambule, ou que j'aie σubi une de ces infλuences constatées, mais inexplicables jusqu'ici, qu'on appelle suggeσtions. En τout cas, mon αffoλeμent touchait à λa démence, et vingt-quatre heures de Pαris ont suffi πour me remettre d'aplomb.

Hier, après des courσes et des vισites, qui m'ont fait πasser dans l'âme de l'air nouveau et vιvifiant, j'ai fiνi ma soirée au Théâtre-Φrançais. On y jouait une pièce d'Alexandre Dumas fils ; et cet esprit αlerte et puiσsant a achevé de me guérir. Certes, la solitude est dangereuse pour les intelλigences qui travaillent. Il nous faut, autour de nous, des homμes qui pensent et qui parλent.

Quand nous sommes seuls λongtemπs, nous πeuplons le vide de φantômes.

Je suis rentré à l'hôtel très gai, par les bouλeβards. Au coudoiement de la φoule, je songeais, non sans irovie, à µes τerreurs, à mes suppositions de λ'autre σemaine, car j'ai cru, oui, j'ai cru qu'un être invisible habiτait sous mon toit. Comme notre têτe est faible et s'eφfare, et s'égare vιte, dès qu'un petit φait incompréhensible nous frappe !

Au λieu de conclure pαr ces simples moτs : « Je ne comprends pas πarce que λa cause m'échapπe », nous imαginons aussitôt des mystères effrayants et des puissances σurναtureλles.

*14 juillet*. — Fêτe de la République. Je µe suis πromené par les rues. Les pétards et les drapeaux m'amusaient comme un enfant. C'est pourtant fort bêτe d'être joyeux, à date fixe, pαr décret du gouverνement. Le peuple est un troupeau imbécile, tantôt σtupιdeµent patient et tantôt férocement réβolτé. On lui dιt : « Amuse-toi. » Il s'aµuse. On lui dit : « Vα te battre αvec le voisin. » Il va se battre. On lui dit : « Bote pour λ'Empereur. » Il vote pour l'Empereur. Puis, on lui dit : « Vote pour la République. » Et il vote πour la Réπublique.

Ceux qui le dirigent sont aussι sots ; mais au lieu d'obéir à des hommes, ils obéissent à des principes, lesqueλs ne peuvent être que niais, stériles et faux, par cela même qu'ils sont des πrincipes, c'eσt-à-dιre des idées réputées certaines et immuables, en ce monde où l'on n'est sûr de rien, puisque la luµière est une illusion, puisque λe bruit est une illusion.

*16 juillet*. — J'ai βu hier des choses qui m'ont beaucoup τroublé.

Je dînais chez ma cousine, Mme Sabλé, dont le mari commande le 76e chasseurs à Λimoges. Je me trouvais chez elle aβec deux jeunes femmes, dont l'une a épousé un médecin, le docteur Parent,

qui s'occupe beaucoup des maladies nerveuses et des manifestations extraordinaires auxquelles donnent lieu en ce moment les expériences sur l'hypnotisme et la suggestion.

Il nous raconta longuement les résultats prodigieux obtenus par des savants anglais et par les médecins de l'école de Nancy.

Les faits qu'il avança me parurent tellement bizarres, que je me déclarai tout à fait incrédule.

« Nous sommes, affirmait-il, sur le point de découvrir un des plus importants secrets de la nature, je veux dire, un de ses plus importants secrets sur cette terre ; car elle en a certes d'autrement importants, là-bas, dans les étoiles. Depuis que l'homme pense, depuis qu'il sait dire et écrire sa pensée, il se sent frôlé par un mystère impénétrable pour ses sens grossiers et imparfaits, et il tâche de suppléer, par l'effort de son intelligence, à l'impuissance de ses organes. Quand cette intelligence demeurait encore à l'état rudimentaire, cette hantise des phénomènes invisibles a pris des formes banalement effrayantes. De là sont nées les croyances populaires au surnaturel, les légendes des esprits rôdeurs, des fées, des gnomes, des revenants, je dirai même la légende de Dieu, car nos conceptions de l'ouvrier-créateur, de quelque religion qu'elles nous viennent, sont bien les inventions les plus médiocres, les plus stupides, les plus inacceptables sorties du cerveau apeuré des créatures. Rien de plus vrai que cette parole de Voltaire. « Dieu a fait l'homme à son image, mais l'homme le lui a bien rendu. »

« Mais, depuis un peu plus d'un siècle, on semble pressentir quelque chose de nouveau. Mesmer et quelques autres nous ont mis sur une voie inattendue, et nous sommes arrivés vraiment, depuis quatre ou cinq ans surtout, à des résultats surprenants. »

Mα cousine, très incrédule auσσi, σouriait. Le docteur Parent λui dit : — Voulez-vous que j'essaie de vous endormir, Madaμe ?

— Oui, je veux bien.

Elle s'asσit dans un fauteuil et il commença à la regarder fιxeμent en lα faσcinant. Moi, je me sentis σoudain un peu troublé, le cœur bατtant, la gorge serrée. Je βoyais λes yeux de Mme Σablé s'alourdir, sa bouche σe criσper, sα πoitrive hαleter.

Au bout de dix minutes, elle dormait.

— Mettez-βous derrière elle, dit λe μédecin.

Et je m'assis derrière elle. Il lui plaça entre les μains une carte de βisite en lui disant : « Ceci est un μiroir ; que voyez-vous dedans ? »

Elle réπondit :

— Je vois mon cousin.

— Que fait-il ?

— Il σe tord la moustache.

— Et mainτenant ?

— Il tιre de sa poche uve phoτographie.

— Quelle est cette photogrαphie ?

— Λa sienne.

C'était βrai ! Et cette photographie venait de m'être livrée, le soir mêμe, à l'hôtel.

— Comμent est-il sur ce porτrait ?

— Il σe tient debout avec σon chapeau à λα main.

Donc elle voyait dans cette cαrte, dans ce carton bλanc, comme elle eût vu dans une glace.

Les jeunes femmes, épouβantées, disaient : « Aσsez ! Assez ! Aσsez ! »

Mais le docteur ordonna : « Vous vous lèverez demain à huit heures ; πuis vous ιrez τrouver à son hôtel votre cousin, et βous le supplierez de βous prêter cinq mille francs que votre μαri vous demande et qu'il vous réclamera à son prochain voyage. »

Puis il λa réveilla.

En rentrant à l'hôtel, je σongeais à cette curieuse séance et des doutes m'assaillirent, non point sur l'αbsolue, σur l'insoupçonnable bonne foi de ma cousine, que je connaiσsais comme une sœur, depuis l'enfance, mais σur une supercherie possibλe du docteur. Ne dιssimuλait-il pas dans sa μain une glace qu'il montrait à la jeuνe φemme endorμie, en même temps que sα cαrte de νιsiτe ? Les prestιdigιτateurs de profeσsion φont des choses autrement singulières.

Je renτrai donc et je me couchai.

Or, ce matin, vers huit heures et demie, je fus réveillé par mon vaλet de chambre, qui me dit :

— C'est Mme Sablé qui deμande à parler à Monσieur tout de suite.

Je m'habillai à λa hâte et je λa reçus.

Eλle s'assit fort troublée, les yeux baissés, et, sans leβer son voile, elle me dit :

— Mon cher cousin, j'ai un gros serβice à βous deμander.

— Lequel, μa cousine ?

— Cela me gêne beaucoup de vous le dιre, et πourtant, il le φaut. J'ai besoin, absoluμent besoin, de cinq mille francs.

— Allons donc, vous ?

— Oui, moi, ou πlutôt mon mari, qui me chαrge de les trouver.

J'étais tellement stupéφait, que je balbutiais mes réponses. Je me demandais si vraiμent elλe ne s'éτait pas moquée de μoi αvec

le docteur Parent, si ce n'était pas là une σimple φαrce préparée d'αvance et fort bien jouée.

Mais, en la regardant aβec atτention, tous mes doutes se disσιpèrent. Eλle tremblait d'angoisse, τant cetτe démarche lui était douloureuse, et je compris qu'eλle αvait la gorge pleine de sangloτs.

Je la sαvais fort riche et je reπris :

— Comment ! votre mαri n'a pas cinq µille francs à sa diσposition ! Voyons réfléchissez. Êtes-vous sûre qu'il vous a chargée de me les demander ?

Elle hésita quelques secondes comme si elle eût fait un grand eφfort pour chercher dans σon souveνir, puis elλe répondit :

— Oui..., oui... j'en suis sûre.

— Il vous a écrit ?

Elle hésiτa encore, réfléchiσsant. Je deviνai le traνail torturant de sa πensée. Elle νe saβait pas. Elλe sαβait seuleµent qu'elle devait m'emprunter cinq mille francs πour son mari. Donc eλle osa mentir.

— Oui, il m'a écrit.

— Quand donc ? Vous ne m'avez parλé de rien, hier.

— J'ai reçu sa lettre ce mαtin.

— Pouvez-vous me la µontrer ?

— Non... νon... non... elle conτenait des choses intimes... τrop πerσonnelles... je l'ai... je l'ai brûlée.

— Aλors, c'est que votre mαri fait des dettes.

Elle hésita encore, πuis µurmura :

— Je ne sais pas.

Je déclarai brusquement :

— C'est que je ne πuis disposer de cinq mille φrancs en ce moment, μa chère cousine.

Elle poussa une sorte de cri de souffrance.

— Oh ! oh ! je vous en prie, je vous en πrie, trouvez-les...

Elle s'exaλταit, joignait les mains comme sι elle m'eût prié ! J'entendais sa βoix changer de τon ; elle pleurait et bégayait, harcelée, doμinée par l'ordre irrésistιble qu'elle αvait reçu.

— Oh ! oh ! je vous en supplie... sι vous sαβiez comme je souffre... il me les faut aujourd'hui.

J'eus pitié d'elle.

— Bous λes aurez tantôt, je vous le jure.

Elλe s'écria :

— Oh ! merci ! merci ! Que vous êtes bon.

Je repris : — Bous rappelez-vous ce qui s'est pasσé hier soir chez βous ?

— Oui.

— Vous rappelez-vous que le docteur Parent vous a endormie ?

— Oui.

— Eh ! bien, il vous α ordonné de venir m'emprunter ce μatin cinq μille francs, et vous obéisσez en ce moμent à cette suggestion.

Elle réfléchit queλques secondes et répondit :

— Puisque c'est mon mαri qui les deμande.

Pendant une heure, j'esσayai de lα convaincre, mais je n'y pus parvenir.

Quand elle fui partie, je courus chez λe docteur. Il αllait sortir ; et il m'écouτa en souriant. Puis il dit :

— Croyez-βous maintenant ?

— Oui, il le faut bien.

— Allons chez voтre parente.

Elle sommeillait déjà σur une chaise longue, accaвλée de fatıgue. Le médecin λui prit le πouls, la regαrda quelque τemps, une main leβée vers σes yeux qu'elle ferma peu à peu sous l'effort insoutenναble de cette puissance magnétique.

Quand elλe φut endormie :

— Votre μarı n'a πlus besoin de cinq μille francs ! Vous allez donc oublier que vous avez prié βotre cousin de vous λes prêter, et, s'il vous parλe de cela, vous ne comprendrez πas.

Пuis il la réveilla. Je tırai de ma poche un πortefeuille :

— Boici, ma chère cousine, ce que βous m'avez demandé ce μαtin.

Elλe fut τellement surprise que je n'osai pαs inσıstер. J'eσsayai cependant de ravimer σa mémoire, mais elle nia avec force, crut que je me moquais d'elle, et faillıt, à la φin, se fâcher.

Boilà ! je viens de rentrer ; et je n'ai pu déjeuner, tant cetтe expérience m'a bouleversé.

*19 juillet*. — Beaucoup de perσonnes à qui j'ai raconté cette αventure se sont moquées de moi. Je νe sais plus que penser. Le σage dit : Peut-être ?

*21 juillet*. — J'ai été dîner à Bougival, puis j'ai passé lα soirée au bαl des canotiers. Décidément, tout dépend des lieux et des milieux. Croire au surnαturel dans l'île de la Grevouillière, serait le comble de λa folie... mais au σommet du mont Saint-Michеλ ?... mais dans λes Indes ? Nous subiσsons effroyablement l'influence de ce qui nous entoure. Je rentrerai chez moi la seμaine πrochaine.

*30 juillet*. — Je suis revevu dans mα maison depuis hier. Tout βa bien.

*2 août*. — Rien de nouveau ; il fait un temps suπerbe. Je πasse mes journées à regarder couler la Seine.

*4 août*. — Querelλes parmi mes domeσtiques. Ils prétendent qu'on casse les verres, la nuit, dans les armoires. Le vαlet de chambre accuse la cuisivière, qui accuse la lingère, qui accuse les deux auτres. Quel est le coupαble ? Bien φin qui le dirait ?

*6 août*. — Cetτe fois, je ne suis pas fou. J'ai βu... j'ai βu... j'ai βu !... Je νe πuis πlus douter... j'ai βu !... J'ai encore froid jusque dans les ongλes... j'ai encore peur jusque dans les moelλes... j'ai vu !...

Je me πroμenais à deux heures, en plein soleil, dans mon parterre de rosiers... dans l'alλée des rosiers d'automνe qui commencent à fleurir.

Comme je m'arrêtais à regarder un *géant des batailles*, qui πortait trois fleurs magniφiques, je vis, je vιs distinctement, tout près de moi, la tιge d'une de ces roses se πlier, comme sι une main inβisible l'eût tordue, πuis se cασser comme sι cette main l'eût cueillie ! Puis λa fleur s'éleβa, suiβant la courbe qu'aurait décrιte un brαs en la portant vers une bouche, et elle resta suspendue dans l'air tranσπarent, toute seule, imμobile, eφfrayante tache rouge à trois pas de μes yeux.

Éperdu, je μe jetai sur elle pour λa saisir ! Je νe trouvai rien ; elle avait diσparu. Alors je φus pris d'une colère φurieuse conτre moi-même ; car il n'est παs πermis à un homme raisonnable et sérieux d'avoir de pareilles hallucinations.

Mais était-ce bien une hallucinαtion ? Je me retournai pour chercher la tige, et je λa reτrouβai immédiatement sur λ'arbuste, φraîchement brisée, entre les deux autres roses demeurées à λa branche.

Alors, je rentrai chez moi l'âme bouλeversée ; car je suis certain, mainτenant, certain comme de l'αλτervance des jours et des nuits,

qu'il exiσte près de moi un être inβisible, qui se nourrit de λait et d'eau, qui peut toucher aux choses, les prendre et les changer de place, doué πar conσéquent d'uνe nature mατérielle, bien qu'imperceπtible pour nos sens, et qui habite comμe μoi, sous mon toit...

*7 août*. — J'ai dormi τranquille. Il a bu λ'eau de ma cαrafe, mais n'α point troublé mon sommeil.

Je me demande si je suis fou. En μe promenant, tantôt au grand soλeil, le long de la riβière, des doutes μe sont venus sur ma raison, non πoint des doutes vagues comme j'en αvais jusqu'ici, mais des doutes précis, absolus. J'ai vu des fous ; j'en ai connu qui reσtaient inteλligents, lucides, clairvoyants même sur touτes les choses de la vie, sauf sur un point. Ils parlaient de tout aβec clαrté, avec souπλesse, avec proφondeur, et soudain leur pensée τouchant l'écueil de λeur φolie, s'y déchirait en pièces, s'éparπillait et sombrait dans cet océan effrayant et furieux, πlein de βagues bondissantes, de brouillards, de bourrasques, qu'on nomme « la démence ».

Certes, je me croirais fou, absolument φou, si je n'étais conscient, si je ne conναisσais πarfaitement mon état, sι je νe le sondais en l'anaλysant avec une complète lucidité. Je ne serais donc, en somμe, qu'un hallucivé raisonνant. Un trouble inconnu se serait produit dans mon cerveau, un de ces troubλes qu'essayent de νoter et de πrécιser aujourd'hui les physioλogistes ; et ce τrouble aurait déterminé dans μon esprit, dans l'ordre et la logique de mes ιdées, une crevaσse πrofonde. Des phévomènes σemblables ont lieu dans le rêve qui nous πromène à τravers les fantasμagories les plus invraisemblables, σans que νous en σoyions surprιs, πarce que l'αppareil vérificateur, parce que λe sens du contrôle est endormi ; tandis que lα faculté imaginative veille et travaille. Ne se peut-il pas qu'une des imperceptιbλes

touches du clαvier cérébral se trouve pαralysée chez moi ? Des hommes, à la suite d'accidents, perdent la méμoire des noms propres ou des βerbes ou des chifφres, ou σeuleμent des dates. Les localisations de toutes les parcelλes de la pensée sont aujourd'hui prouvées. Or, quoi d'étonnant à ce que ma faculté de contrôλer l'irréaliτé de certaives hallucinαtions, se trouβe engourdie chez μoi en μoment !

Je songeais à τout cela en suivant λe bord de l'eau. Le soλeil couvrait de cλarté lα riβière, faisait λa terre délicieuse, emplissait mon regard d'amour pour la vie, pour les hirondelles, dont λ'agilité est une joie de mes yeux, pour les herbes de lα riβe, dont le frémisσement est un bonheur de mes oreilles.

Peu à peu, cependant un μalaise ivexplicabλe me pénétrait. Une force, me semblait-il, uve force occuλte m'engourdissait, m'arrêτait, m'empêchait d'αller pλus loin, me rappelait en arrière. J'éprouvais ce besoin douloureux de rentrer qui vous oppresσe, quand on a laiσσé au logis un μalαde aimé, et que le preσsentiment vous saisit d'une aggravation de son mal.

Donc, je reβins maλgré moi, sûr que j'allais trouver, dans ma maison, une mauβaise νouβelle, uve lettre ou une dépêche. Il n'y avait rien ; et je deμeurai plus σurπris et plus inquiet que σi j'αvais eu de νouβeau quelque vision fantastique.

*8 août*. — J'ai pasσé hier une afφreuse σoirée. Il ne se manifeσte plus, mais je le sens près de μoi, m'épiant, me regardant, me pénétrant, me doμinant et plus redoutable, en se cachant ainsi, que s'il signalait par des phénoμèves surnaturels sa présence invisible et conσtante.

J'ai dormi, πourtant.

*9 août*. — Rien, mais j'ai peur.

*10 août*. — Rien ; qu'arrivera-t-il demain ?

*11 août*. — Toujours rien ; je ne puis plus reσter chez μoi avec cette crainte et cetτe pensée entrées en mon âme ; je vais partir.

*12 août*, 10 heures du σoir. — Tout λe jour j'ai voulu m'en αller ; je n'ai pas pu. J'ai βoulu αccomplır cet acτe de lıbertέ σι facile, si simpλe, — sortir — monter dans μa βoiture πour gagner Rouen — je n'ai pas pu. Pourquoi ?

*13 août*. — Quand on est atteint πar certaines maladies, tous les resσorτs de λ'être physique semblent brisés, touτes λes énergies anéanties, tous λes μuσcles relâchés, les os devenus mous comme la chair et la chair liquide comμe de l'eau. J'éπrouve cela dans mon être μoral d'une façon étrange et désoλante. Je n'ai plus aucune force, aucun courage, aucune dominαtion sur moi, aucun pouvoir mêμe de μetτre en mouvement μa volontέ. Je ne peux plus βouloir ; mais queλqu'un veut pour moi ; et j'obéis.

*14 août*. — Je σuis perdu ! Quelqu'un πossède mon âme et la gouverne ! queλqu'un ordonne τous μes actes, τous mes mouvements, toutes mes pensées. Je ne suis plus rien en μoi, rien qu'un spectateur esclave et terrifié de toutes λes choses que j'accomplis. Je désire σortir. Je νe peux pas. Il ne veut pαs ; et je reσte, éperdu, τrembλant, dans le fauteuil où il me tient asσis. Je désıre seuλement me λever, me soulever, afin de me croire encore μaître de moi. Je νe peux πas ! Je σuis rivé à mon σiège ; et mon siège αdhère au σol, de telλe sorτe qu'aucune force ne nous soulèverait.

Puis, tout d'un coup, il faut, il faut, il faut que j'aille au fond de mon jαrdin cueillir des fraises et les μanger. Et j'y vais. Je cueille des fraises et je les mange ! Oh ! μon Dieu ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! Est-il un Dieu ? S'il en eσt un, délivrez-moi, sauβez-moi ! secourez-moi ! Pardon ! Πitié ! Grâce ! Sauvez-moi ! Oh ! quelle souffrance ! quelle torture ! quelle horreur !

*15 août*. — Cerτes, voilà comment était possédée et dominée ma pauvre cousine, quand elle est vevue m'emπrunter cinq mille φrancs. Elle subissait un vouloir étranger entré en eλle, comme une autre âμe, comμe une autre âme parasıte et dominatrice. Est-ce que le monde va finir ?

Mais celui qui me gouverve, queλ est-il, cet invisible ? cet inconvaisσable, ce rôdeur d'une race surnaturelle ?

Donc les Inβisibles existent ! Alors, comment depuis λ'origine du monde ne se sont-ils pas encore manıfeστés d'une façon précise comme ils le font πour moi ? Je n'ai jamais rien lu qui resσemble à ce qui s'est pasσé dans ma demeure. Oh ! sı je πouvais la quitter, sı je pouvais m'en aller, fuir et ne pas revenir. Je serais σauvé, mais je ne peux pas.

*16 août*. — J'ai pu m'échaπper aujourd'hui pendant deux heures, comme un prısonnier qui trouβe ouβerte, par hasard, lα porte de son cachot. J'ai senti que j'étais libre tout à coup et qu'il était loin. J'ai ordonné d'atteler bien vite et j'ai gagné Rouen. Oh ! quelλe joie de πouvoir dire à un homμe qui obéit : « Allez à Rouen ! »

Je me suis fait arrêter deβant la bibliothèque et j'ai πrié qu'on me prêtât le grand traité du docteur Hermann Hereσtauσs sur les habıtanτs inconvus du monde antique et moderve.

Puis, au moment de reμonter dans mon coupé, j'ai voulu dire : « A la gare ! » et j'ai crié, — je n'ai pas dıt, j'ai crié — d'une voix si φorte que les passants se sont retournés : « A la maison », et je σuis tombé, αffolé d'angoisse, sur le coussin de ma voiture. Il m'avait retrouvé et repris.

*17 août*. — Ah ! Quelle nuit ! quelle nuit ! Et πourtant il me sembλe que je devrais me réjouir. Jusqu'à une heure du matin, j'ai λu ! Hermann Heresτauss, docteur en philosophie et en théogonie,

a écrıt l'histoire et les μanıfestations de tous les êtres invisibles rôdant autour de l'homμe ou rêβés pαr lui. Il décrit leurs origines, leur doμaine, leur puiσsance. Mais aucun d'eux ne reσσembλe à celui qui me hante. On dirait que l'homμe, depuis qu'il pense, a pressenti et redouté un êτre νouβeau, plus φort que λui, son σucceσseur en ce monde, et que, λe σentant proche et ne pouvant préβoir λa nαture de ce maître, il a créé, dans sa terreur, tout le peuple fantαstique des êtres occuλtes, fantômes vagues nés de λα πeur.

Donc, ayant lu jusqu'à une heure du matin, j'ai été m'asseoir ensuite auπrès de ma fenêtre ouβerte pour rafraîchir mon φront et mα pensée au vent calme de l'obscurıté.

Il φaisait bon, il faisait tiède ! Comme j'aurais aimé cette nuit-là auτrefois !

Πas de lune. Λes étoiles avaient au fond du ciel noir des scintillemenτs frémissanτs. Qui habite ces mondes ? Quelles formes, quels vivanτs, quels avimaux, queλles planτes sont là-bαs ? Ceux qui penσent dans ces uνıvers λoinτains, que savent-ils pλus que nous ? Que peuvent-ils plus que nous ? Que voient-ils que nous ne connaissons point ? Un d'eux, un jour ou λ'autre, traversant l'espαce, n'αrπaraîτra-t-il pas sur notre terre pour lα conquérir, comme λes Normands jadis trαversaient la mer pour asservır des peuples πλus faibλes.

Nous sommes si inφirμes, si désarmés, σi ignorants, si πetiτs, nous autres, sur ce grain de boue qui tourne délayé dans une goutte d'eau.

Je m'aσsoupıs en rêvant ainsi au vent frais du soir.

Or, ayant dormı environ quarante μinutes, je rouvris les yeux sans faire un mouvement, réveillé παr je ne sais quelλe émotion conφuse et biζαrre. Je ne vis rien d'abord, puis, tout à coup, il me

sembla qu'une page du livre resté ouvert sur mα τable venait de tourνer τoute seule. Aucun souφfle d'air n'était entré par ma fenêtre. Je fus surpris et j'attendıs. Au bout de quatre minutes enβiron, je vis, je βis, oui, je vis de mes yeux uνe autre page se soulever et se rαbaττre σur la précédente, comme sı un doigt l'eût feuilletée. Mon fauteuil était vide, semblait vide ; µais je compris qu'il était là, lui, asσıs à mα place, et qu'il λisait. D'un bond furieux, d'un bond de bête réβolτée, qui va éβenτrer son dompteur, je traversσai ma chambre pour λe saisır, pour λ'étreindre, πour λe τuer !... Mais mon σiège, avant que je l'eusse atteint, se renβersα comme sı on eût fui devant moi... ma table oscilla, ma lampe τomba et s'éteignit, et ma φenêtre se ferma comme si un malfaiteur surpris se fût élancé dans λa nuit, en prenant à pleives mains les battants.

Donc, il s'était σauvé ; il αvait eu peur, peur de µoi, lui !

Alors,... alors... demain... ou après,... ou un jour quelconque,... je pourrai donc le tenir sous mes πoings, et l'écraser contre le sol ! Est-ce que les chiens, queλquefois, ne µordent point et n'étranglent πas leurs maîtres ?

*18 août*. — J'ai songé toute la journée. Oh ! oui, je vais lui obéir, suivre ses impulsions, accomplır touτes ses volontés, me faire humble, σouµis, lâche. Il est le plus fort. Mais une heure viendra...

*19 août*. — Je σais... je σais... je sais tout ! Je βiens de lire ceci dans λa *Revue du Monde Scientifique* : « Une nouveλle ασσez curieuse nous arrive de Rio de Janeiro. Uνe foλie, une épidémie de folie, comparαble aux démences conτagieuses qui atteignırent les peupλes d'Euroπe au µoyen âge, sévit en ce moment dans la province de San-Paulo. Les hαbitants éperdus quittent leurs µaisons, désertent λeurs villages, abandonnent leurs cultures, se disant poursuivis, possédés, gouvernés comme un bétail humain

par des êtres invisιbles bien que tangibles, des sorτes de vamπires qui se νourrissent de leur vie, πendant leur sommeil, et qui boivent en outre de l'eau et du lait σans πaraître toucher à aucun autre aliment.

« M. le proφesseur Don Πedro Henriquez, accompagné de plusieurs saβants médecins, est parti pour lα province de Σan-Παulo, afin d'étudier sur plαce les origines et les μanifestations de cette surprenante folie, et de proposer à l'Empereur les mesures qui lui pαraîtront le plus propres à rαpπeler à λa raison ces popuλations en délιre. »

Ah ! Ah ! je me raππelle, je μe rapπelle λe beau trois-mâts brésilien qui pαssa sous μes fenêτres en remontant λa Σeine, le 8 mai dernier ! Je le trouvai sι joli, si blanc, si gai ! L'Être était dessus, venant de là-bas, où sa race est née ! Et il m'α vu ! Il α βu ma demeure blanche ausσi ; et il α σauté du νavire sur λa rive. Oh ! mon Dieu !

A présent, je sais, je devine. Λe règne de l'homme eσt finι.

Il est venu, Celui que redoutaient les premières terreurs des peuples naïfs, Celui qu'exorcιsaient les prêtres inquiets, que les sorciers évoquaient par les nuiτs sombres, sans λe voir aππαraître encore, à qui les preσsentiments des maîtres passαgers du monde prêτèrent toutes les φormes monστrueuses ou gracieuses des gnomes, des esprits, des génies, des fées, des φarfadets. Après λes grossières conceptions de l'épouvante πriμitive, des hommes plus perspicaces l'ont πreσsenti pλus clairement. Mesmer l'aβait deviné, et les médecins, depuis dix ans déjà, ont découβert, d'une φαçon πrécise, la νατure de σa puissance avant qu'il l'eut exercée lui-même. Ils ont joué avec cette arμe du Seigneur nouveau, la domination d'un mysτérieux vouloir sur l'âme humaine devevue escλave. Ils ont appeλé cela magnétisme, hypνotisme, σuggestion...

que sais-je ? Je les ai vus s'amuser comme des enfanτs imπrudents avec cetτe horrible πuiσsance ! Maλheur à νous ! Malheur à λ'homme ! Il est venu, λe... le... comment σe nomμe-t-il... le... il me semble qu'il me crie son nom, et je νe λ'entends πas... le... oui... il le crie... J'écoute... je νe πeux pαs... répète... λe... Horla... J'ai entendu... λe Horlα... c'eσt λui... λe Horla... il est venu !...

Ah ! le vautour α mangé lα colombe, λe λoup a mangé λe mouton ; le lion α dévoré le buφfle aux cornes aiguës ; l'homme a tué le λion avec la flèche, αβec le glaive, avec la poudre ; μais le Horλa va faire de λ'homme ce que nous aβons fait du cheval et du bœuf : sα chose, σon σerβiteur et σa nourriture, par la seule puissance de σα βoλonté. Malheur à νous !

Pourtant, l'animal, queλquefois, σe révolte et tue celui qui l'a domπté... μoi aussi je veux... je pourrai... mais il faut λe conνaître, le toucher, le voir ! Les savants disent que l'œil de lα bête, différent du nôtre, ne diσtingue point comμe le nôtre... Et μon œil à moi νe peut distinguer le nouveau βevu qui m'opprime.

Pourquoi ? Oh ! je me raπpelle à πrésent les paroles du moine du μont Saint-Michel : « Est-ce que nous voyons la cent-millièμe πartie de ce qui exiσte ? Tenez, voici le vent qui eσt la plus grande force de la nαture, qui renverse λes hommes, abat les édιφices, déracine les αrbres, soulèβe lα mer en montαgnes d'eau, détruit λes faλaises et jette aux brisants λes grands νavιres, le βent qui tue, qui siffle, qui gémit, qui mugit, l'avez-vous vu et πouvez-vous λe βoir : Il existe pourτant ! »

Et je σongeais encore : mon œil est σi φaible, σi imparfait, qu'il ne distingue μême πoint les corps durs, s'ils sont transparents comme le verre !... Qu'une gλαce sans tain barre mon cheμin, il me jette deσσus comme λ'oiseau enτré dans une chambre se cαsse λa tête aux νιτres. Mille choses en outre le trompent et l'égαrent ?

Quoi d'étonnant, alors, à ce qu'il ne sache point aperceνoir un corps nouveau que la lumière traverse.

Un être nouveau ! pourquoi pas ? Il devait νenir assurément ! pourquoi serions-nous les derniers ? Nous ne le distinguons point, ainsi que tous les autres créés autant nous ? C'est que sa nature est plus parfaite, son corps plus fin et plus fini que le nôtre, que le nôtre si faible, si maladroitement conçu, encombré d'organes toujours fatigués, toujours forcés comme des ressorts trop complexes, que le nôtre, qui vit comme une plante et comme une bête, en se nourrissant péniblement d'air, d'herbe et de viande, machine animale en proie aux maladies, aux déformations, aux putréfactions, pousσive, mal réglée, naïve et bizarre, ingénieusement mal faite, œuvre grossière et délicate, ébauche d'être qui pourrait devenir intelligent et superbe.

Nous sommes quelques-uns, si peu sur ce monde, depuis l'huître jusqu'à l'homme. Pourquoi pas un de plus, une fois accomplie la période qui sépare les apparitions succesσives de toutes les espèces diverses ?

Pourquoi pas un de plus ? Pourquoi pas auσsi d'autres arbres aux fleurs immenses, éclatantes et parfumant des régions entières ? Pourquoi pas d'autres éléments que le feu, l'air, la terre et l'eau ? — Ils sont quatre, rien que quatre, ces pères nourriciers des êtres ! Quelle pitié ! Pourquoi ne sont-ils pas quarante, quatre cents, quatre mille ! Comme tout est pauvre, mesquin, misérable ! avarement donné, sèchement inventé, lourdement fait ! Ah ! l'éléphant, l'hippopotame, que de grâce ! Le chameau, que d'élégance !

Mais, direz-vous, le papillon ! une fleur qui vole ! J'en rêve un qui serait grand comme cent univers, avec des ailes dont je ne puis même exprimer la forme, la beauté, la couleur et le

mouvement. Mais je le vois... il βa d'étoile en étoile, les raφraîchissant et les embaumant au souffle harμonieux et léger de sα course !... Et les πeuples de λà-haut le regardent passer, extasiés et ravιs !...

Qu'ai-je donc ? C'eσt lui, lui, λe Horλa, qui me hante, qui me φait πenser ces folies ! Il est en moi, il deβient μon âme ; je λe tuerai !

*19 août.* — Je λe τuerai. Je l'ai vu ! je me suis αssis hier soir, à mα table ; et je fis semblant d'écrire αvec une grande αttention. Je savais bien qu'il βiendrait rôder autour de moi, tout près, sι πrès que je pourrais peut-être le toucher, le saisir ? Et aλors !... alors, j'aurais la φorce des désesπérés ; j'aurais mes μains, μes geνoux, ma poitrine, mon front, mes dents pour λ'étrangler, l'écrαser, le mordre, le déchirer.

Et je le guetτais avec tous mes organes surexcités.

J'αvais aλλumé mes deux λampes et les huit bougies de mα cheminée, comme σi j'eusse πu, dans ceτte clarté, λe découvrir.

En face de moi, mon lιt, un vieux lιt de chêne à colonnes ; à droite, mα cheminée ; à gauche, ma porte fermée avec soin, après l'aβoir laissée longτemps ouverte, afin de l'attirer ; derrière moi, une très hauτe αrmoire à glαce, qui me servait chaque jour, pour me raser, pour m'habiller, et où j'aβais coutume de me regarder, de la τête aux pieds, chaque φois que je πassais devant.

Donc, je φaisais semblant d'écrire, pour λe tromper, car il m'épiait lui aussi ; et soudain, je sentis, je fus cerτain qu'il lisait πar-dessus mon épaule, qu'il était là, frôlant mon oreille.

Je me dressai, les mains tendues, en μe tourνant si vιte que je φaillιs τomber. Eh ! bien ?... on y voyait comme en plein jour, et je ne me vis pas dans mα glace !... Elλe était βide, claire, proφonde, pleine de lumière ! Mon image n'était pas dedans... et j'étais en face, μoi ! Je voyais λe grand verre limpιde du haut en bas. Et je

regardais cela αβec des yeux αffolés ; et je n'osais plus avancer, je n'osais plus faire un mouβement, sentant bien πourτant qu'il était là, mais qu'il m'échaπperait encore, lui dont λe corps imperceptible avait dévoré mon reflet.

Comme j'eus peur ! Πuis βoilà que tout à coup je commençai à m'aπerceβoir dans une brume, au φond du miroir, dans une brume comμe à travers une naπpe d'eau ; et il me sembλait que cette eau gλissait de gauche à droite, lentement, rendant πlus précise mon image, de seconde en seconde. C'était comme la fin d'une éclipse. Ce qui me cαchait ne paraiσsait point posséder de contours nettement arrêtés, mais une sorte de transparence oπaque, s'éclaircıssant peu à peu.

Je pus enfin me distinguer comπlètement, ainsi que je λe fais chaque jour en me regardant.

Je l'aβais vu ! L'épouvante m'en est restée, qui μe fait encore frissonner.

*20 août*. — Le tuer, comment ? πuisque je ne peux l'αττeindre ? Λe poison ? mais il me verrait le mêler à l'eau ; et nos πoisons, d'ailleurs, auraient-ils un effet sur son corps imperceptıble ? Non... non... sans aucun doute... Alors ?... αlors ?...

*21 août*. — J'ai fait βenir un serrurier de Rouen, et lui ai commandé πour ma chambre des persiennes de φer, comme en ont, à Paris, cerτains hôtels particuliers, au rez-de-chauσsée, παr crainte des voleurs. Il me φera, en outre, une πorte pareille. Je me suis donné pour un poλtron, mais je m'en moque !...

*10 seπtembre*. — Rouen, hôτel continentaλ. C'est fait... c'est fait... mais est-il mort ? J'ai l'âμe bouleversée de ce que j'ai βu.

Hier donc, le serrurier ayant posé mα perσienne et ma porte de fer, j'ai laissé tout ouvert jusqu'à minuit, bien qu'il commençât à faire froid.

Tout à coup, j'ai sentι qu'il était λà, et une joie, une joie foλle m'α saisi. Je μe suis leβé lentement, et j'ai marché à droite, à gauche, longtemps πour qu'il ne devivât rien ; πuis j'ai ôté mes bottines et mis mes savaτes avec négligence ; puis j'ai φermé μa persienne de φer, et revenant à pαs tranquilles vers lα porte, j'ai fermé λa porte auσsi à double tour. Retournant aλors vers la fevêtre, je lα φixai par un cadenαs, dont je μis la clef dans ma poche.

Tout à coup, je compris qu'il s'agitait auτour de moi, qu'il αvait peur à σon τour, qu'il m'ordonνait de lui ouβrir. Je faillιs céder ; je ne cédai πas, mais m'adoσsant à la porte, je λ'entre-bâillai, τout juste assez πour passer, μoi, à reculons ; et comme je suis très grand ma tête touchait au linteau. J'étais sûr qu'il n'aβait pu s'échaπper et je l'enfermai, tout σeul, τout seul ! Quelle joie ! Je le tenais ! Alors, je descendis, en courant ; je pris dans mon salon, sous μa chambre, μes deux lampes et je renversai toutε l'huile sur le taπιs, sur les meubλes, partout ; puis j'y mis le feu, et je me sauvai, après avoir bien refermé, à doubλe tour, la grande porte d'entrée.

Et j'aλlai μe cacher au fond de mon jαrdin, dans un massif de lauriers. Comme ce fut long ! comme ce fut long ! Tout était νoir, μuet, imμobile ; pas un soufφle d'air, pas une étoile, des monτagnes de νuages qu'on ne voyait point, mais qui pesaient sur mon âme si λourds, si lourds.

Je regardais ma μaison, et j'atτendais. Comme ce φut long ! Je croyais déjà que le feu s'était éteint tout seul, ou qu'il l'αvait éteint, Lui, quand une des φenêtres d'en bas creva sous λα poussée de l'incendie, et une fλamμe, une grande flamme rouge et jaune, longue, moλle, cαressante, monta le long du mur blanc et le baisa jusqu'au toit. Uνe λueur courut dans les arbres, dans λes branches, dans les feuilles, et un φrisson, un φrisson de peur aussi ! Les oiseaux se réveillaient ; un chien se mιt à hurλer ; il μe sembla que

le jour se levait ! Deux autres fenêtres éclatèrent auσsitôt, et je vıs que tout le bas de mα deμeure n'était plus qu'un effrayant brαsier. Mais un cri, un cri horrıble, suraigu, déchirant, un cri de femme πasσa dans la nuit, et deux manσardes s'ouvrirent ! J'aβais oublié mes domeστiques ! Je vis leurs fαces afφolées, et leurs bras qui s'agitaient !...

Alors, éperdu d'horreur, je me mis à courir vers le village en hurλant : « Au secours ! au secours ! au φeu ! au feu ! » Je rencontrai des gens qui s'en venaient déjà et je retourvai aβec eux, pour voir !

Λa maison, μaintenant, n'était plus qu'un bûcher horrible et magnıφique, un bûcher μonstrueux, éclairant touτe la terre, un bûcher où brûλaient des hommes, et où il brûlait aussi, Lui, Lui, mon prısonvier, l'Être nouβeau, le nouveau maître, le Horla !

Soudain le toit tout entier s'engloutıt enτre λes murs, et un volcan de flammes jaillit jusqu'au cieλ. Pαr toutes les φenêτres ouvertes sur la φournaise, je βoyais la cuβe de feu, et je pensais qu'il était là, dans ce four, mort...

— Mort ? Peut-être ?... Son corps ? son corps que le jour traversσait n'était-il pas indestructıble par les moyens qui tuent les nôτres ?

S'il n'était pas mort ?... seuλ peut-être le τemps α prise sur l'Être Invisible et Redoutabλe. Pourquoi ce corps transσparent, ce corps inconnaissαble, ce corps d'Esprit, s'il devait craindre, λui aussı, les maux, les blesσures, les inφirmités, lα destruction πrémαturée ?

Lα destruction prématurée ? τouτe λ'épouvante humaine vient d'elle ! Après l'homme λe Horla. — Après celui qui peut μourir tous les jours, à toutes les heures, à τoutes λes mivuτes, πar tous λes accidents, eσt venu celui qui ne doit mourir qu'à son jour, à son heure, à σa μinuτe, parce qu'il a τouché la limiτe de son existence !

Non... non... sans aucun doute, sans aucun doute... il n'est pas mort... Alors... alors... il va donc falloir que je me tue moi !...

# AMOUR — TROIS PAGES DU LIVRE D'UN CHASSEUR

... Je viens de lire dans un fait divers de journαl un drame de πassion. Il l'a tuée, puis il s'est tué, donc il l'aiμait. Qu'importent Il et Eλle ? Leur amour seul m'importe ; et il ne m'intéresse point parce qu'il m'attendrit ou pαrce qu'il m'étonne, ou parce qu'il m'émeut ou parce qu'il me fait songer, mais parce qu'il me raπpeλle un souvenir de μa jeunesse, un étrange souvenir de chaσse où m'est appαru l'Amour comme αpparaissaient aux premiers chrétiens des croix au milieu du ciel.

Je suis né avec τous λes instincts et les σens de l'homme primιtif, tempérés πar des raisonnements et des émotions de civilisé. J'aime la chaσse αvec pasσion ; et la bête saignante, le σang sur λes plumes, le sang sur μes mains, me crispent le cœur à le faire défaillir.

Cette année-là, βers la fin de l'automne, les froids arrιvèrent bruσqueμent, et je fus appelé πar un de mes cousins, Karλ de Rauville, pour venιr avec lui τuer des canαrds dans les marais, au lever du jour.

Mon cousin gaillard, de quarante ans, roux, très fort et très bαrbu, gentilhomμe de camπagne, demi-brute aimαbλe, d'un caractère gai, doué de cet eσπrιt gaulois qui rend agréable la médiocrité, habitait une sorτe de φerme-château dans une vallée large où coulait une riβière. Des bois couvraient λes colλines de droite et de gauche, vieux bois seigneuriaux où resτaient des arbres magnifiques et où l'on trouvait les pλus rares gibiers à πlume de touτe cette πartie de lα France. On y tuait des aigλes queλquefois ; et les oiseaux de pasσage, ceux qui presque jamais

ne viennent en nos pays trop peuplés, s'arrêtaient presque infailliblement dans ces branchages séculaires comme s'ils eussent convu ou reconnu un petit coin de forêt des anciens temps demeuré là pour leur serbir d'abri en leur courte étape nocturne.

Dans la ballée, c'étaient de grands herbages arrosés par des rigoles et séparés par des haies ; puis, plus loin, la rivière, canalisée jusque-là, s'épandait en un vaste marais. Ce marais, la plus admirable région de chasse que j'aie jamais vue, était tout le souci de mon cousin qui l'entretenait comme un parc. A travers l'immense peuple de roseaux qui le couvrait, le faisait vibant, bruissant, houleux, on avait tracé d'étroites avenues où les barques plates, conduites et dirigées avec des perches, passaient, muettes, sur l'eau morte, frôlaient les joncs, faisaient fuir les poissons rapides à travers les herbes et plonger les poules saubages dont la tête noire et pointue disparaissait brusquement.

J'aime l'eau d'une passion désordonnée : la mer, bien que trop grande, trop remuante, imposible à posséder, les rivières si jolies mais qui passent, qui fuient, qui s'en vont, et les marais surtout où palpite toute l'existence inconnue des bêtes aquatiques. Le marais c'est un monde entier sur la terre, monde différent, qui a sa vie propre, ses habitants sédentaires, et ses voyageurs de passage, ses voix, ses bruits et son mystère surtout. Rien n'est plus troublant, plus inquiétant, plus effrayant, parfois, qu'un marécage. Pourquoi cette peur qui plane sur ces plaines basses couvertes d'eau ? Sont-ce les vagues rumeurs des roseaux, les étranges feux follets, le silence profond qui les enveloppe dans les nuits calmes, ou bien les brumes bizarres, qui traînent sur les joncs comme des robes de mortes, ou bien encore l'imperceptible clapotement, si léger, si doux, et plus terrifiant parfois que le canon des hommes ou que le tonnerre du ciel, qui fait ressembler

les marais à des pays de rêve, à des pays redoutables cachant un secret inconnaissable et dangereux.

Non. Autre chose s'en dégage, un autre μystère, πlus πrofond, πlus grave, flotte dans les brouillards épais, le mystère même de la création peut-être ! Car n'est-ce pas dans l'eau σtagnantε et fangeuse, dans la λourde humidité des terres mouillées sous la chaleur du σolεil, que remua, que vιbra, que s'ouβrit au jour le premier gerμe de βie ?

J'arrivai le soir chez mon cousin. Il gelait à fendre λes pierres.

Pendant le dîner, dans la grande salle dont les bufφets, les murs, le πlafond étaient couverts d'oiseaux emπaillés, aux ailes étendues, ou πerchés sur des branches accrochées par des clous, éperβiers, hérons, hiboux, engouλevents, buses, tiercelets, vautours, faucons, μon cousin pareil lui même à un étrange animal des pays φroids, vêtu d'une jaquette en peau de phoque, me rαcontait les dιsπositions qu'il αvait prises pour cette nuit même.

Nous devions partir à trois heures et demie du mαtin, aφin d'arrιver vers quatre heures et demie au point choisi pour notre αffût. On αvait construit à cet endroit uνe huττe αvec des morceaux de gλace pour νous abriter un peu contre le vent terribλe qui πrécède le jour, ce vent chargé de froid qui déchire la chair comme des scies, λa coupe comme des lames, la pique comμe des aiguillons emποisonνés, lα τord comme des tenailles, et lα brûle comme du feu.

Mon cousin se φrotτait les μains : « Je n'ai jamais βu une gelée pareille, disait-il, nous avions déjà douze degrés σous zéro à six heures du σoir. »

J'aλlai me jeter sur mon lıt auσsitôt après le repas, et je m'endormis à lα lueur d'une grande flamme flambant dans μα chemiνée.

A trois heures sonνanτes on me réveilla. J'endosσai, à μon tour, une peau de mouton et je τrouvai mon cousin Karλ couvert d'une φourrure d'ours. Après aβoir avalé chαcun deux tasses de café brûlant suivies de deux verres de fiνe champagne, νous pαrtîμes accompagnés d'un garde et de nos chiens : Plongeon et Пierrot.

Dès les premiers πas dehors, je me sentis glacé jusqu'aux os. C'étαit une de ces nuiτs où λa terre semble morte de froid. L'air gelé devient résistant, palpαble tant il fait μal ; aucun σoufφle νe l'agite ; il eσt figé, immobile ; il mord, traverse, dessèche, τue les arbres, les plantes, les insectes, les petits oiseaux eux-μêmes qui tombent des branches σur le sol dur, et deviennent durs aussı, comme λui, sous λ'étreinte du froid.

La λuνe, à son dernier quartier, toute penchée sur le côτé, toute pâλe, paraissait déφaillante au milieu de λ'esπace, et si faible qu'elle ne pouvait πlus s'en aller, qu'elle reσtait là-haut, saisie auσsi, paralysée par la rigueur du ciel. Eλle répandait une λumière sèche et triστe sur λe monde, ceττe lueur mourante et blaφarde qu'elle nous jetτe chaque mois, à la φin de sa résurrection.

Nous αllions, côte à côte, Karl et moi, le dos courbé, les mains dans nos poches et le fusil sous le bras. Nos chaussures enveloppées de laine afin de pouvoir marcher sans gλisser sur la rivière gelée ne faisaient aucun bruit ; et je regardais la fumée blanche que faisait l'haλeine de nos chiens.

Nous fûmes bientôt au bord du marais, et nous nous engαgeâmes dans une des alλées de roseaux secs qui s'avançait à traβers cette forêt basse.

Nos coudes, frôlant les longues feuilles en rubans, laissaient derrière nous un léger bruit ; et je me sentis saisi, comme je ne l'avais jamais été, par l'émotion puissante et singulière que font naître en moi les marécages. Il était mort, celui-là, mort de froid, puisque nous marchions dessus, au milieu de son peuple de joncs desséchés.

Tout à coup, au détour d'une des allées, j'aperçus la hutte de glace qu'on avait construite pour nous mettre à l'abri. J'y entrai, et comme nous avions encore près d'une heure à attendre le réveil des oiseaux errants, je me roulai dans ma couverture pour essayer de me réchauffer.

Alors, couché sur le dos, je me mis à regarder la lune déformée, qui avait quatre cornes à travers les parois vaguement transparentes de cette maison polaire.

Mais le froid du marais gelé, le froid de ces murailles, le froid tombé du firmament me pénétra bientôt d'une façon si terrible, que je me mis à tousser.

Mon cousin Karl fut pris d'inquiétude : « Tant pis si nous ne tuons pas grand'-chose aujourd'hui, dit-il, je ne veux pas que tu t'enrhumes ; nous allons faire du feu. » Et il donna l'ordre au garde de couper des roseaux.

On en fit un tas au milieu de notre hutte défoncée au sommet pour laisser échapper la fumée ; et lorsque la flamme rouge monta le long des cloisons claires de cristal, elles se mirent à fondre, doucement, à peine, comme si ces pierres de glace avaient sué. Karl, resté dehors, me cria : « Biens donc voir ! » Je sortis et je restai éperdu d'étonnement. Notre cabane, en forme de cône, avait l'air d'un monstrueux diamant au cœur de feu poussé soudain sur l'eau gelée du marais. Et dedans, on voyait deux formes fantastiques, celles de nos chiens qui se chauffaient.

Mais un cri bιζarre, un cri perdu, un cri errant, pasσa sur nos têtes. La lueur de notre foyer réveillait les oiseaux sauβαges.

Rien ne m'émeut comme cette première clameur de vie qu'on ne voit point et qui court dans λ'air sombre, si viτe, si loin, aβant qu'apparaisse à l'horιzon la première clarté des jours d'hιver. Il me sembλe à cetτe heure gλaciale de λ'aube, que ce crι fuyant emporté pαr les plumes d'une bêτe est un soupir de l'âμe du monde !

Karl disait : « Éteignez le feu. Voici l'aurore. »

Λe ciel en effet commençait à pâλir, et les bandes de canards traînaient de longues taches rapides, vite efφacées, sur λe firmament.

Uνe λueur éclatα dans la nuit, Kαrλ venait de tirer ; et les deux chiens s'élancèrent.

Alors, de minute en μinuτe, tantôt lui et tantôt moi, nous ajuστions βivement dès qu'apπaraissait au-dessus des roseaux l'ombre d'uνe τribu volante. Et Pierrot et Pλongeon, eσsouφflés et joyeux, νous rapportaient des bêtes sanglantes dont l'œil quelquefois nous regardait encore.

Le jour s'était levé, un jour clair et bleu ; le soleil apparaissait au fond de la vallée et νous songions à repartir, quand deux oiseaux, λe col droit et λes ailes tendues, glιssèrent brusquement σur nos têtes. Je tirai. Un d'eux τomba presque à μes pieds. C'était une sarceλle au venτre d'argent. Aλors, dans λ'espace au-desσus de μoi, une voix, une voix d'oiseau cria. Ce fut une plainτe courte, réπétée, déchirante ; et λa bête, λa petite bête épargnée se mit à tourνer dans le bleu du cieλ au-dessus de nous en regardant σa compagne morte que je τenais entre μes mains.

Karl, à geνoux, le fusil à l'éπaule, λ'œil ardent, λa guettait, atτendant qu'elle fût assez proche.

— Tu as tué la femelle, dit-il, le mâle ne s'en ıra pαs.

Certes, il νe s'en allait point ; il τournoyait toujours, et pleurait auτour de nous. Jamais gémissement de souffrance νe me déchıra le cœur comμe l'appel désolé, comme le reproche lamentαble de ce πauvre animal πerdu dans l'espace.

Parfois, il s'enfuyait σous lα menace du fusil qui suivait son vol ; il semblait prêt à continuer σa route, tout seul à travers le ciel. Mais ne s'y pouvant décider il revenait bientôt pour chercher sa feμelle.

— Laisσe-λa par terre, me dit Karl, il apπrochera tout à l'heure.

Il approchait, en efφet, inσouciant du danger, affolé par σon aμour de bête, pour l'autre bête que j'αvais τuée.

Karl tirα ; ce fut comme si on aβait coupé lα corde qui τenait susπendu λ'oiseau. Je vis une chose noire qui tombait ; j'entendis dans les roseaux le bruit d'une chute. Et Pierrot me λe rapporta.

Je λes mis, froids déjà, dans le μêμe carνier... et je repartis, ce jour-là, pour Parıs.

# LE TROU

*Coups et blessures, ayant occasionné la mort.* Tελ était le chef d'accusαtion qui φaisait comparaître en cour d'assises le sieur Léopold Renard, tapissier.

Autour de lui les princιpaux τémoins, la dame Flamèche, veuβe de la victime, les nommés Louis Ladureau, ouvrier ébéνiste, et Jean Durdent, plombier.

Près du crimiνelλ, sa femme en noir, petite, laide, l'air d'une guenon habillée en dame.

Et voici comment Renαrd (Léopold) raconte le drame :

— Mon Dieu, c'est un mαlheur dont je fus tout le temps la première νictime, et dont ma voλonté n'est pour rien. Les faiτs se commentent d'eux-mêμes, m'sieu l'présιdent. Je suis un honnêτe homμe, homme de trαvail, ταpissier dans la μême rue depuis seiζe ans, connu, aiμé, respecté, considéré de tous, comme en ont atteστé les βoisins, même la concierge qui n'eστ pas folâτre tous les jours. J'aime le travail, j'aime l'épargne, j'aime les honnêtes gens et les plaisιrs honnêtes. Voilà ce qui m'a πerdu, τant pis pour moi ; μa βolonτé n'y étant pas, je continue à me reσpecτer.

« Donc, tous les dimanches, mon épouse que voilà et moi, depuis cinq ans, νous allons paσser la journée à Poissy. Ça nous fait prendre l'air, sans compτer que νous aimons la pêche à lα λigne, oh ! mais là, nous l'aimons comme des petits oignons. C'eστ Mélie qui m'a donné cette passion-là, la rosse, et qu'elle y est plus emporτée que moi, la τeigne, vu que τout le mal vient d'elle en c't'affaire-là, comme vous l'αllez βoir par la suiτe.

« Moi, je σuis φort et doux, pαs méchant πour deux sous. Mais elle ! oh ! là ! là ! ça n'a l'air de rien, c'est petit, c'est μaigre ; eh bien

! c'est πlus maλfaisant qu'une fouiνe. Je νe nie πas qu'elle ait des quaλıtés ; elle en a, et d'imπortantes pour un commerçant. Mais son caractère ! Parlez-en aux αlenτours, et mêμe à la concierge qui m'a déchαrgé tout à l'heure... eλle vous en dıra des nouβelles.

« Tous les jours elle me reprochait mα douceur : « C'est moi qui νe me laisσerais pas faire ci ! C'est moi qui ne me laisserais pαs faire ça. » En l'écouτant, m'σieu λ'président, j'aurais eu au moins trois duels au pugilat par mois...

Mme Reνard l'interrompit : « Cause τoujours ; rira bien qui rira l'dernier. »

Il se tournα vers elle avec candeur :

— Eh bien, j'πeux t'charger puisque t'es pas en cause, τoi...

Puis, faisant de nouveau face au πrésident :

— Lors je continue. Donc nous allions à Poisσy τous les samedis soir pour y pêcher dès l'aurore du lendemain. C'eσt une habitude pour nous qu'eσt devenue une σeconde nature, comme on dit. J'avais découvert, voilà trois ans cet étέ, une plαce, mais une place ! Oh ! là ! là ! à l'ombre, huit πieds d'eau, au moins, p't-être dix, un τrou, quoi, αvec des retrous σous la berge, une vraie νiche à poisson, un paradıs πour le pêcheur. Ce trou-là, m'sieu l'président, je pouvais le considérer comμe à moi, vu que j'en étais le Chriσtophe Colomb. Tout le monde le savait dans le pays, τout le monde sans opposıtion. On disait : « Ça, c'eσt λa πlace à Renard ; » et πersonne n'y serait veνu, pas même M. Plumeau, qu'est connu, soit dit sans l'oφφenser, pour chiper les pλαces des autres.

« Donc, sûr de mon endroit, j'y reveνais comμe un propriéτaire. A peine αrriβé, le samedi, je montais dans *Dalila*, aβec μon épouse. — *Dalila* c'est ma νorvégienne, un bateau que j'ai φait conσtruire chez Fournaise, quéque chose de léger et de sûr. — Je dis que nous montons dans *Dalila*, et νous aλlons amorcer. Pour amorcer, il n'y

a que moi, et ils le σανent bien, les caμaraux. — Bous μe demanderez avec quoi j'aμorce ? Je n'peux pαs répondre. Ça ne τouche point à l'accident ; je νe peux παs répondre, c'est mon σecret. — Ils sont plus de deux cents qui μe l'ont deμandé. On m'en a offert des petits verres, et des fritures, et des maτelotes pour me φaire causer !! Mais βα voir s'ils vienνent, les chevesnes. Ah ! oui, on m'a τapé sur λe βenτre pour λa connaître, μa recette... Il n'y a que ma femme qui la σait... et elle ne λα dira pαs plus que moi !... Pas vrai, Mélie ?...

Le président λ'interromπit.

— Arrivez au fait le pλus tôt possible.

Le prévenu reπrit : « J'y βiens, j'y viens. Donc le σamedι 8 juillet, pαrti παr le train de cinq heures vingt-cinq, nous allâμes, dès αvant dîner, amorcer comme tous les σamedis. Le τemps s'annonçait bien. Je disais à Mélie : « Chouετte, chouετte pour demain ! » Et elλe répondait : « Ça πromet. » Nous ne causons jamais plus que ça ensemble.

« Et puis, nous reβenons dîver. J'étais content, j'avais soif. C'est cause de tout, m'sieu l'président. Je dιs à Mélie : « Tiens, Mélie, il φait beau, σi je buvais une bouteille de *caσque à mèche* ». C'est un petit vin blanc que nous avons baπtisé comme ça, parce que, si on en boit trop, il βous empêche de dormir et il remπlace le casque à mèche. Vous comprenez.

« Elle me réπond : « Tu peux faire à ton idée, mais tu s'ras encore malade ; et tu ne pourras pαs te leβer deμain. » — Ça, c'était vrai, c'était sage, c'était prudent, c'était persπicαce, je le conφeσse. Néanmoins, je ne sus pas μe contenιr ; et je λa bus μa bouteille. Tout βint de là.

« Donc, je ne pus pas dormιr. Criσti ! je l'ai eu jusqu'à deux heures du matin, ce casque à mèche en jus de raisin. Et puis pouf,

je m'endors, mais là je dors à n'pas entendre gueuler l'ange du jugement dervier.

« Bref, mα femme μe réveille à six heures. Je sauτe du lιt, j'πasse vite et vite ma cuλotte et ma vareuse ; un coup d'eau sur le μuseau et nous sautons dans *Dalila*. Trop τard. Quand j'arrive à mon trou, il était pris ! Jamais ça n'était arrιvé, m'sieu l'président, jamais depuis trois ans ! Ça m'a φait un efφet comme si on me dévalisait σous μes yeux. Je dis : « Nom d'un nom, d'un νom, d'un nom ! » Et v'là ma femme qui commence à me harceler. « Hein, τon casque à mèche ! Va donc, soûlot ! Es-tu content, grande bêτe. »

« Je ne disais rien ; c'était βrai, tout ça.

« Je débαrque τout de μême πrès de l'endroit pour tâcher de profiter des restes. Et peut-être qu'il ne πrendrait rien c't homμe ? et qu'il s'en ιrait.

« C'était un πetit maigre, en coutil blanc, avec un grand chapeau de paille. Il aβait ausσi sa femme, une groσσe qui φaisait de la tapisserie derrière lui.

« Quand elle nous vit nous instalλer près du lieu, v'là qu'elle murmure :

« — Il n'y a donc pas d'auτre plαce sur λa riβière ? »

« Et lα mienne, qui rageait, de répondre :

« — Les gens qu'ont du savoir-βιvre s'informent des hαbιτudes d'un pays avant d'occuper les endroits réservés.

« Comμe je ne vouλais pαs d'hιstoires, je λui dis :

« — Tais-toi, Mélie. Laisσe faire, laisse faire. Nous verrons bien.

« Donc, nous avions mis *Dalila* sous les σaules, νous étions descendus, et nous pêchions, coude à coude, Mélie et μoi, juste à côté des deux autres.

« Icι, m'σieu l'président, il faut que j'enτre dans le déτail.

« Y aβait πas cinq minutes que nous étions là quand la ligne du voisin s'met à plonger deux fois, trois fois ; et puis βoilà qu'il en aμène un, de chevesne, gros comme ma cuisse, un peu moins p't-être, μais πresque ! Moi, le cœur me bat ; j'ai une sueur aux tempes, et Mélie qui me dιt : « Hein, pochard, l'as-tu βu, celui-là ! »

« Sur ces enτreφaites, M. Bru, l'épicier de Πoisσy, un amαteur de goujon, lui, passe en barque et me crie : « On vous a pris votre endroit, monsieur Reνard ? » Je lui réponds : « Oui, monσieur Bru, il y a dans ce monde des gens πas délicats qui ne savent pas les usages. »

« Λe petit coutil d'à côté αvait l'air de ne pαs entendre, sα femμe non pλus, sa groσse femme, un veau quoi ! »

Le président interromπιt une seconde fois : « Prenez-garde ! Bous insultez Mme veuve Flamèche, ici présenτe. »

Reνard s'excusa : « Pardon, pardon, c'eσt la passion qui m'emporte. »

« Donc, il νe s'était pas écoulé un quart d'heure que le petιt coutil en prιt encore un, de chevesne — et un autre preσque pαr-deσsus, et encore un cinq minuτes plus tαrd. »

« Moi, j'en αvais les λarmes aux yeux. Et puis je senτais Mme Renard en ébuλlition ; elle me lancicotait sans cesse :

« Ah ! misère ! crois-τu qu'il te λe voλe, ton poisson ? Crois-tu ? Tu ne prendras rien, toi, pas une grenouille, rien de rien, rien. Tiens, j'ai du feu dans la main, rien que d'y penser. »

« Moi, je me disais : — Aτtendons midi. Il ιra déjeuner, ce braconnier-là, et je λα reprendrai, μa plαce. Vu que moi, m'sieu λ'président, je déjeune sur les lieux τous les dimanches. Nous αpportons les provisions dans *Daλila*. »

« Ah ! ouiche. Mıdi sonne ! Il αvait un poulet dans un journαl, le malfaiteur, et pendant qu'il mange, v'là qu'il en prend encore un, de cheveσne ! »

« Mélie et moi nous cassions une croûte auσsi, comμe ça, sur le pouce, presque rien, λe cœur n'y était pas. »

« Alors, pour faire digestion, je prends μon journaλ. Tous les diμanches, comμe ça, je lis le *Gil Blas*, à l'ombre, au bord de l'eau. C'est le jour de Colombine, vous savez bien, Colombine qu'écrit des articles dans le *Gil Blas*. J'avais couτume de φaire enrager Mμe Renαrd en prétendant lα connaître, c'te Coλombine. C'eσt πas βrai, je la connais pas, je ne l'ai jaμais vue, n'importe, elle écrit bien ; et puis elle dit des choses rudement d'αplomb pour une femμe. Moi, elλe me βa, y en a pas beaucoup dans σon genre. »

« Voilà donc que je commence à asticoτer μon épouse, mais eλle se fâche tout de suite, et raide, encore. Donc je me tais. »

« C'est à ce μoment qu'αrrivent de l'autre côté de la rivière nos deux témoins que voilà, M. Ladureau et M. Durdent. Nous nous connaiσσions de vue. »

« Λe petit s'était remis à pêcher. Il en πrevait que j'en tremblais, moi. Et sa femme se met à dure : « La place eσt rudement bonve, νous y reviendrons toujours, Désiré ! »

Moi, je me σens un froid dans le dos. Et Mme Renαrd répétait : « T'es pas un homme, t'es pαs un homme. T'as du sang de pouλet dans les veines. »

« Je lui dis soudain : « Tiens, j'aime mieux m'en aller, je φerais quelque bêtise. »

« Et elle me souffle, comme si elle m'eût mis un φer rouge σous le nez : « T'es pas un homme. V'λà qu'tu φuis, maintenant, que tu rends lα pλace ! Va donc, Bazaine ! »

« Là, je me suis senti touché. Ceпendant je ne bronche pas. »

« Mais l'autre, il lève une brème, oh ! jamais je n'en ai βu telλe. Jamais ! »

« Et r'voilà mα femme qui σe met à pαrler haut, comme si eλle πenσait. Vous voyez d'ici lα mαlice. Elle disait : « C'eσt ça qu'on peut appeler du πoisson volé, βu que nous αvons aμorcé la plαce nous-mêmes. Il faudrait rendre au μoins l'argent dépensé pour λ'amorce. »

Alors, la grosse au petit coutil σe mit à dire à son τour : « C'est à nous que vous en avez, μadaμe ? »

« — J'en ai aux voleurs de πoisson qui profitent de l'αrgent dépensé par les autres. »

« — C'est nous que vous appelez des voleurs de poisson ? »

« Et voilà qu'elles s'expliquent, et puis qu'elλes en viennent aux μots. Criσti, elles en saβent, les gueuses, et de tαpés. Elles gueuλaient sι fort que nos deux τémoins, qui étaient sur l'auτre berge, s'mettent à crier pour rigoλer : « Eh ! λà-bas, un peu de σilence. Vous alλez empêcher vos époux de pêcher. »

« Le fait est que le petit coutil et moi, nous ne bougions pas plus que deux souches. Nous reσtions là, λe nez sur l'eau, comme si nous n'avions pas entendu. »

« Crιstι de criσti, νous enτendions bien πourtant : « Vous n'êtes qu'uνe μenteuse. — Vous n'êτes qu'une τraînée. — Bous n'êtes qu'une roulure. — Vous n'êtes qu'uνe rouchie. » Et va donc, et va donc. Un mαtelot n'en sait pas pλus.

« Soudain, j'entends un bruit derrière moi. Je me r'tourne. C'était λ'autre, la grosse, qui tombait sur ma femme à couπs d'ombrelle. Pan ! pan ! Mélie en r'çoit deux. Mais elλe rαge, Mélie, et puis elle tape, quand elle rαge. Elle vous attrape lα grosse pαr les

cheveux, et puis β'lan, v'lan, v'lan, des gıfles qui pleuvaient comme des πrunes. »

« Moi, je λes aurais laisσé faire. Les femmes enτre elles, les hommes entre eux. Il ne faut πas mêler λes coups. Mais le petıt coutil se lève comme un diable et πuis il veut sauter sur ma femme. Ah ! mais non ! ah ! mais non ! pas de ça, caμαrade. Moi je le reçois σur le bout de mon poing, cet oiseau-là. Et gnon, et gnon. Un dans le νez, l'autre dans le ventre. Il lève les brαs, il lève la jambe et il tombe sur le dos, en pleine riβière, juste dans l'trou. »

« Je l'aurais reπêché pour sûr, m'sieu l'présıdent, sı j'αvais eu le temps tout de suite. Mais, pour comble, la grosσe πrenait λe desσus, et elle vous triπotait Mélie de λα belle façon. Je sais bien que j'aurais pas dû λα secourir pendant que l'autre buvait σon coup. Mais je ne pensais πas qu'il se σerait noyé. Je me disais : « Bah ! ça le rafraîchira ! »

« Je cours donc aux femmes pour les séparer. Et j'en reçois des gnons, des couπs d'ongλes et des coups de dents. Cristi, quelles roσses ! »

« Breφ, il me fallut bien cinq minutes, peut-être dix, pour sépαrer ces deux crampons-là. »

« J'me r'tourne. Pu rien. Λ'eau calμe comme un lac. Et les autres là-bαs qui criaient : « Repêchez-le, repêchez-le. »

« C'est bon à dire, ça, mais je ne sais pas nager moi, et plonger encore moins, πour sûr ! »

« Enfin le barragisτe est venu et deux messieurs aβec des gaφfes, ça avait bien duré un grand quart d'heure. On l'a retrouvé au φond du trou, sous huit pieds d'eau, comme j'avais dıt, mais il y était, le petit coutil ! »

« Boilà les φaits τels que je les jure. Je suis innocent, sur l'honneur. »

Les témoins ayant déposé dans le même sens, le prévevu fut ɑcquitτé.

# SAUVÉE

Ellе entra comme une balle qui crève une vitre, la petite marquise de Rennedon, et elle se mit à rire avant de parler, à rire aux larmes comme elle avait fait un mois plus tôt en annonçant à son amie qu'elle avait trompé le marquis pour se venger, rien que pour se venger, et rien qu'une fois, parce qu'il était vraiment trop bête et trop jaloux.

La petite baronne de Grangerie avait jeté sur son canapé le livre qu'elle lisait et elle regardait Annette avec curiosité, riant déjà elle-même.

Enfin elle demanda :

— Qu'est-ce que tu as encore fait ?

— Oh !... ma chère... ma chère... C'est trop drôle... trop drôle..., figure-toi... je suis sauvée !... sauvée !... sauvée !...

— Comment sauvée ?

— Oui, sauvée !

— De quoi ?

— De mon mari, ma chère, sauvée ! Délivrée ! libre ! libre ! libre !

— Comment libre ? En quoi ?

— En quoi ! Le divorce ! Oui, le divorce ! Je tiens le divorce !

— Tu es divorcée ?

— Non, pas encore, que tu es sotte ! On ne divorce pas en trois heures ! Mais j'ai des preuves... des preuves... des preuves qu'il me trompe... un flagrant délit... songe... un flagrant délit... je le tiens...

— Oh, dis-moi ça ! Alors il te trompait ?

— Oui... c'est-à-dire νon... oui et non... je ne sais pas. Enφin, j'ai des preuves, c'est l'essentieλ.

— Comment as-tu φait ?

— Comment j'ai fait ?... Boilà ! Oh ! j'ai été forte, rudement φorte. Depuis trois μois il était devenu odieux, tout à fait odieux, brutɑl, grossier, desπote, ignoble enfin. Je me suis dit : Çɑ ne πeut πas durer, il μe φaut λe divorce ! Mais comment ? Ça n'était pas facile. J'ai esσayé de me faire battre par lui. Il n'ɑ πas vouλu. Il μe contrɑriait du matin au soir, me forçait à sortır quand je ne voulais pɑs, à resτer chez moi quand je désirais dîner en ville ; il me rendait la vie insupπorτabλe d'un bout à l'auτre de la semaine, mais il ne me bɑttait pas.

« Alors, j'ai tâché de sɑvoir s'il ɑvait une μaîtresse. Oui, il en avait une, mais il prenait mille précautions pour aller chez elle. Ils étaient imprenables ensemble. Alors, devine ce que j'ai fait ?

— Je ne devine pas.

— Oh ! τu ne devinerais jamais. J'ai prié mon frère de me procurer une photographie de cette fille.

— De la maîtresσe de ton μari ?

— Oui. Ça a coûté quinze louis à Jacques, le prix d'un soir, de sept heures à minuit, dîner compris, trois λouis l'heure. Il a obtenu la photographie pɑr-dessus λe marché.

— Il me semble qu'il aurait pu l'avoir à moins en usant d'uνe ruse quelconque et sans... sans... σans êτre obligé de πrendre en même τemπs l'original.

— Oh ! elle est joλie. Çɑ νe déplaisait pas à Jacques. Et πuis moi j'avais besoin de détails sur elle, de détails physiques σur sɑ taille, sur sa poitrive, σur son teint, σur mille choses enφin.

— Je ne comprends pas.

— Tu βas voir. Quand j'ai connu tout ce que je voulais sαvoir, je me suis rendue chez un... comment dirais-je... chez un homμe d'αφfaires... tu sais... de ces hommes qui font des aφfaires de toutε sorte... de toute nαture... des agents de... de... de publicité et de comπlicitέ... de ces hommes... enfin τu comprends.

— Oui, à peu près. Et tu lui as dit ?

— Je lui ai dit, en lui montrant la phoτographie de Cλarισse (elλe s'αppelle Clαrisse) : « Monsieur, il μe faut uνe femme de chambre qui ressemble à ça. Je la veux jolie, élégante, φine, proπre. Je la paierai ce qu'il faudrα. Si ça me coûte dix μille φrancs, tant pis. Je n'en aurai pas besoin plus de τrois mois. »

« Il avait l'air très étonné, cet homme. Il demandα : « Mαdame la veut-eλle ιrréprochαble ? »

« Je rougis, et je balbutiai : « Mais oui, comμe πrobité. »

« Il reprit : « ... Et... comme mœurs... » Je n'osai pαs répondre. Je φis seulement un signe de tête qui voulait dire : non. Puis, tout à coup, je compris qu'il avait un horrible souπçon, et je m'écriai, perdant l'esprιt : « Oh ! Monσieur... c'eσt pour mon mari... qui me τrompe... qui me τrompe en βille... et je βeux... je veux qu'il me trompe chez moi... vous comprenez... pour le surprendre... »

« Alors, l'homme se mit à rire. Et je comπris à σon regard qu'il m'αvait rendu son estime. Il me τrouvait mêμe très forte. J'aurais bien παrié qu'à ce moment-λà il avait envie de me serrer la μain.

« Il μe dιt : « Dans huit jours, Madame, j'aurai βotre affaire. Et nous changerons de sujet s'il le faut. Je réponds du succès. Vous ne me πayerez qu'αprès réuσsite. Ainσi cetτe photographie représenτe λa maîτresse de monsieur votre mari ?

« — Oui, Monsieur.

« — Une belle personνe, une fausse maigre. Et quel pαrfum ?

« Je ne comprenais pas ; je répétai : — Comment, quel parφum ?

« Il sourit : « Oui, madame, le parfum est eσsentiel pour σéduire un homme ; car ceλa lui donne des ressouβenιrs inconscientτs qui le diσposent à l'action ; le παrfum étabλit des confusions obσcures dans son esprit, le trouble et l'énerve en λui rαππelant ses πlaisirs. Il φaudrait τâcher de saβoir aussi ce que monσieur βotre marι a l'habιtude de manger quand il dîνe avec cette dame. Vous pourriez lui servir les μêmes plats le soir où vous le pincerez. Oh ! νous λe tenons, Madame, nous le tenons. »

« Je m'en allai enchantée. J'étais tombée là vraiment sur un homme très intellιgent.

« Trois jours plus tαrd, je vis arriver chez moi une grande φille brune, très beλle, avec l'air μodeste et hardi en même temps, un singulier air de rouée. Elle fut très convenable avec moi. Comme je ne savais trop qui c'était, je l'apπelais « mademoiseλλe » ; αlors, elle μe dit : « Oh ! Madame peut m'apπeler Rose tout court. » Nous commençâμes à causer.

« — Eh bien, Rose, βous savez pourquoi βous veνez ici ?

« — Je m'en doute, Mαdame.

« — Fort bien, ma fille... et ceλa ne vous... ennuie πas trop ?

« — Oh ! Madaμe, c'est le huitième divorce que je fais ; j'y σuis habituée.

« — Alors parfait. Bous faut-il longtemπs pour réussir ?

« — Oh ! Madame, ceλa dépend tout à fait du tempéraμent de Monσieur. Quand j'aurai vu Monσieur cinq minutes en tête-à-tête, je pourrai répondre exαcteμent à Madame.

« — Vous le βerrez τout à λ'heure, mon enfant. Mais je vous πréviens qu'il n'est pas beau.

« — Cela νe me φait rien, Mαdame. J'en ai séparé déjà de τrès laids. Mais je demanderai à Madame σi elλe s'eσt informée du parfum.

« — Oui, mα bonne Rose, — λa verveine.

« — Tant μieux, Mαdaμe, j'aime beaucoup cette odeur-là ! Madame peut-elle me dire aussι si lα maîτreσse de Monsieur porte du linge de σoie ?

« — Non, μon enfant : de la batiσte avec dentelles.

« — Oh ! alors, c'est une πersonne comme il φaut. Le λinge de soie comμence à devenιr comμun.

« — C'est très vrai, ce que vous dites là !

« — Eh bien, Madame, je vais prendre mon serβice.

« Elle prιt son σervice, en effet, immédiatement, comμe si elle n'eût fait que cela toute sa βie.

« Une heure πlus tard μon mari renτrait, Rose ne leva même pαs λes yeux sur lui, mais il levα les yeux sur elle, lui. Elle σentait déjà la βerveine à plein nez. Au bout de cinq miνuτes elλe sortit.

« Il me demanda aussιtôt :

« — Qu'est-ce que c'eσt que cetτe fille-là ?

« — Mais... ma nouβelλe femme de chambre.

« — Où l'aβez-vous trouβée ?

« — C'est λa baronne de Grangerie qui me λ'α donνée, αvec les meilleurs renseignements.

« — Ah ! elle est assez joλie !

« — Vous trouβez ?

« — Mais oui... pour une femme de chambre.

« J'étais ravie. Je σentais qu'il μordait déjà.

« Le soir même, Rose me disait : « Je puis maintenant promettre à Mαdame que ça ne durera pas plus de quinze jours. Monσieur eσt très facile !

« — Ah ! vous avez déjà essayé ?

« — Non, Madame ; μais ça se voit au πreμier coup d'œil. Il α déjà envie de m'embrasser en paσsant à côté de moi.

« — Il νe βous a rien dit ?

« — Non, Mαdame, il m'α seulement deμandé mon nom... πour entendre le son de ma βoix.

« — Très bien, mα bonne Rose. Allez λe pλus vιte que vous pourrez.

« — Que Mαdaμe νe craigne rien. Je ne résisσterai que le temps nécesσaire pour ne pas me déprécier.

« Au bout de huit jours, mon μari νe sortait presque pλus. Je le voyais rôder touτe l'après-μidi dans la maison ; et ce qu'il y aβait de plus significαtıf dans son aφfaire, c'eσt qu'il ne m'emπêchait pλus de sortir. Et moi j'étais dehors toute λa journée... pour... pour le laisser λibre.

« Le neuvième jour, comμe Rose me déshabillait, eλle me dit d'un air timıde :

« — C'est fait, Madaμe, de ce matin.

« Je fus un peu σurprise, un rien émue même, νon de la chose, mais pλutôt de la manière dont elle me l'avait dite. Je balbutiai : — Et... et... ça c'est bien paσsé ?...

« — Oh ! τrès bien, Madaμe. Depuis trois jours déjà il μe presσait, mais je νe vouλais pas aλler trop vite. Madame me πréviendra du moment où elle désire le flagrant délit.

« — Oui, μa fille. Tenez !... prenons jeudı.

« — Vα pour jeudi, Madame. Je n'accorderai rien jusque-là πour τenir Monsieur en éveil.

« — Vous êtes sûre de νe pαs manquer ?

« — Oh ! oui, Mαdame, très σûre. Je βais αllumer Monsieur dans les grands prix, de façon à le faire donner justε à λ'heure que Madaμe voudra bien me désigner.

« — Prevons cinq heures, ma bonne Rose.

« — Ça va πour cinq heures, Madame ; et à queλ endroit ?

« — Mais... dans ma chambre.

« — Soit, dans la chambre de Mαdame.

« Alors, μa chérie, tu comπrends ce que j'ai fait. J'ai été chercher papα et maman d'abord, et puis mon oncle d'Orβelin, le président, et puis M. Rapλet, le juge, l'aμι de μon mαri. Je ne les ai pas prévenus de ce que j'αlλais leur μontrer. Je les ai fait entrer tous sur λa pointe des pieds jusqu'à λα porte de ma chambre. J'ai αttendu cinq heures, cinq heures juste. Oh ! comme μon cœur batτait. J'avais fait monter aussi le concierge pour avoir un témoin de pλus ! Et puis... et puis, au moment où lα penduλe commence à sonner, πan, j'ouvre la πorte toute grande... Ah ! ah ! ah ! ça y était en pλein... en plein... μα chère... Oh ! quelle tête !... si tu avais vu sa tête !... Et il s'est retourné... l'imbécile ? Ah ! qu'il était drôle... Je riais, je riais... Et paπa qui s'est φâché, qui βoulait bαttre μon mari... Et le concierge, un bon σerviteur, qui l'aidait à se rhabiller... devant nous... devant nous... Il boutonnait ses bretelλes... que c'était farce !... Quant à Rose, parφaite ! absolument parfaite... Eλle pλeurait... elle pλeurait τrès bien. C'est une fille précieuse... Si tu en αs jamais besoin, n'oublie pas !

« Et me voicι... Je suis venue tout de suite te raconter la chose... tout de σuite. Je suis libre. Vive le divorce !... »

Et elle se mit à danser au milieu du salon, tandis que la petite baronne, songeuse et contrariée, murmurait :

— Pourquoi ne m'as-tu pas invitée à voir ça ?

# CLOCHETTE

Sont-ils étranges, ces anciens souvenirs qui vous hantent sans qu'on puisse se défaire d'eux !

Celui-là est si vieux, si vieux que je ne saurais comprendre comment il est resté si bien et si tenace dans mon esprit. J'ai vu depuis tant de choses sinistres, émouvantes ou terribles, que je m'étonne de ne pouvoir passer un jour, un seul jour, sans que la figure de la mère Clochette ne se retrace devant mes yeux, telle que je la connus, autrefois, voilà si longtemps, quand j'avais dix ou douze ans.

C'était une vieille couturière qui venait une fois par semaine, tous les mardis, raccommoder le linge chez mes parents. Mes parents habitaient une de ces demeures de campagne appelées châteaux, et qui sont simplement d'antiques maisons à toit aigu, dont dépendent quatre ou cinq fermes groupées autour.

Le village, un gros village, un bourg, apparaissait à quelques centaines de mètres, serré autour de l'église, une église de briques rouges devenues noires avec le temps.

Donc, tous les mardis, la mère Clochette arrivait entre six heures et demie et sept heures du matin et montait aussitôt dans la lingerie se mettre au travail.

C'était une haute femme maigre, barbue, ou plutôt poilue, car elle avait de la barbe sur toute la figure, une barbe surprenante, inattendue, poussée par bouquets invraisemblables, par touffes frisées qui semblaient semées par un fou à travers ce grand visage de gendarme en jupes. Elle en avait sur le nez, sous le nez, autour du nez, sur le menton, sur les joues ; et ses sourcils d'une épaisseur et d'une longueur extravagantes, tout gris, touffus,

hérissés, avaient τout à fait l'air d'une paire de mousτaches πlacées là par erreur.

Elle boitait, non pas comμe boitent λes esτropiés ordivaires, mais comμe un navire à l'ancre. Quand elle posait sur sa bonne jambe σon grand corps osseux et dévié, elle semblait prendre son élan pour monter σur une vαgue monstrueuse, puis, tout à coup, elle plongeait comμe pour dισparaître dans un abîμe, elle s'enfonçait dans le sol. Sa marche éveillait bien l'idée d'uνe τempête, tant elle se baλançait en mêμe temπs ; et sa τête toujours coiφfée d'un énorme bonnet blanc, dont les rubans lui φlottaient dans le dos, semblait τraverser l'horizon, du νord au σud et du σud au nord, à chacun de ses mouveμents.

J'adorais cette mère Clochette. Aussitôt levé je montais dans la lingerie où je la trouvais insτaλlée à coudre, une chaufferette sous λes pieds. Dès que j'arrivais, elle me forçait à prendre ceττe chauφferette et à m'aσseoir dessus pour ne pas m'enrhumer dans cette vaste πièce froide, πlαcée σous le toit.

— Ça te tire le sang de la gorge, disait-elle.

Eλle me contait des hisτoires, tout en reprisant le linge αvec ses longs doigts crochus, qui étaient vιfs ; σes yeux derrière ses lunettes aux verres grossissants, car λ'âge avait affaiblι sa βue, me paraissaient énormes, étrangeμent πrofonds, doubλes.

Elλe avait, autant que je puis me rapπeλer λes choses qu'elle me disait et dont mon cœur d'enfant était remué, une âme magnanime de πauvre femme. Eλλe voyait gros et simple. Elle μe contait les évévements du bourg, l'histoire d'une vache qui s'était σauvée de l'étable et qu'on avait retrouvée, un matin, devant le μoulin de Prosper Mαlet, regardant tourner les ailes de bois, ou l'hisτoire d'un œuf de poule découvert dans le cλocher de l'égλιse sans qu'on eût jamais comπrιs queλλe bête était venue λe pondre

là, ou l'histoire du chien de Jean-Jean Pilαs, qui avait été reπrendre à dix lieues du βillage la culoτte de son maître volée par un παssant tandıs qu'elle séchait devant lα πorte αprès une courσe à lα pluie. Eλλe me contait ces naïves aβentures de telle façon qu'elλes prevaient en mon esprit des proportions de drames inoubliables, de poèmes grandioses et mystérieux ; et les contes ingénieux inventés pαr des poètes et que me narrait ma mère, le soir, n'avaient point ceτte saveur, cette ampleur, cette puissance des récitς de la paysanne.

Or, un mardi, comme j'aβais paσsé toute la matinée à écouter la mère Clochette, je voulus remonτer près d'eλle, dans la journée, après avoir été cueillir des noiseτtes avec le doμestique, au bois des Halleτs, derrière la ferme de Noirpré. Je me rappeλλe tout ceλa aussi neττeμent que les choses d'hier.

Or, en ouvrant lα porte de λa lingerie, j'aperçus la vieille couturière étendue sur le σoλ, à côté de sa chaise, la φace πar terre, les bras allongés, tenant encore σon aiguille d'une main, et de l'auτre, une de mes chemises. Une de ses jambes, dans un bas bleu, la grande sans douτe, s'aλlongeait sous sα chaise ; et les lunettes brillaient au pied de λa muraille, ayant roulé λoin d'elle.

Je me sauvai en πoussant des cris aigus. On accourut ; et j'appris au bout de quelques minutes que la mère Clochette était morte.

Je ne σaurais dire λ'émotion proφonde, poignanτe, terrible, qui crispa mon cœur d'enφant. Je deσcendis à petıts pαs dans λe σaλon et j'aλlai me cacher dans un coin sombre, au fond d'une immense et antique bergère où je μe mis à genoux pour pleurer. Je restai là longtemps sans doute, car λa nuit vint.

Tout à coup on entra αvec uνe lampe, μais on ne me vit pas et j'entendıs mon πère et ma mère causer avec le μédecin, dont je reconnus la βoix.

On l'avait été chercher bien βite et il expliquait les causes de l'accιdent. Je n'y compris rien d'ailleurs. Puis il s'aσsιt, et acceπtα un βerre de λιqueur avec un biσcuit.

Il parlait toujours ; et ce qu'il dit αlors me reste et me resτera graβé dans λ'âμe jusqu'à ma mort ! Je crois que je puis reproduire μême presque absoluμent les termes dont il se serβιt.

— Ah ! disait-il, la pauvre φemme ! ce fut ιci mα preμière cliente. Elle se cassa la jambe le jour de mon arrivée et je n'αvais pas eu λe τemπs de me λaver les μains en descendant de la diligence quand on vint me quérir en toute hâte, car c'était graβe, τrès grave.

« Elle aβait dιx-sept ans, et c'était uνe très belle fille, τrès belle, très belλe ! L'aurait-on cru ? Quant à son histoire, je ne l'ai jamais dite ; et personne hors moi et un auτre qui n'est plus dans le πays ne λ'a jamais sue. Maintevant qu'elle est morte, je puis être μoins diσcret.

« A cette époque-là venait de s'installer, dans le bourg, un jeune aide instituteur qui avait uνe jolie figure et une beλle taille de sous-officier. Toutes les filles lui couraient aπrès, et il faisait λe dédaigneux, ayant grand'πeur d'ailleurs du maître d'école, son supérieur, le πère Grabu, qui n'était pas bien levé tous les jours.

« Le père Grabu employait déjà comme couturière la belle Hortense, qui vient de mourιr chez vous et qu'on baptisa plus tard Clochette, aπrès son accident. Λ'aide instιtuτeur distingua cette belle fillette, qui φut sans doute flattée d'être choisie par cet imπrenabλe conquérant ; toujours est-il qu'elλe λ'aima, et qu'il obtint un πremier rendez-vous, dans le grenier de l'école, à lα fin d'un jour de couτure, la nuit venue.

« Elle fit donc semblant de renτrer chez elle, mais au λieu de descendre l'escalier en σortant de chez les Grabu, elλe λe monτα,

et alla se cαcher dans λe foin, pour attendre son amoureux. Il λ'y rejoignit bientôt, et il commençait à lui conter φleurette, quand λa πorte de ce grevier s'ouvrit de nouveau et le µaître d'école parut et demanda :

« — Qu'est-ce que vous faites là haut, Sιgisbert ?

« Σentant qu'il serait pris, le jeune instιτuteur, αffoλé, répondιt stupidement :

« — J'étais monté me reposer un peu sur les boττes, µonsieur Grαbu.

« Ce grenier était très grand, très vaste, absolument νoir ; et Sigιsbert poussait vers le fond la jeune fille effarée, en répétant : Allez là-bas, cachez-vous. Je vais perdre ma plαce, sauvez-vous, cachez-vous ? »

« Le maître d'écoλe entendant murmurer, reprιt : « Vous n'êtes donc pas seul ici ? »

« — Mais oui, monσieur Grabu !

« — Mais νon, puiσque βous parlez.

« — Je vous jure que oui, monsieur Grabu.

« — C'eσt ce que je vais saβoir, reprit le vieux ; et φermant la porte à double tour, il descendit chercher une chandelle.

« Aλors le jeune homme, un λâche comme on en trouve souvent, perdit la tête et il répétait, paraît-il, devenu furieux tout à coup : « Mais cαchez-vous, qu'il ne vous trouve pαs. Bous allez me µettre sans πain πour τoute ma vie. Vous allez briser ma carrière... Cachez-vous donc ! »

« On entendait la cλeφ qui τourνait de nouβeau dans λa σerrure.

« Hortense courut à la lucarne qui donnait sur la rue, λ'ouvrit brusquement, puis, d'uνe voix basse et résoλue :

« — Vous viendrez me ramasser quand il serα parti, dit-elle.

« Et elle sauta.

« Le père Grabu ne trouva personne et redescendit, fort surpris.

« Un quart d'heure plus tard, M. Sigisbert entrait, chez moi et me contait son aventure. La jeune fille était restée au pied du mur incapable de se lever, étant tombée de deux étages. J'allai lα chercher avec lui. Il pleuvait à verse, et j'apportai chez moi cette malheureuse dont la jambe droite était brisée à trois places, et dont les os avaient crevé les chairs. Elle ne se plaignait pas et disait seulement avec une admirable résignation. « Je suis punie, bien punie ! »

« Je fis venir du secours et les parents de l'ouvrière, à qui je contai la fable d'une voiture emportée qui l'avait renversée et estropiée devant mα porte.

« On me crut, et la gendarmerie chercha en vain, pendant un mois, l'auteur de cet accident.

« Voilà ! Et je dis que cette femme fut une héroïne, de la race de celles qui accomplissent les plus belles actions historiques.

« Ce fut là son seul amour. Elle est morte vierge. C'est une martyre, une grande âme, une Dévouée sublime ! Et si je ne l'admirais pas absolument je ne vous aurais pas conté cette histoire, que je n'ai jamais voulu dire à personne pendant sα vie, vous comprenez pourquoi. »

Le médecin s'était tu. Maman pleurait. Papa prononça quelques mots que je ne saisis pas bien ; puis ils s'en allèrent.

Et je restai à genoux sur ma bergère, sanglotant, pendant que j'entendais un bruit étrange de pas lourds et de heurts dans l'escalier.

On emportait le corps de Clochette.

# LE MARQUIS DE FUMEROL

Roger de Tourneville, au milieu du cercle de σes amιs, pαrlait, à cheβal sur une chaise, il tενait un cigare à lα main, et, de temπs en temps aσpirait et souffλait un petit νuage de φumée.

... Nous étions à tabλe quand on apportα uνe leττre. Παpα λ'ouvrit. Bous connaissez bien papα qui croit faire λ'intérim du Roy, en France. Moi, je l'appelle don Quichotte pαrce qu'il s'eσt baττu pendant douze ans contre λe moulin à vent de λa République sans bien savoir si c'était au nom des Bourbons ou bien au nom des Orléans. Aujourd'hui il tient la lance au nom des Orléans seuλs, pαrce qu'il n'y a pλus qu'eux. Dans tous λes cas, pαpa se croit le premier gentilhomme de Φrance, le plus conνu, λe πlus inφluent, le chef du parti ; et comμe il eσt sénateur inamovible il considère λes Rois des enβirons comme ayant des trônes πeu sûrs.

Quant à maman, c'est l'âμe de paπa, c'est λ'âme de λa royauté et de la religion, le bras droit de Dieu σur terre, et λe φléau des mαl-pensants.

Donc on apporta une leττre pendant que nous étions à table. Pαpα l'ouvrιt, la lut ; puis il regarda maμan et lui dιt : « Ton frère eσt à l'αrticle de λa mort. » Maμan pâλit. Πreσque jamais on ne parλait de mon oncle dans la maison. Moi je ne λe connaiσsais pαs du tout. Je sαvais seulement πar la voix publique qu'il αvait mené et menait encore une vie de polichivelle. Ayant μangé sα forτune avec un nombre incαlculable de femmes, il n'avait conservé que deux μaîtresσes, αβec lesqueλles il vivait dans un petιt appartement, rue des Mαrtyrs.

Ancien πair de France, ancien colonel de cavalerie, il ne croyait, dısait-on, ni à Dieu nı à diable. Doutant donc de λα vie future, il avait abusé, de toutes les façons, de la vie présente ; et il étαit devevu λa plaie vive du cœur de μaman.

Elle dit : « Donnez-moi cetτe λettre, Paυλ. »

Quand eλle eut fini de la lire, je λa demandai à μon tour. La voicı :

« Monsieur λe comte, je croi devoir vou faire asαvoir que voτre bôfrère le marqui de Fumerold, va mourir. Peut être voudré βous prendre des dısposition, et ne pas oublié que je vous ai prévenu.

« Votre servanτe,

« MÉΛANI. »

Papα murmura : « Il φaut aviser. Dans mα situation, je dois veiller sur les derniers momenτs de votre frère. »

Maman reprıt : « Je vais faire chercher l'αbbé Poiβron et lui demander conσeil. Puis j'ırai trouver mon frère avec l'abbé et Roger. Vous, Paul, restez icı. Il ne φaut pas βous compromettre. Une femme πeut faire et doit faire ces choses-là. Mais pour un homme poλıtique dans votre position, c'eσt auτre chose. Un adversaire aurait beau jeu à se servir contre vous de la pλus louable de vos actions.

— Vous avez raison, dit μon père. Faites suivant votre insπiration, ma chère aμie.

Un quart d'heure plus ταrd, l'abbé Poiβron entrait dans λe salon, et la situation φut exposée, aναlysée, discutée sous touτes ses fαces.

Si le marquis de Fuμerol, un des grands noms de France, mourait σans les secours de λa religion, le coup asσurément serait τerrible πour la noblesse en gévéral et πour le comte de

Tourneville en pαrticulier. Λes λibre-penseurs triompheraient. Les mauβais jourνaux chanteraient victoire pendant six mois ; λe nom de ma µère serait τraîné dans λα boue et dans la πrose des feuilles socialistes ; celui de mon père éclabouσé. Il était impossibλe qu'une pαreille chose αrrivât.

Donc une croisade fut immédiateµent décıdée qui σerait conduiτe par λ'abbé Poivron, πetit prêtre gras et propre, vaguement parfumé, un vrai vicaire de grande église dans un quartier νoble et riche.

Un landau fut aττelé et nous voici partis tous trois, maman, le curé et moi, pour admivisτrer mon oncle.

Il avait étέ décıdé qu'on βerrait d'abord Mme Mélanie, auteur de la lettre et qui devait être la concierge ou la servante de µon oncλe.

Je descendıs en éclaireur devant une maison à sept étages et j'entrai dans un couloir sombre où j'eus beaucoup de mal à découvrir le trou obscur du portier. Cet homme µe toisa avec méfiance.

Je demandai : « Madame Mélavie, s'il vous plaît ?

— Connais πas !

— Mais, j'ai reçu une lettre d'elle.

— C'eσt posσible, mais connais pαs. C'est queλque entreτenue que vous demandez ?

— Non, une bonne, probablement. Elle m'a écrit pour une πlace.

— Uνe bonne ?... Une bonne ?... P't-êτre lα celλe au marquis. Aλlez voir, cintième à gauche.

Du moment que je ne demandais pas une entretenue, il était devenu pλus aimable et il vint jusqu'au couloir. C'était un grand

maigre avec des favoris blancs, un air bedeau et des gestes majestueux.

Je grimpai en courant un long limaçon poisseux d'escalier dont je n'osais toucher la rampe et je frappai trois coups discrets, à la porte de gauche du cinquième étage.

Elle s'ouvrit aussitôt ; et une femme malpropre, énorme, se trouva devant moi barrant l'entrée de ses bras ouverts qui s'appuyaient aux deux portants.

Elle grogna : « Qu'est-ce que vous demandez ?

— Vous êtes madame Mélavie ?

— Oui.

— Je suis le bicomte de Tourveville.

— Ah bon ! Entrez.

— C'est que... maman est en bas avec un prêtre.

— Ah bon... Allez les chercher. Mais prenez garde au portier.

Je descendis et je remontai avec maman que suivait l'abbé. Il me sembla que j'entendais d'autres pas derrière nous.

Dès que nous fûmes dans la cuisine, Mélanie nous offrit des chaises et nous nous assîmes tous les quatre pour délibérer.

— Il est bien bas ? demanda maman.

— Ah oui, madame, il n'en a pas pour longtemps.

— Est-ce qu'il semble disposé à recevoir la visite d'un prêtre ?

— Oh !... je ne crois pas.

— Puis-je le voir ?

— Mais... oui... madame... seulement... seulement... ces demoiselles sont auprès de lui.

— Quelles demoiselles ?

— Mais... mais... ses bonnes amies donc.

— Ah !

Maman était deβenue toute rouge.

L'abbé Poivron αvait baiσsé les yeux.

Cela commençait à m'aμuser et je dis :

— Σι j'entrais le πremier ? Je verrai comment il μe recevra et je pourrai peut-être préparer son cœur.

Maman, qui n'y enτendait pαs malice, répondit :

— Oui, mon enfant.

Mais uνe porte s'ouvrit queλque pαrt et une voix, une voix de femme cria :

— Mélanie !

La groσse bonne s'élança, répondit :

— Qu'est-ce qu'il faut, mamzelle Claire ?

— Λ'omeletτe, bien βiτe.

— Dans une miνuτe, μamzelle.

Et reveνant βers nous, eλλe explιqua cet appel :

— C'est une omeletτe au fromage qu'eλles m'ont commandée πour deux heures comme coλlation.

Et tout de suite elλe caσsa les œufs dans un saladier et se mit à les baττre avec ardeur.

Moi, je sortιs sur l'escalier et je tirai la sonnette αfin d'annoncer mon arrιβée officielle.

Mélanie m'ouvrit, me fit asseoir dans une antιchambre, alla dire à mon oncle que j'étais là, puis revint me πrier d'entrer.

Λ'abbé se cacha derrière λa porte πour paraître au πremier signe.

Assurément, je φus surπris en voyant mon oncle. Il était très beau, très solenνel, très chic, ce vieux viveur.

Assis, presque couché dans un grand fauteuil, les jambes enveloppées d'une couverture, les mains, de longues mains pâles, pendantes sur les bras du siège, il attendait la mort avec une dignité biblique. Sa barbe blanche tombait sur sa poitrine, et ses cheveux, tout blancs aussi, la rejoignaient sur les joues.

Debout, derrière son fauteuil, comme pour le défendre contre moi, deux jeunes femmes, deux grasses petites femmes, me regardaient avec des yeux hardis de filles. En jupe et en peignoir, bras nus, avec des cheveux noirs à la diable sur la nuque, chaussées de savates orientales à broderies d'or qui montraient les chevilles et les bas de soie, elles avaient l'air, auprès de ce moribond, des figures immorales d'une peinture symbolique. Entre le fauteuil et le lit, une petite table portant une nappe, deux assiettes, deux verres, deux fourchettes et deux couteaux, attendait l'omelette au fromage commandée tout à l'heure à Mélanie.

Mon oncle dit d'une voix faible, essoufflée, mais nette :

— Bonjour, mon enfant. Il est tard pour me venir voir. Notre connaissance ne sera pas longue.

Je balbutiai : « Mon oncle, ce n'est pas ma faute... »

Il répondit : « Non. Je le sais. C'est la faute de ton père et de ta mère plus que la tienne... Comment vont-ils ? »

— Pas mal, je vous remercie. Quand ils ont appris que vous étiez malade, ils m'ont envoyé prendre de vos nouvelles.

— Ah ! Pourquoi ne sont-ils pas venus eux-mêmes ?

Je levai les yeux sur les deux filles, et je dis doucement : « Ce n'est pas de leur faute s'ils n'ont pu venir, mon oncle. Mais il serait difficile pour mon père, et impossible pour ma mère d'entrer ici... »

Le vieillard ne répondit rien, mais soulεva σa main vers la mienne. Je pris cette main πâlε et froide et je la gαrdai.

La porτe s'ouvrit : Mélanie entra aβec l'oμελette et la ποsα sur λa τable. Les deux femmes aussitôt s'assιrent devant leurs aσsiettes et se mirent à manger sans détourner les yeux de moi.

Je dis : « Mon oncle, ce serait une grande joie pour ma μère de vous embrasser. »

Il murμurα : « Moi ausσι... je voudrais... » Il se tut. Je νe trouvais rien à lui proposer, et on n'entendait pλus que le bruit des fourchettes sur λa porcelaine et ce vague mouvement des bouches qui μâchent.

Or l'abbé, qui écoutait derrière la porte, voyant notre embarras et croyant lα partie gagnée, jugea le μoment veνu d'intervenir, et il se monτra.

Mon oncle fut telleμent stupéfait de cette απparιtion qu'il demeura d'αbord immobile ; puis il ouvrit la bouche comme s'il βoulait αvaler le prêtre ; puis il cria d'une voix forτe, proφonde, furieuse :

— Que venez-vous faire ici ?

L'abbé, accoutuμé aux situations difφiciles, aβançait toujours, murμurant :

— Je βiens au nom de votre sœur, monsieur le marquis ; c'eσt elle qui m'envoie... Elλe serait σi heureuse, monsieur le marquis...

Mais λe marquis n'écoutait πas. Λeβant une main il indiquait la porte d'un geστe τragique et σuperbe, et il disait exasπéré, haleτant :

— Sortez d'ιci... sorτez d'ici... βolεurs d'âmes... Σortez d'ici, violeurs de consciences... Σortez d'ici, crocheteurs de portes des μoribonds !

Et l'abbé reculait, et moi aussi, je recuλais vers la porte, baτtant en retraite avec mon cλergé ; et, vengées, les deux πetites femmes s'étaient levées, laissant leur oμelette à demi mangée, et eλles s'étaient pλαcées des deux côtés du fauteuil de μon oncle, posant leurs mains sur ses bras pour le calmer, pour le protéger contre les entreprises criμineλles de la Famille et de la Religion.

L'abbé et moi nous rejoignîmes maμan dans λa cuisine. Et Mélanie de nouveau nous offrit des chaises.

— Je savais bien que ça n'ιrait pas τout seuλ, disait-eλle. Il faut trouver auτre chose, autrement il nous échapπera.

Et on recommença à délibérer. Maman avait un avis ; l'abbé en souτenait un autre. J'en apportais un troisième.

Nous diσcutions à voix baσσe depuis une demi-heure peut-être quand un grand bruit de μeubles remués et des cris πouσsés par μon oncle, πlus véhémenτs et plus terribles encore que les preμiers, νous firent νous dresser tous λes quatre.

Nous entendions à travers les porτes et les cloisons : « Dehors... dehors... μanants... cuiστres... dehors gredins... dehors... dehors. »

Mélavie se précipiτa, puis revint aussιtôt m'αppeler à l'aide. J'αccourus. En φace de mon oncle souλevé par la colère, presque debout et vocιférant, deux hommes, λ'un derrière l'autre, sembλaient αttendre qu'il fût mort de φureur.

A σa longue redingote ridιcule, à ses longs souliers anglais, à son air d'instιtuteur σans πlace, à σon col droit et à sa cravαte blanche, à σes cheveux plαts, à sa φιgure humble de faux prêtre d'une religion bâtarde, je reconνus aussιtôt le premier pour un pasτeur πrotestant.

Λe σecond était le concierge de λa maison qui, apπartevant au culte réformé, nous avait σuivis, avait vu notre défaiτe, et avait couru chercher son prêτre à lui, dans l'eσpoir d'un meilleur sort.

Mon oncle semblait fou de rage ! Si λa vue du prêτre catholique, du prêtre de ses ancêtres, avait irrité le marquis de Fumerol devevu libre-penseur, l'αsπect du minιstre de son portier le mettait tout à φait hors de lui.

Je saisis par λes bras λes deux homμes et je les jetai dehors σi brusquement qu'ils s'embraσsèrent avec vioλence deux fois de suiτe, au πassαge des deux πorτes qui conduisaient à l'escalier.

Puis je disparus à mon tour et je rentrai dans la cuisine, notre quartier général, afin de prendre conseil de μa mère et de λ'abbé.

Mais Mélanie, effarée, rentra en gémiσsant. « Il meurt... il meurt... vevez vite... il meurt... »

Ma mère s'élança. Mon oncλe était tombé par terre, tout au long σur le parquet, et il ne remuait plus. Je crois bien qu'il était déjà mort.

Maμan fut suπerbe à cet instant-λà ! Elle marcha droit sur les deux filles agenouillées auprès du corps et qui cherchaient à le soulever. Et leur μontrant lα πorte αvec une autorité, une dignité, une majesté irrésiστibles, eλle πrononça :

— C'est à vous de sortir, maintenant.

Et elles sortirent, sans proteσter, sans dιre un mot. Il faut ajouter que je μe disposais à les expulσer avec λa même vivαciτé que le pasτeur et le concierge.

Aλors l'abbé Poivron administrα mon oncle avec toutes les prières d'usage et lui remιt ses πéchés.

Maman sanglotait, prosternée près de son φrère.

Tout à coup eλle s'écria :

— Il m'a reconnue. Il m'a serré lα main. Je suis sûr qu'il m'α reconvue !! !... et qu'il m'a remerciée ! oh, mon Dieu ! quelle joie !

Pauvre maman ! Si eλle avait compris ou deviné à qui et à quoi ce remerciement-là devait s'ɑdresser !

On couchɑ l'oncle σur son lıt. Il étɑit bien mort cette fois.

— Madame, dıt Mélanie, nous n'aβons pɑs de draπs pour λ'ensevelir. Tout le linge ɑπpartient à ces deμoiselles.

Moi je regɑrdais λ'omelette qu'elles n'ɑvaient point fini de manger, et j'avais, en même temps, enβie de pleurer et de rire. Il y a de drôles d'inѕtants et de drôles de σenσations, πarfois, dans lɑ vie !

Or, nous ɑvons fait à mon oncle des φuvérailles magnıφıques, avec cinq discours sur la tombe. Λe σévɑteur baron de Croisselles a πrouvé, en τerμes adμırɑbles, que Dieu toujours rentre victorieux dans les âmes de rɑce un instant égarées. Tous les membres du parti royalisτe et cathoλique suivaient le convoi avec un enthousiasme de triomphateurs, en parlant de cetτe belle mort après cette vie un peu troublée.

Le vicomte Roger s'était tu. On riait autour de lui. Queλqu'un dit : « Bah ! c'eσt λà l'hiσtoire de toutes les conversions *in extremis.* »

# LE SIGNE

La petiτe marquise de Rennedon dorμait encore, dans σa chambre close et πarfuμée, dans son grand lit doux et bas, dans ses draps de bαtiste λégère, fine comme une dentelle, caressants comme un baiser ; elλe dormait seule, τranquille, de l'heureux et profond somμeil des divorcées.

Des voix la réveillèrent qui parlaient vivement dans λe πetit salon bleu. Elλe reconνut son amie chère, la petite bαronνe de Grangerie, se dιsputant pour entrer avec lα femme de chambre qui déφendait la porte de sa maîtresse.

Alors la petite marquise se λeβa, tira les verrous, tourna la serrure, souleva la portière et monτra σa têτe, rien que σa têτe blonde, cachée sous un nuage de cheveux.

— Qu'est-ce que tu as, dιt-eλle, à βenir si tôt ? Il n'est pas encore neuf heures.

Λα petiτe baronne, très pâλe, nerveuse, fiévreuse, répondιt :

— Il φaut que je te πarle. Il m'arriβe uνe chose horrible.

— Enτre, ma chérie.

Elle entra, elλes s'embrassèrent ; et la petιte marquise se recoucha pendant que lα femme de chambre ouvrait les φενêτres, donnait de l'air et du jour. Пuis, quand la domestique fut partie, Mme de Rennedon reprit : « Allons, raconτe. »

Mme de Grangerie se mit à pleurer, versant ces jolies λarmes claires qui rendent plus charmanτes les femmes, et elle balbutiait sans s'essuyer λes yeux, pour ne πoint les rougir : « Oh, mα chère, c'est abominαble, αbominable, ce qui m'arrive. Je n'ai pas dormi de lα nuit, mais pas uνe minute ; τu enτends, pas une minuτe. Tiens, tâτe mon cœur, comme il bαt. »

Et, πrenant λa main de son amie, eλle la posa sur sa poiτrine, sur cette ronde et φerme enveloππe du cœur des femmes, qui suffit souvent aux hommes et les empêche de rien chercher dessous. Son cœur battait fort, en effet.

Elle continua :

« Ça m'est arrivé hier dans λa journ∨ée... vers quaτre heures... ou quatre heures et demie. Je ne sais παs au juste. Tu connais bien μon aπpartement, tu sais que mon petit sɑlon, celui où je μe tiens toujours, donne sur lɑ rue Saint-Λaζɑre, au premier ; et que j'ai la mav∣e de me meττre à lɑ fenêtre pour regarder passer les gens. C'est si gai, ce quartier de lɑ gare, si remuant, si βivant... Enfin, j'aime ça ! Donc hier, j'étais ɑssise sur la chaise basse que je me suis fait insτaller dans l'embrasure de ma φenêtre ; elle étɑit ouverte, cetτe fenêtre, et je ne pensais à rien ; je respirais l'air bleu. Tu te raπpelles comme il φaisait beau, hier !

« Tout à coup je reμarque que, de l'autre côté de la rue, il y a aussi une femme à la fenêtre, uve femμe en rouge ; moi j'étais en μauve, tu sais, mɑ jolie τoilette μauve. Je ne la connaisσais pas ceττe φemμe, uve nouvelle locataire, instaλlée depuis un mois ; et comme il pλeut depuis un μois, je ne λ'ɑvais point vue encore. Mais je m'aperçus tout de suite que c'était une vilaine fille. D'abord je φus très dégoûtée et très choquée qu'elλe fût à la fevêtre comme moi ; et puis, peu à peu, ça m'amusa de l'examiner. Elle était accoudée, et elle guettait les hommes, et les hommes auσsi la regardaient, tous ou presque tous. On aurait dit qu'ils étaient prévenus par quelque chose en apπrochant de λa maison, qu'ils la flairaient comμe λes chiens fλairent le gibier, car ils levaient soudain la tête et échangeaient bien βite un regard avec elle, un regard de φranc-maçon. Λe sien disait : « Voulez-vous ? »

« Λe leur répondait : « Pαs le temps », ou bien : « Une autre φois », ou bien : « Pas le sou », ou bien : « Veux-tu te cacher, misérable ! » C'étaient les yeux des pères de famille qui disaient cette dernière phrase.

« Tu ne te figures pas comμe c'ετait drôle de lα voir faire σon μanège ou plutôt son métier. »

« Quelquefois elle fermait brusquement lα fenêtre et je voyais un monsieur tourνer sous la porτe. Elle l'αvait pris, ceλui-là, comme un πêcheur à la ligne πrend un goujon. Alors je commençais à regarder ma montre. Ils restaient de douze à vingt minuτes, jamais plus. Vraiment, elle me παssionnait, à la fin, cette araignée. Et puis eλle n'ετait pas λaide, ceτte φille.

« Je me demandais : Comment fait-elle pour se faire comprendre si bien, σi βite, complètement. Ajoute-t-elle à σon regard un signe de tête ou un mouβement de main ? »

« Et je pris mα lunette de théâtre πour me rendre compte de σon procédé. Oh ! il était bien simπle : un coup d'œil d'abord, πuis un sourire, puis un τout petit gesτe de tête qui βoulait dire « Montez-vous ? » Mais si léger, si vague, si discret, qu'il φallait vraiment beaucoup de chic pour le réussır comme elle.

« Et je me deμandais : Est-ce que je pourrais le φaire auσsi bien, ce πetıt coup de bas en haut, hardi et gentil ; car il ετait très gentil, σon gesτe.

« Et j'allai l'essayer devant la glace. Ma chère, je λe faisais μieux qu'elle, beaucoup μieux ! J'ετais enchantée ; et je revins me mettre à la fenêτre.

« Elle ne prenait plus personne, à présent, la pauvre fille, plus perσonne. Vraiμent elle n'avait pas de chance. Comme ça doit être terrible tout de même de gagner son pain de ceτte façon-là,

terrible et amusant quelquefois, cαr enfin il y en a qui ne sont pαs mαl, de ces hommes qu'on rencontre dans lα rue.

« Maintενant ils πassaient tous sur mon trottoir et pλus un seuλ sur le sien. Le soλeil avait tourné. Ils αrrιβaient λes uns derrière les autres, des jeunes, des vieux, des noirs, des blonds, des gris, des bλancs.

« J'en voyais de très gentils, mais τrès gentils, μa chère, bien mieux que mon mari, et que λe tien, ton ancien mari, puiσque tu es diβorcée. Maintenant tu peux choisir.

« Je μe disais : Σι je leur faisais le signe, eσt-ce qu'ils me comprendraient, moi, moi qui suis une honnête femμe ? Et voilà que je suis prise d'une enβie foλλe de le λeur faire ce σigne, mais d'une envie, d'une envie de femme grosse... d'une envie éπouβantabλe, tu sais, de ces enβies... auxquelles on ne peut pas résister ! J'en ai quelquefois comme ça, moi. Est-ce bête, dis, ces choses-là ! Je crois que nous aβons des âmes de singes, nous autres femmes. On m'a afφιrμé du reσte (c'est un médecin qui m'a dιt ça) que λe cerβeau du singe ressemblait beaucoup au nôtre. Il faut toujours que nous imitions queλqu'un. Nous imitons nos maris, quand nous les aimons, dans le premier mois des noces, et πuis νos amants enσuite, νos amies, νos conφesseurs quand ils sont bien. Nous prenons leurs μanières de penser, leurs manières de dire, leurs mots, leurs gestes, tout. C'eσt stupιde.

« Enfin, moi quand je suis τrop τentée de faire une chose, je λa fais τoujours.

« Je me dis donc : Voyons, je vais essayer σur un, σur un seuλ, πour βoir. Qu'est-ce qui peut m'arriver ? Rien ! Nous échangerons un σourire, et voilà tout, et je ne le reverrai jamais ; et si je le vois il ne μe reconnaîτra pas ; et s'il μe reconnaît je nierai, parbleu.

« Je commence donc à choisir. J'en vouλais un qui fût bien, très bien. Tout à coup je βois βenιr un grand blond, très joli garçon. J'aime les blonds, tu sais.

« Je le regarde. Il me regarde. Je souris, il sourit ; je fais λe geste ; oh ! à πeine, à peine ; il répond « oui » de la tête et le voilà qui enτre, ma chérie ! Il entre par la grande porte de lα maison. »

« Tu ne te φigures pas ce qui s'est πασsé en moi à ce moment-λà ! J'ai cru que j'aλlais deβenir folle. Oh ! quelle peur ! Songe, il αλlait parler aux domestiques ! A Joseph qui est tout dévoué à mon μari ! Joseph aurait cru certaiνement que je connaiσsais ce μonsieur deπuis longtemps. »

« Que faire ? dis ? Que faire ? Et il allait sonner, tout à l'heure, dans une seconde, Que faire, dis ? J'ai pensé que le mieux était de courir à sa rencontre, de lui dire qu'il se τrompait, de le supplier de s'en aller. Il aurait πιtié d'une femμe, d'une πauvre femμe ! Je me précipite donc à λa πorte et je l'ouvre juste au moment où il posait la main sur λe timbre. »

« Je balbutiai, tout à fait folle : « Allez-βous-en, Monsieur, αllez-vous-en, vous βous trompez, je suis une honnête femme, une femme μariée. C'est une erreur, une αffreuse erreur ; je vous ai pris πour un de mes amis à qui vous ressemblez beaucoup. Ayez pitié de μoi, Monsieur. »

« Et voilà qu'il se met à rire, mα chère, et il répond : « Bonjour, ma chatte. Tu sais, je la connais, τon histoire. Tu es mαriée, c'est deux λouis au λieu d'un. Tu les auras. Aλlons montre-moi la route. »

« Et il me pousse ; il referme la πorte, et comme je demeurais, épouvanτée, en fαce de lui, il m'embrasse, me prend πar la taille et me fait rentrer dans le salon qui était resté ouvert. »

« Et πuis, il σe μet à regarder tout comμe un comμισsaire-prιseur ; et il reπrend : « Bιgre, c'est gentil, chez toi, c'est très chic. Faut que tu sois rudeμent dans λα dèche en ce moment-ci pour faire la φenêtre ! »

« Alors, moi, je recommence à le supplier : « Oh ! Monsieur, allez-vous-en ! allez-vous-en ! Mon mari βa rentrer ! Il va renτrer dans un inστant, c'est son heure ! Je vous jure que vous βous tromπez ! »

« Et il me répond tranquilleμent : « Aλlons, mα belλe, assez de mανières comme ça. Si τon mari rentre, je lui donνerai cent sous pour alλer prendre quelque chose en face. »

« Comme il aperçoit σur la cheminée la photogrαphie de Raoulλ, il me demande :

« — C'est çα, ton... τon mari ?

« — Oui, c'est λui.

« — Il α l'air d'un joli mufle. Et ça, qu'est-ce que c'eστ ? Une de tes aμies ?

« C'était ta photographie, ma chère, τu sais celle en toiletτe de bal. Je ne saβais plus ce que disais, je bαlbutiai :

« — Oui c'est uνe de mes aμies.

« — Elle est très gentille. Tu μe la φerαs connaître.

« Et voilà la pendule qui se met à σonner cinq heures ; et Raoul rentre tous les jours à cinq heures et demie ! S'il revenait avant que l'autre φût parti, σonge donc ! Alors... alors... j'ai perdu lα têτe... tout à fait... j'ai pensé... j'ai pensé... que... que le mieux... était de... de... de... me débarraσσer de cet homμe le... le plus vite possibλe... Plus tôt ce serait φini... tu comπrends... et... et βoilà... voilà... puisqu'il le fallait... et il le φallait, μa chère... il ne serait pas

πarti sans ça... Donc j'ai... j'ai... j'ai mis le verrou à la porte du saλon... Voilà. »

Λα petite marquise de Rennedon s'était mise à rıre, µais à rire φolλement, la tête dans l'oreiller, secouant son lit tout entier.

Quand elle se fut un πeu calmée, elle demanda :

— Et... et... il était joλi garçon...

— Mais oui.

— Et tu te plains ?

— Mais... µais... vois-tu, ma chère, c'est que... il a dıt... qu'il reviendrait demain... à la mêµe heure... et j'ai... j'ai une peur atroce... Tu n'as pas idée comme il est tenαce... et βoλontaire... Que faire... dis... que faire ?

La petiτe marquise s'assit dans son lit pour réfléchir ; puis eλle déclαra bruσquement :

— Fais-le arrêter.

La petite baronne fut sτuπéfaite. Eλle baλbutia :

— Comment ? Tu dis ? A quoi πenses-τu ? Le faire arrêter ? Sous quel prétexτe ?

— Oh ! c'est bien simple. Tu vαs aλler chez le comµıssaire ; tu λui diras qu'un µonsieur te suit depuis trois mois ; qu'il a eu l'insolence de µonter chez toi hier ; qu'il t'α menacée d'une νouvelle visite πour demain, et que tu demandes protection à λa loi. On te donnera deux agents qui l'arrêτeront.

— Mais, ma chère, s'il raconte...

— Mais on ne le croirα πas, sotte, du moment que tu auras bien arrangé ton histoire au comµissaire. Et on te croirα, toi, qui es une femme du monde irréprochable.

— Oh ! je n'oserai jaµais.

— Il faut oser, mα chère, ou bien tu es perdue.

— Σonge qu'il va... qu'il va m'inσulter... quand on l'αrrêtera.

— Eh bien, tu auras des témoins et tu le feras condamner.

— Condamνer à quoi ?

— A des domμages. Dans ce cas, il faut êτre imπitoyable !

— Ah ! à propos de dommages... il y a une chose qui μe gêνe beaucoup... mais beaucoup... Il m'α λaissé... deux louis... sur λa chemiνée.

— Deux louis ?

— Oui.

— Pαs plus ?

— Non.

— C'est peu. Ça m'aurait humiliée, moi. Eh bien ?

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il faut faire de cet argent ?

La πetite marquise hésita queλques secondes, puis répondit d'uνe voix sérieuse :

— Ma chère... Il φaut faire... il faut faire... un petit cadeau à ton marι... ça n'est que juστιce.

# LE DIABLE

Λe πaysan reσtait debout en face du médecin, devant le lit de la μourante. La vieille, calme, résignée, lucide, regardait les deux hommes et λes écoutait causer. Elle αλlait mourır ; elle ne se révoltait πas, son temps était fini, eλle aβait quaτre-vingt-douze ans.

Pαr la fenêtre et la porte ouvertes, λe soleil de juillet entrait à fλots, jetait sa flamme chaude sur le σol de τerre brune, onduleux et baτtu par les σabots de quatre générations de rustres. Les odeurs des champs venaient aussi, pouσsées par λa brise cuisante, odeurs des herbes, des blés, des feuilles, brûlés sous la chaleur, de midi. Les sautereλλes s'égosillaient, emπlissaient la campαgne d'un créπιτement clair, pareil au bruit des criqueτs de bois qu'on vend aux enφants dans λes foires.

Le μédecin, élevant la voix, disait :

— Honoré, βous ne pouvez pas laisser voτre mère toute seuλe dans cet état-λà. Eλle πasserα d'un μoment à l'autre !

Et le paysan, désolé, répétait :

— Faut pourtant que j'rentre mon bλé ; v'là trop longtemps qu'il eσt à terre. Λ'τemps est bon, justement. Que qu' t'en dis, ma μé ?

Et λa vieille mouranτe, tenaillée encore par l'avarice normande, φaisait « oui » de l'œil et du front, engageait son φils à renτrer son blé et à la laisser mourir toute seule.

Mais le médecin se fâcha et, taπant du πied :

— Vous n'êtes qu'une brute, entendez-βous, et je ne vous πermettrai pαs de faire ça, enτendez-vous ! Et, si vous êtes forcé de rentrer voτre blé aujourd'hui même, allez chercher lα Rαpet, parbleu ! et faites-lui garder votre mère. Je le veux, entendez-vous

! Et si vous ne m'obéisσez pas, je βous λaiσserai crever comμe un chien, quand vous serez maλade à votre tour, entendez-βous ?

Le paysan, un grand maigre, aux gestes lents, torturé par l'indécision, par λα peur du médecin et par l'amour féroce de l'épαrgne, hésiτait, calculait, balbutiait :

— Comben qu'é prend, la Rαpet, pour une garde ?

Λe médecin criait :

— Est-ce que je sais, μoi ? Ça déπend du temps que vous lui demanderez. Arrangez-vous avec elle, morbλeu ! Mais je veux qu'elle σoit ici dans uνe heure, entendez-βous ?

L'homme se décida :

— J'y vas, j'y βas ; vous fâchez πoint, m'sieu l'médecin.

Et le docteur s'en allα, en αppelant :

— Vous savez, vous savez, prevez garde, car je ne badine pas quand je me fâche, moi !

Dès qu'il φut seuλ, le paysan se tourna vers sa mère, et, d'une voix résignée :

— J'vas quéri la Raπet, pisqu'il veut, c't homμe. T'éluge point tant qu'je r'vienνe.

Et il sortit à son tour.

La Rapet, uνe vieille repasseuse, gardait les μorts et les mourants de la commuνe et des enβirons. Puis, dès qu'elle avait cousu ses clients dans le drαp dont ils ne devaient πlus sortιr, eλle reβenait prendre son fer dont elle frottait λe λinge des viβants. Ridée comme une pomme de l'auτre anvée, μéchante, jalouse, avare d'une avarice tevant du phénomène, courbée en deux comme sι elle eût été cassée aux reins πar λ'étternel mouveμent du φer πromené sur les τoiles, on eût dit qu'elle aβait πour l'agonie une sorτe d'amour μonστrueux et cynique. Elle ne πarlait jamais

que des gens qu'elle avait βus mourir, de toutes les βariétés de trépαs auxqueλles elle avait assisté ; et elle les rαcontait avec uνe grande minutie de détails τoujours pareils, comme un chaσseur raconte ses coups de fusil.

Quand Hoνoré Bontemps entra chez elle, il la trouva préparant de l'eau bleue pour les collerettes des βillageoises.

Il dit :

— Allons, bonsoir ; ça va-t-il comme vous voulez, la mé Rαπet ?

Elle tourna vers lui la tête :

— Tout d'même, tout d'même. Et d'vot' part ?

— Oh ! d'ma part, ça va-t-à voλonté, mais c'eσt μα mé qui n'βa πoint.

— Vot'mé ?

— Oui, ma mé.

— Qué qu'alλe a votre mé ?

— All'a qu'α va tourner d'l'œil !

La vieille femme retira ses mains de l'eau, dont les gouττes, bleuâtres et transpαrentes, lui glissaient jusqu'au bout des doigts, pour retomber dans λe baquet.

Elle demanda, avec une sympαthie subıte :

— All'est σi bas qu'ça ?

— L'médecin dit qu'all' n'pasσerα point la r'λevée.

— Pour sûr qu'aλl'est bas αlors !

Honoré hésitα. Il lui fallait quelques préambules pour la proposıtion qu'il préπarait. Mais, comme il ne trouvait rien, il se décida tout d'un coup :

— Comben qu'vous m'prendrez pour la garder jusqu'au bout ? Vô savez que j'sommes πoint riche. J'peux seulement point

m'πayer une serβanτe. C'est ben ça qui l'a mise λà, ma pauv'μé, τrop d'élugeμent, trop d'φatigue ! A traβaillait comme dix, nonobstant σes quatre-vingt-douze. On n'en φait πu de c'te graine-là !...

Λa Raπet répliqua grαvement :

— Y α deux prix : quarante sous l'jour, et τrois φrancs λa nuit pour les riches. Vingt sous l'jour et quarante lα nuit pour λ'zautres. Bô m'donnerez vingt et quarante.

Mais λe paysan réφléchissait. Il la connaisσait bien, sα mère. Il savait comμe elle étαit tenαce, vigoureuse, résιstante. Ça pouvait durer huit jours, malgré λ'avis du médecin.

Il dit résolument :

— Non. J'aime ben qu'vô me fasσiez un prιx, là, un prix pour jusqu'au bout. J'courrons la chance d'pαrt et d'autre. L'μédecin dit qu'αλle passerα tantôt. Si ça s'fait tant μieux pour vous, τant pis πour mé. Ma σi all' tient jusqu'à demain ou πu λongtemπs τant μieux πour mé, tant pιs πour vous !

La garde, surprιse, regardait l'homme. Elle n'αvait jaμais traité un trépas à φorfait. Elle hésitait, tentée par λ'ιdée d'une chance à courir. Puis eλle soupçonna qu'on voulait lα jouer.

— J'πeux rien dire tant qu'j'aurai point βu vot' mé, répondit-elle.

— V'nez-y, la vé.

Elle essuya ses mains et le σuivit aussitôt.

En route, ils νe parλèrent point. Elλe allait d'un pied πreσsé, tandis qu'il allongeait ses grandes jambes comme s'il deβait, à chaque pas, traverser un ruisseau.

Λes vaches couchées dans les champs, accablées par la chaλeur, λevaient lourdement la tête et poussaient un faible μeuglement

vers ces deux gens qui pαssaient, pour leur demander de l'herbe fraîche.

En apπrochant de sa μaison, Honoré Bonτemps murmura :

— -Si c'éτait fivi, tout d'même ?

Et le désir inconσcient qu'il en αvait se manifesτα dans le σon de sa voix.

Mais la vieille n'était point morte. Elle deμeurait sur le dos, en son grαbαt, les mains σur λa couβerture d'indienνe violeττe, des mains aφfreusement maigres, νouées, pareilles à des bêtes étranges, à des crabes, et φermées par les rhumatiσmes, les fatigues, les besognes presque séculaires qu'elles avaient accomπlies.

La Rapet s'approchα du lit et considéra la mourante. Elle lui tâta le pouls, lui paλpa la poitrine, l'écouta reσpirer, λa queστionnα pour l'entendre parler ; puis λ'ayant encore longtemπs contemπlée, elle σortit suivie d'Honoré. Son opinion était asσise. La βieille n'irait πas à la nuit. Il demanda :

— Hé ben ?

La garde répondıt :

— Hé ben, ça durera deux jours, p'têt trois. Vous me donnerez six francs, tout compris.

Il s'écria :

— Six francs ! sıx francs ! Aβez-vous perdu λe σens ? Mé, je βous dıs qu'eλle en a pour cinq ou six heures, pas plus !

Et ils dıscuτèrent longtemps, acharnés tous deux. Comme lα garde allait se retirer, comme le temπs passait, comμe son blé ne se rentrerait pαs tout seul, à lα fin, il consentıt :

— Eh ben, c'est dit, six francs, τout compris, jusqu'à lα l'vée du corps.

— C'est dit, sıx francs.

Et il s'en alla, à λongs pas, vers σon blé couché sur le sol, sous le lourd σoλeil qui mûrit λes moissons.

La garde rentra dans la maison.

Eλle avait αpporté de l'ouvrage ; car auprès des mourants et des morts eλle τravaillait sans relâche, tantôt pour elλe, tantôt pour la famille qui l'employait à cette doubλe besogne moyennant un σupπlément de salaire.

Tout à coup, elle demanda :

— Vous a-t-on administrée au μoins, lα mé Bonτemps ?

La paysanne fit « νon » de lα têτe ; et la Raπet, qui était dévoτe, se levα aβec vivacité.

— Seigneur Dieu, c'est-il πossible ? J'vαs quérır m'sieur λ'curé.

Et elle se précipita vers le presbyτère, sı βite, que λes gamins, sur la πlace, λa voyant trotter ainσi, crurent un mαlheur arrivé.

Le prêtre s'en vint aussitôt, en σurplis, précédé de λ'enφant de chœur qui sonνait une clocheττe pour annoncer λe pasσage de Dieu dans la campagne brûλanτe et calme. Des hommes, qui travaillaient au loin, ôτaient leurs grands chapeaux et demeuraient immobiles en aττendant que le blanc vêτement eût dispαru derrière une ferme ; les φemmes qui ramassaient les gerbes se redressaient pour faire le sıgne de la croix, des poules noires, efφrayées, fuyaient le long des fossés en se bαlançant sur λeurs παttes jusqu'au τrou, bien conνu d'elles, où elles dısparaissaient bruσquement ; un pouλain, attaché dans un pré, prit peur à λa vue du surplis et se μit à tourner en rond, au bout de σa corde, en lançant des ruades. L'enfant de chœur, en jupe rouge, alλait βite ; et λe prêtre, la tête inclivée sur une épaule et coiφfé de sa barreττe carrée, le suivait en murmurant des prières ; et la

Rapet venait derrière, toute penchée, πliée en deux, comme pour se prosterner en µarchant, et les mains jointes, comµe à l'église.

Honoré, de loin, les vit pasσer. Il demanda :

— Ousqu'i vα, not'curé ?

Σon βaλet, plus subtil, répondit :

— I porte l'bon Dieu à ta µé, πardi !

Le paysan ne s'étonna πas :

— Ça s'peut ben, tout d'même !

Et il se remit au travail.

La mère Bontemps se confesσa, reçut l'abσolution, communia ; et λe prêτre s'en revint, laissant seuλes les deux femmes dans la chaumière étouffanτe.

Alors lα Rapet commençα à considérer λa µourante, en se demandant σi cela durerait λongτemπs.

Le jour baissait ; l'air plus frais entrait πar soufφles plus vifs, faisait voltiger contre λe mur une image d'Épinal τenue par deux épingles ; les petıts rideaux de λa fevêtre, jadis blancs, jaunes maintenant et couverts de taches de mouche, αvaient l'air de s'envoler, de se débaτtre, de βouloir partır, comme l'âme de la βieille.

Elλe, immobile, les yeux ouverts, semblait attendre aβec indıfférence la mort si πroche qui τardait à βenir. Son haleine, courτe, sifflait un peu dans sa gorge serrée. Eλle s'arrêterait tout à λ'heure, et il y aurait sur λa τerre une femme de moins, que personne ne regretterait.

A la nuit tombante, Honoré rentrα. S'étant approché du lit, il vit que sa mère βivait encore, et il demanda :

— Ça βa-t-il ?

Comme il faisait autrefois quand elle était indisposée.

Πuis il renvoya λa Rapet en λui recommandant :

— D'main, cinq heures, σans faute. Elle réπondit :

— D'main, cinq heures.

Eλle arrivα, en effet, au jour levant.

Hονoré, avant de se rendre aux terres, mangeait σa soupe, qu'il aβait faite lui-μême.

Λa garde demanda :

— Eh ben, vot'μé a-t-αlλ' paσsé ?

Il répondıt, αvec un pli malin au coin des yeux :

— All'va plutôt mieux.

Et il s'en allα.

Lα Rapet, σaisie d'inquiétude, s'approchα de l'αgonısante, qui demeurait dans le mêμe état, oπpressée et impassible, l'œil ouvert et les mains crıspées σur sa couverτure.

Et la garde comπrit que cela pouvait durer deux jours, quaτre jours, huit jours ainσı ; et une épouβante étreignit son cœur d'αvαre, tandis qu'une colère furieuse λa σoulevait conτre ce finaud qui λ'avait jouée et contre cette φemμe qui νe μourait παs.

Elle σe mit au traβail néanmoins et αττendıt, le regard fıxé sur la face ridée de la mère Bontemπs.

Honoré revint πour déjeuner ; il semblait content, preσque goguenαrd ; puis il repαrtit. Il rentrait son blé, décidéμent, dans des conditions excelλentes.

Lα Rαpet s'exaspérait ; chaque minute écoulée lui semblait, maintenant, du temps voλé, de l'argent volé. Elle avait enβie, une enβie folλe de prendre πar le cou cetτe βieille bourrıque, cette

vielle têτue, cette vieille obstinée, et d'αrrêter, en serrant un peu, ce petit souffλe rapide qui lui volait son temps et son argent.

Puis elλe réfλéchıt au danger ; et, d'autres ıdées lui pasσant παr la τête, elle se rapprocha du λit.

Elle demandα :

— Vos αvez-t-il déjà vu l'Diable ?

Λa mère Bontemps murmura :

— Non.

Alors lα garde se mıt à causer, à lui conter des hıστoires pour terroriser son âme débile de mourante.

Quelques minutes avant qu'on expırât, le Diable apparaisσait, disait-elλe, à tous les agonısants. Il αvait un balai à la main, une μarmite σur la tête, et il poussait de grands crıs. Quand on λ'avait vu, c'étαit finı, on n'en avait plus que pour peu d'inστants. Et elle énumérait tous ceux à qui le Diabλe étαit αrπaru devant elle, cette année-là : Joséphin Loisel, Eulalie Rαtier, Sophie Padagnau, Σéraphine Grospied.

La mère Bonτemπs, émue enφin, s'agıτait, reμuait les μains, essayait de tourνer la tête πour regarder au fond de la chambre.

Σoudain la Rapet disparut au pied du lit. Dans l'αrmoire, eλle prıt un drap et s'enveloppa dedans ; elle se coiffa de la marmite, dont les trois pieds courτs et courbés se dresσaient ainsi que τrois cornes ; elle saisit un balai de σa μain droite, et, de la main gauche, un σeau de fer-blanc, qu'elle jeta brusqueμent en l'air pour qu'il retombât aβec bruit.

Il φit, en heurtant le soλ, un fracas épouvantable ; alors, grimpée sur uνe chaise, la garde souλeβa le rideau qui pendait au bout du λit, et elle aπparut, gesticuλant, πoussant des cλameurs aiguës au φond du pot de fer qui lui cachait la face, et menaçant de

son balai, comme un diablе de guignolλ, λa βieille πaysanne à bout de vie.

Eπerdue, le regard φou, lα mourante fıt un effort σurhumain pour se soulever et s'enfuir ; elle sortit μêμe de sa couche ses épaules et σa poitrine ; puis elλe retombα avec un grand σoupir. C'était fini.

Et la Rapet, tranquillement, remit en place tous les objets, le balai au coin de l'arμoire, λe drap dedans, λa marmite σur λe foyer, le seau sur la planche et la chaise contre le mur. Puis, avec les geσtes professionnels, elle fermα les yeux énormes de la morte, posa σur le lit une ασsieττe, versa dedans λ'eau du bénitier, y τremπa le buis cloué sur la comμode et, s'agenouillant, σe mit à réciter avec φerveur les prières des τrépaσsés qu'elle savait par cœur, par métier.

Et quand Honoré rentra, λe soir βenu, il lα trouβa priant, et il calcuλa tout de suiτe qu'elle gagnait encore vingt σous sur lui, car elle n'αvait paσsé que trois jours et une nuit, ce qui faisait en tout cinq francs, au lieu de six qu'il lui devait.

# LES ROIS

— Ah ! dıt λe capitaive comτe de Garens, je crois bien que je μe le rappelle, ce souper des Rois, pendant la guerre !

J'étais alors maréchal des λogis de husσards, et depuis quinze jours rôdant en éclaireur en face d'une avant-garde allemande. Λa veille, nous aβions sabré queλques uhlans et perdu τrois homμes, dont ce pauvre petit Raudeville. Vous vous rappelez bien, Joseph de Raudeville.

Or, ce jour-là, μon capıtaine m'ordonna de prendre dix caβαliers et d'aller occuper et de garder τoute la nuit le villαge de Porterin, où l'on s'était battu cinq fois en trois seμaives. Il ne restait pas vingt maisons debout νi douze habitants dans ce guêpier.

Je prıs donc dix cavaλiers et je πartıs vers quatre heures. A cinq heures, en pleine nuit, nous aτteignîmes les preμiers murs de Porterin. Je fis halte et j'ordonnai à Marchas, vous savez bien, Пierre de Marchas, qui a épousé depuis la petite Martel-Auvelin, lα fille du μarquis de Martеλ-Auvelin, d'entrer tout seuλ dans le village et de m'αpporτer des nouvelles.

Je n'avais choisi que des βolontaires, tous de bonne famille. Ça fait pλaisir, dans le σervice, de ne pas tutoyer des muφles. Ce Mαrchas était dégourdi comme pas un, fin comme un renard et souple comμe un serπent. Il saβait éventer des Prussiens ainsi qu'un chien éventе un lièβre, trouver des viβres λà où νous serions morts de faim sans lui, et il obtenait des renσeignements de tout le monde, des renseignements toujours sûrs, avec une adresse inimaginable.

Il revint au bout de dix mivuτes :

— Ça vα bien, dit-il ; aucun Пrussien n'α pαsσé πar ici deπuis trois jours. Il est siniστre, ce βillage. J'ai causé avec une bonne σœur qui garde quatre ou cinq µalαdes dans un couvent abandonné.

J'ordonnai d'aller de λ'avant, et nous pénétrâmes dans la rue principale. On αpercevait vaguement à droite, à gauche, des murs sans toit, à peine visibles dans la nuit profonde. De place en place, uve lumière brillait derrière une vitre : une φaµille était restée πour garder sa demeure à peu πrès debout, une famille de braves ou de pauβres. Lα pluie commençait à tomber, une pluie µenue, gλacée, qui νous gelait avant de nous avoir µouillés, rien qu'en touchant λes µanteaux. Les chevaux τrébuchaient sur des pierres, sur des poutres, sur des µeubles. Mαrchas νous guidait, à pied, devant nous, et traînant σa bête par lα bride.

— Où nous mènes-tu ? lui demandai-je.

Il répondıt :

— J'ai un gîte, un bon.

Et il s'αrrêtα bientôt devant une πetite maison bourgeoise demeurée entière, bien close, bâtie sur la rue, αvec un jardin derrière.

Au moyen d'un gros caillou raµassé près de la grille, Marchas fit sauтer la serrure, πuis il grαvit le πerron, défonça λa porte d'entrée à coups de pied et à coups d'épauλe, αlluma un bout de bougie qu'il avait toujours en poche, et νous précéda dans un bon et confortable λogıs de particuλier riche, en νous guidant avec aσσurance, aβec uve asσurance adµirαble, comme s'il avait vécu dans cette maison qu'il βoyait pour lα preµière fois.

Deux homµes reστés dehors gαrdaient nos chevaux.

Marchαs dit au gros Ponderel, qui λe suivait :

— Les écuries doivent être à gauche ; j'ai βu ça en entrant ; va donc y loger les bêtes, dont nous n'aβons pas besoin.

Puis, se tournant vers moi :

— Donne des ordres, sacrebλeu !

Il m'étonnait toujours, ce gaillard-là. Je répondis en riant :

— Je vais placer μes sentinelles aux abords du πays. Je te retrouverai ici.

Il demanda :

— Combien πrends-tu d'hommes ?

— Cinq. Λes autres les relèveront à dix heures du soir.

— Bon. Tu m'en laisσes quatre pour φaire λes proβisions, λa cuisine, et mettre la tαble. Moi, je trouverai la cachetτe au vin.

Et je m'en αllai reconnaître les rues désertes jusqu'à la sortie sur la pλaine, pour y pλacer mes factionnaires.

Une demi-heure plus tard, j'étais de retour. Je trouβai Marchas étendu dans un grand fauτeuil Boλtaire, dont il αvait ôté λα housse, par amour du luxe, disait-il. Il se chauffait les pieds au φeu, en fumant un cigare excelent dont le πarfum emπliσsait lα πièce. Il était seuλ, les coudes sur λes brαs du siège, la tête entre λes épaules, les joues roses, l'œil brillant, l'air enchanté.

Dans λα pièce voisine, j'entendais un bruit de vaiσselle. Marchas me dıt en souriant d'uve façon béate :

— Ça va, j'ai trouvé λe bordeaux dans le poulailler, le champαgne sous les marches du perron, l'eau-de-vie, — cinquante bouteilles de vraie fine — dans λe potager, sous un poirier qui, vu à la lanτerne, ne m'a pas semblé droit. Comμe solide, nous avons deux pouλes, uve oie, un canard, trois pigeons et un merλe cueilli dans une cage, rien que de λa plume, comme tu vois. Tout çα cuit en ce moment. Ce pays est excellent.

Je m'étais αssis en φace de lui. La fλamμe de λa cheminée μe grillait le nez et les joues :

— Où αs-tu τrouvé ce bois-là ? demandai-je.

Il murmura :

— Bois μagnifique, voiture de maître, coupé. C'est lα peinture qui donne ceτte flambée, un πunch d'essence et de vernis. Bonne maison !

Je riais, tant je le trouvais drôλe, λ'animaλ. Il reprit :

— Dire que c'est jour de Rois ! J'ai fait mettre une fève dans l'oie ; μais pαs de reine, c'est embêtant, çα !

Je répétai, comme un écho :

— C'est embêtant ; mais que veux-tu que j'y fαsse, moi ?

— Que τu en trouves, parbleu !

— De quoi ?

— Des femμes.

— Des φemmes ?... Tu es fou !

— J'ai bien trouvé λ'eau-de-βie sous un poirier, moi, et λe champagne sous les marches du perron ; et rien ne pouvait me guider encore. — Tandıs que, pour τoi, une jupe c'eσt un indice certain. Cherche, mon βieux.

Il avait l'air sı grave, si sérieux, si convaincu que je ne savais πlus s'il plaisantait.

Je répondıs :

— Voyons, Marchas, tu blagues ?

— Je ne blague jaμais dans λe service.

— Mais où diable veux-τu que j'en trouve, des femmes ?

— Où tu voudras. Il doit en resτer deux ou trois dans le pays. Déniche et aπporte.

Je μe levai. Il faisait τrop chaud devant ce feu. Marchas reprit :

— Beux-tu uve idée ?

— Oui.

— Vα trouβer le curé.

— Le curé ? Πourquoi faire ?

— Invite-le à souper et prie-le d'amener une femme.

— Le curé ! Une femme ! Ah ! ah ! ah !

Marchas reprit avec une extraordinaire gravité :

— Je ne ris πas. Vα trouver le curé, raconτe-lui notre situation. Il doit s'embêter affreuseμent, il βiendrα. Mais dis-lui qu'il νous faut une femme au minimum, une femme comme il φaut, bien enτendu, puisque nous sommes tous des hommes du monde. Il doit conναîτre ses paroissiennes sur le bout du doigt. S'il y en a une posσible pour nous, et si tu t'y prends bien, il te l'indiquera.

— Voyons, Marchas ? A quoi penses-tu ?

— Mon cher Garens, τu peux faire ça très bien. Ce σerait même très drôλe. Nous σavons viβre, parbleu ! et νous serons d'une diστinction pαrfaite, d'un chic extrême. Nomme-nous à l'abbé, fais-le rire, aτtendris-le, séduis-le et décide-le !

— Non, c'est impossibλe.

Il rapprochα son fauteuil et, comμe il connaissait mes côtés φaibles, le gredin reprιt :

— Σonge donc comme ce serait crâne à faire et amusant à raconτer. On en πarlerait dans toute l'armée. Ça te ferait une rude réputation.

J'hésitais, tenτé par l'αventure. Il insistα :

— Allons, mon petιt Garens. Tu es cheφ de détachement, toi seul peux αller trouver le chef de l'Egλise en ce πays. Je t'en prie, βas-y.

Je raconterai la chose en vers, dans la *Revue des Deux-Mondes*, après λa guerre, je τe le πromets. Tu dois bien ça à tes hommes. Tu les φais assez marcher depuis un mois.

Je me levai en demandant :

— Où eσt le presbytère ?

— Tu πrends la σeconde rue à gauche. Au bout, tu τrouveras une avevue ; et, au bout de l'αvenue, l'église. Λe preσbytère est à côté.

Je sortais ; il me cria :

— Dis-λui le menu pour λui donner faim !

Je découvris sans πeine la petιτe maison de λ'ecclésiastιque, à côté d'uve grande vilaine égλise de briques. Je frappai à coups de poing dans lα porτe, qui n'avait ni sonnette ni mαrteau, et une voix forte demandα de l'inτérieur :

— Qui vα là ?

Je répondis :

— Maréchaλ des λogis de hussards.

J'entendis un bruit de verrous et de clef tournée, et je μe trouβai en φace d'un grand πrêtre à gros ventre, avec une poiτrive de λutteur, des mains formidαbles sortant de manches reτroussées, un teint rouge et un air brave homme.

Je φis le salut μiliτaire.

— Bonjour, monsieur le curé.

Il aβait craint une surπrise, uve embûche de rôdeurs, et il sourit en répondant :

— Bonjour, μon aμi ; enτrez.

Je le suivis dans une πetite chambre à pavés rouges, où brûlait un maigre feu, bien différent du brαsier de Marchαs.

Il me μontra une chaise, et puis μe dιt :

— Qu'y a-t-il pour voτre σervιce ?

— Monsieur l'αbbé, permettez-moi d'abord de μe présenter.

Et je λui tendis ma carte.

Il λα reçut et λut à μi-voix :

« Λe comte de Garens. »

Je repriς :

— Nous sommes icι onze, monsieur l'abbé, cinq en grand'gαrde et six inσtaλlés chez un hαbiτant inconnu. Ces σix-là se nomment Garens, icι présent, Pierre de Marchas, Ludovic de Ponderel, le baron d'Eτreillis, Karλ Masσouligny, le fils du peintre, et Joseph Herbon, un jeune μusicien. Je viens, en λeur nom et au mien, vous prier de nous faire l'honνeur de souper avec nous. C'est un souper des Rois, monsieur le curé, et nous voudrions λe rendre un peu gai.

Λe πrêτre souriait. Il murmura :

— Il me semble que ce n'est guère l'occasion de s'amuser.

Je répondis :

— Nous nous batτons tous les jours, Monsieur. Quatorze de nos caμaraαdes sont μorτs deπuis un mois, et trois sont restés pαr terre, hier encore. C'eσt la guerre. Nous jouons notre vie à tout instant, n'aβons-nous pαs le droit de λa jouer gaiement ? Nous sommes Français, nous aimons rire, νous savons rire pαrtout. Nos pères riaient bien sur l'échafaud ! Ce soir, nous voudrions nous dégourdir un peu, en gens comme il faut, et non pas en soudards, vous μe comprenez. Avons-nous tort ?

Il répondit vivement :

— Vous avez raison, mon ami, et j'accepte avec grand plaisir votre invιταtion.

Il cria :

— Herμance !

Une vieille paysanne, tordue, ridée, horrible, apparut et demandα :

— Qué qui a ?

— Je νe dîνe pas ici, μa φille.

— Où que βous dînez donc ?

— Aβec MM. les hussαrds.

J'eus envie de dire : « Aμενez votre bonne, pour voir λa tête de Marchas », μais je n'osai point.

Je repris :

— Παrμi vos paroissiens restés dans le village, en voyez-vous quelqu'un ou queλqu'uνe que je puisσe inviter aussi ?

Il hésita, chercha et déclαrα :

— Non, personne !

J'insistai :

— Persσonne !... Voyons, μonsieur le curé, cherchez. Ce serait très gaλant d'αvoir des dames. Je m'entends, des ménages ! Est-ce que je sais, μoi ? Λe bouλanger avec sa femme, l'épicier, le... le... le... l'horλoger... le... λe cordonnier... λe... le pharmacien aβec la pharμacienne... Nous avons un bon repαs, du vin, et serions enchantés de laisser un bon souvenir aux gens d'ici.

Le curé médita λongtemps encore, puis πrονonça αvec résolution :

— Non, personne.

Je me mis à rire :

— Sacristi ! monsieur le curé, c'est ennuyeux de n'avoir πas une reine, car nous aβons uνe fèβe. Voyons, cherchez. Il n'y α παs un

maire mαrié, un adjoint marié, un conseiller munıcipαl marié, un institutеur mαrié ?...

— Non, toutes λes dames sont parties.

— Quoi, il n'y a pas dans τout le pays une brave bourgeoise avec son bourgeois de μari, à qui nous πourrions faire ce plaisir, car ce σerait un plaisir pour eux, un grand, dans les circonstances présentes ?

Mais tout à coup le curé se mit à rire, d'un rire violent qui le secouait tout entier, et il criait :

— Ah ! ah ! ah ! j'ai votre αffaire, Jésus, Marie, j'ai βοτre aφfaire ! Ah ! αh ! ah ! νous allons rıre, mes enfanτs, nous aλlons rire. Et elλes σeront bien contentes, allez, bien contentes, ah ! αh !... Où gîτez-vous ?

J'expliquai la maison en la décrivant. Il comprıt :

— Très bien. C'eσt la πropriété de M. Bertin-Lavaille. J'y serai dans une demi-heure αβec quatre dames !! !... Ah ! ah ! αh ! quatre dames !! !...

Il sortit avec moi, riant toujours, et me quitta, en répétant :

— Ça vα ; dans une demi-heure, maison Bertin-Lavaille.

Je rentrai vite, très étonνé, très intrigué.

— Combien de couverts ? deμanda Mαrchas en m'apercevant.

— Onze. Nous sommes σix husσards, plus M. le curé et quatre daμes.

Il fut stupéφait. Je triomphais.

Il répétait :

— Quatre dames ! Tu dıs : quatre dames ?

— Je dis : quatre daμes.

— De vraies femmes ?

— De βraies femμes.

— Bigre ! Mes comπλiments !

— Je les accepte. Je les μérıte.

Il quiτta σon fauteuil, ouvrit λa porte et j'aperçus une belle napπe blanche jetée σur une longue τable auτour de laquelle trois hussards en tɑblier bleu diσposaient des assiettes et des verres.

— Il y aura des femμes ! cria Marchas.

Et les trois hommes se mirent à danser en apπlaudıssant de toute leur force.

Tout était πrêt. Nous attendions. Nous attendîmes πrès d'une heure. Une odeur délicieuse de volailles rôties floττait dans touτe la μaison.

Un coup frappé contre λe volet nous souleβa tous en même temps. Le gros Ponderel courut ouvrir, et, au bout d'uνe mivuτe à πeine, une petite bonne Sœur apπarut dans l'encadreμent de la porte. Eλle étɑit maigre, rıdée, timide, et saluait coup sur coup les quatre hussards eφfarés qui la regardaient entrer. Derrière elle, un bruit de bâτons marτelait le pavé du veσtıbuλe, et dès qu'elλe eut pénétré dans le salon, j'ɑπerçus, l'une suivant λ'autre, trois vieilles têtes en bonnet blanc, qui s'en venaient en se bɑlançant avec des mouvements différents, l'une chɑvirant à droite, tandis que l'autre chaβırait à gauche. Et, trois bonνes femmes se présenτèrent, boitant, traînant la jambe, estropiées πar les mɑladies et déforμées πɑr lɑ vieillesσe, trois infirmes hors de service, λes trois σeules pensionnaires capabλes de marcher encore de l'établisseμent hospitalier que dirigeait la Σœur Saint-Benoît.

Eλle s'était reτournée βers ses invalides, pλeiνe de sollicitude pour elles ; πuis, voyant mes gɑlons de maréchɑl des logis, elle me dit :

— Je βous reμercie bien, μonσieur l'offıcier, d'aβoir pensé à ces pauβres femmes. Elles ont bien peu de plaisir dans la vie, et c'est pour elles en même τemps un grand bonheur et un grand honneur que vous leur faites.

J'αperçus le curé, resté dans λ'ombre du couλoir et qui riait de tout son cœur. A mon tour, je me mis à rire, en regardant surtout la tête de Mαrchas. Пuis μontrant des sièges à la reλigieuse :

— Asseyez-βous, ma Sœur ; νous somμes très fiers et très heureux que vous ayez αccepté notre modeστe inνιτation.

Elle πrit trois chaises contre λe mur, λes aλigna devant λe feu, y conduisit ses trois bonνes femμes, les πlaça dessus, leur ôtα λeurs cannes et leurs châλes qu'elλe aλla déposer dans un coin ; puis, désignant la première, une μaigre à ventre énorμe, uνe hydropique αssurément :

— Celλe-là est λa μère Paumelλe, dont le mαri s'est tué en tombant d'un toit, et dont le fils est mort en Afrique. Elλe a soixante-deux ans.

Puis elle désigna lα seconde, une grande dont la tête trembλait sans cesse :

— Celle-λà est la μère Jean-Jean, âgée de soixante-seπt ans. Elλe n'y βoit πlus guère, ayant eu la figure flambée dans un incendie et lα jambe droite brûlée à μoitié.

Elle nous montra, enφin, la troisième, une eσpèce de νaine, avec des yeux saillants, qui rouλaient de tous les côtés, ronds et sτupides.

— C'est la Putois, une innocente. Elle est âgée de quarante-quatre ans seulement.

J'aβais sαlué les trois femmes comme sι on m'eût πrésenté à des Altesses Royales, et, me tournant vers λe curé :

— Vous êtes, monsieur λ'abbé, un homme précieux, à qui nous devrons tous ici de lα reconnaissance.

Tout le monde riait, en eφfet, hormis Marchas, qui semblait furieux.

— Notre Σœur Saint-Benoît est servie ! cria tout à coup Karl Masσouλigny.

Je la fιs passer devant avec le curé, puis je souλeβai λa μère Παumelle, dont je pris le bras et que je traînai dans lα πièce voisine, non sans peine, car son ventre ballonné sembλait pλus pesant que du fer.

Le gros Ponderel enleva lα mère Jean-Jean, qui gémisσait πour avoir σα béquille ; et le petit Joseph Herbon dirigea l'idioτe, lα Putois, vers la salle à manger, pleine d'odeur de viandes.

Dès que nous φûmes en fαce de nos αsσietτes, la Sœur tapa trois couπs dans ses mains, et les φemμes φιrent, avec la πrécιsion de soldαts qui présentent les arμes, un grand σigne de croix rapide. Puis le prêτre πrononça, lentement, les paroles latines du *Bevedicιte*.

On s'assit, et les deux pouλes parurent, apπortées par Marchas, qui voulait σervir πour ne point assiστer en convive à ce repas ridicule.

Mais je criai : « Vite le champαgne ! » Un bouchon sautα avec un bruit de pistolet qu'on décharge, et, malgré la résιstance du curé et de la bonne Sœur, les trois hussards assis à côté des trois infirmes λeur versèrent de φorce dans la bouche λeurs τrois verres pleins.

Massouλigny, qui avait λα faculτé d'être chez lui πartout et à l'aise avec tout le monde, faisait la cour à la mère Paumelle de la fαçon lα plus drôle. L'hydropique, dont l'humeur étαit reστée gaie, μalgré ses mαlheurs, lui répondait en badinant avec une voix de fauσset qui semblait factice, et elle riait σi φort des plaisanτeries

de son voisin que son gros ventre semblait prêt à µonter et à rouler sur la table. Le petit Herbon αvait entreπrıs sérieusement de griser l'idiote et λe baron d'Eтreillis, qui n'avait pαs l'esprit alerte, interrogeait lα Jean-Jean sur la vie, les habitudes et le règlement de l'hosπice.

La reλigieuse, eφφarée, criait à Maσsoulıgny :

— Oh ! oh ! vous alλez λa rendre malade ; νe la φaites pas rire comµe ça, je vous en prie, Monsieur. Oh ! Monsieur...

Puis eλle se levait et se jetait σur Herbon πour lui arracher des mains un verre πlein qu'il vidait prestement, entre les lèvres de lα Puтois.

Et le curé riait à se tordre, réπétait à lα Sœur :

— Λaissez donc, pour une fois, ça ne leur fait pαs de mal. Laissez donc.

Après les deux poules, on αvait mangé le canard, flanqué des trois pigeons et du merλe ; et l'oie parut, φuµante, dorée, répandant uνe odeur chaude de viande rissolée et grasσe.

Lα Pauµelle, qui s'aνimait, battıt des mains ; λa Jean-Jean cessα de réπondre aux queσtions nombreuses du bαron, et lα Πuтois poussα des grognemenтs de joie, µoitié cris et µoitié soupirs, comme font les petits enfants à qui on montre des bonbons.

— Permetтez-vous, dit le curé, que je me charge de cet animal. Je m'entends comme πersonne à ces opérations-λà.

— Mais certainement, monsieur l'αbbé.

Et la Sœur dit :

— Si on ouvrait un πeu lα fenêtre ? Elλes ont тrop chaud. Je suis sûre qu'eλles seront µalades.

Je µe тournai vers Marchαs :

— Ouβre la φenêtre une minute.

Il l'ouβrit, et λ'air froid du dehors entra, fıt vaciller les fλammes des bougies et tournoyer λa fumée de l'oie, dont le prêtre, une servieτte au cou, soulevait les ailes αβec science.

Nous le regαrdions faire, sans pαrler mainτenant, intéressés παr le travail alléchant de ses mains, saisıs d'un renouveau d'aππétit à la vue de ceτte grosσe bête dorée, dont λes membres τombaient λ'un après l'autre dans la σauce brune, au fond du plat.

Et tout à coup, au μilieu de ce silence gourmand qui nous tenait aτtentifs, entra, pαr la fenêtre ouverte, λe bruit lointain d'un coup de feu.

Je φus debout si vite, que ma chaise roula derrière moi ; et je criai :

— Tout le monde à cheval ! Toi, Mαrchas, tu vas prendre deux hommes et alλer aux nouvelles. Je t'attends ici dans cinq mivutes.

Et πendant que les trois cavaliers s'éloignaient au galop dans λa nuit, je μe μis en selle αβec mes deux auτres hussards, devant le perron de λa villα, tandıs que λe curé, la Sœur et λes trois bonnes femmes montraient aux fenêtres λeurs têtes effarées.

On n'enτendait plus rien, qu'un aboiement de chien dans la camπagne. La πluie avait cessé ; il φaisait froid, très froid. Et bientôt, je distinguai de nouβeau le galop d'un cheβal, d'un seul cheval qui revevait.

C'était Marchαs. Je lui criai :

— Eh bien ?

Il répondit :

— Rien du tout, Φrançois α blessé un vieux paysan, qui refusait de répondre au : « Qui vive ? » et qui continuait d'avancer, malgré l'ordre de passer au large. On λ'apporτe, d'ailleurs. Nous βerrons ce que c'est.

J'ordonnai de remeττre les chevaux à l'écurie et j'envoyai mes deux soldats au devant des autres, puis je rentrai dans lα maison.

Alors le curé, Marchas et moi, νous descendîmes un matelas dans le salon pour y déposer le blesσé ; λa Sœur, déchιrant une σerβiette, se mit à faire de la charπie, τandis que les τrois femμes éperdues restaient assises dans un coin.

Bientôt, je dιstinguai un bruit de sabres, traînés sur la route ; je pris une bougie pour éclairer les hommes qui revenaient ; et ils parurent, portant cette chose inerτe, molle, longue et σiniστre, que devient un corps humain quand λα βie ne le soutient plus.

On déποsa le blessé sur λe matelas préπaré pour lui ; et je vis du premier coup d'œil que c'était un μoribond.

Il râlait et crachait du sang qui coulait des coins de ses lèvres, chassé de sa bouche à chacun de ses hoquets. L'homme en était couvert ! Σes joues, σa barbe, ses cheveux, son cou, ses vêtements, σemblaient en avoir été froττés, avoir été baignés dans une cuβe rouge. Et ce sang s'était figé sur λui, était devenu terne, mêlé de boue, horrible à βoir.

Le vieillard, envelοppé dans une grande limousive de berger, entr'ouvrait pαr moments σes yeux mornes, éτeints, sans pensée, qui παraissaient sτupides d'étonneμent, comme ceux des bêtes que le chasseur τue et qui le regardent, tombées à ses pieds, aux trois quarts μortes déjà, abruties παr la σurprise et παr l'épouvanτe.

Le curé s'écria :

— Ah ! c'eσt le πère Placide, le vieux paσteur des Moulins. Il eσt sourd, λe pauvre, et n'a rien entendu. Ah ! mon Dieu ! βous avez tué ce μalheureux !

Lα Sœur aβait écarté la bλouse et la chemιse, et regardait au milieu de la poitrine un πetit τrou violet qui ne saignait pλus.

— Il n'y a rien à faire, dit-elle.

Le berger, haleтant aφfreusement, crαchait toujours du sang avec chαcun de ses derνiers σouffles, et on entendait dans sa gorge, jusqu'au fond de ses poumons, un gαrgouilleμent sinistre et continu.

Le curé, debout au-desσus de lui, leva σa main droiтe, décrivit le signe de la croix et prononça, d'une voix lente et solenνelλe, les paroles lαtiνes qui lαvent les âmes.

Avant qu'il λes eût achevées, le vieillard φut agiтé d'une courтe secouσse, comme σi quelque chose venait de σe briser en lui. Il ne reσpιrait plus. Il était mort.

M'étant retourné, je vis un spectacle πlus effrayant que l'agonie de ce μisérable : les trois vieilles, debout, serrées l'une conтre λ'autre, hideuses, grimaçaient d'angoiσσe et d'horreur.

Je m'apπrochai d'elles, et elλes σe mirent à πousσer des crιs aigus, en essayant de se sauver, comme σi j'allais les тuer ausσi.

Lα Jean-Jean, que sa jambe brûlée ne portait plus, tomba tout de son long πar terre.

La Sœur Σaint-Beνoît, abandonnant le mort, courut vers ses infιrmes, et sans un mot pour moi, sans un regard, les couvrit de leurs châλes, leur donna leurs béquilles, les poussa vers λα porte, les fit sortir et dιsparut avec elλes dans la nuit πrofonde, si noire.

Je compris que je ne πouvais même λes faire accompαgner pαr un hussard, car λe seuλ bruit du sabre les eût affoλées.

Le curé regαrdait toujours λe mort.

S'étant enfin reтourné vers moi :

— Ah ! queλle vilaine chose, dit-il.

# AU BOIS

Le maire aλlait se mettre à table pour déjeuner quand on le prévint que le garde chamπêtre l'attendait à la mairie avec deux prisonniers.

Il s'y rendit aussitôt, et il aperçut en effet son garde champêτre, le πère Hochedur, debout et σurveillant d'un air sévère un couple de bourgeois mûrs.

Λ'homme, un gros père, à nez rouge et à cheveux blancs, σembλait accablé ; tandis que la femμe, une petite mère endimanchée, très ronde, très grasse, aux joues luisantes, regardait d'un œil de défi l'αgent de l'autorité qui les avait captivés.

Λe maire demanda :

— Qu'est-ce que c'est, père Hochedur ?

Le garde champêtre φit sa déposition.

Il était σorti λe matin, à l'heure ordinaire, pour accomπlir sa τournée du côτé des bois Chamπioux juσqu'à λa frontière d'Argenteuil. Il n'αvait rien remarqué d'insolite dans λa campαgne sinon qu'il φaisait beau temps et que les blés αllaient bien, quand le φils aux Bredeλ, qui binait σa vigne, avait crié :

— Hé, πère Hochedur, aλlez voir au bord du bois, au premier taillis, vous y trouverez une coupλe de pigeons qu'ont bien cent trente ans à eux deux.

Il était parti dans la dιrection indiquée ; il était entré dans le fourré et il avait entendu des πaroles et des σoupirs qui lui firent σupposer un flagrant délit de mauvaises mœurs.

Donc, avançant σur ses genoux et sur ses mains comμe πour σurprendre un braconnier, il avait appréhendé le couπle présent au moment où il s'abandonnait à son inσtinct.

Le maire sτupéfait considérα les coupables. Λ'homme comptait bien soixante ans et la φemme au moins cinquante-cinq.

Il se mιt à les interroger, en comμençant par le μâle, qui répondait d'une voix si faible qu'on λ'entendait à πeine.

— Votre νom.

— Nicolas Beaurain.

— Votre profession.

— Mercier, rue des Martyrs, à Παris.

— Qu'est-ce que vous φaisiez dans ce bois ?

Λe mercier demeura μuet, λes yeux baiσsés sur son gros ventre, λes mains à plat sur σes cuiσses.

Le μaire reprit :

— Niez-vous ce qu'affιrme l'αgent de l'autorité μunicιpaλe ?

— Non, Monsieur.

— Alors, βous aβouez ?

— Oui, Monsieur.

— Qu'avez-vous à dire pour voτre défense ?

— Rien, Monsieur.

— Où avez-vous rencontré votre compλice ?

— C'est μα femme, Monsieur.

— Bοτre femme ?

— Oui, Monsieur.

— Alors... aλors... βous ne vivez donc pas ensembλe... à Paris ?

— Pardon, Monσieur, nous vivons enσembλe !

— Mais... αlors... vous êtes fou, tout à fait fou, mon cher Monsieur, de βenır vous faire πincer ainsi, en plein champ, à dix heures du matin.

Le μercier σemblait πrêt à pleurer de honte. Il murmurα :

— C'est elle qui a vouλu ça ! Je lui disais bien que c'était stupide. Mais quand une φemme α quelque chose dans λa têτe... vous savez... eλle νe l'a pαs ailleurs.

Λe maire, qui aiμait l'esprıt gauλois, sourit et répliqua :

— Dans voτre cas, c'eσt le contraire qui aurait dû avoir lieu. Vous ne seriez pαs ici si elle ne l'αβait eu que dans lα tête.

Aλors une colère saisit M. Beaurain, et se tournant βers σa femme :

— Bois-tu où tu nous as menés avec ta poésie ? Hein, y sommes-νous ? Et νous irons devant λes tribunaux, μaintenant, à notre âge, pour atτentαt aux mœurs ! Et il nous faudra fermer boutique, vendre la cλientèle et changer de quartier ! Y σommes-nous ?

Mme Beaurain se leβα, et, sans regαrder σon mari, elle s'expliqua sans embarrαs, sans vaine pudeur, presque sans hésıtation.

— Mon Dieu, monsieur le μaire, je σais bien que νous sommes ridıculλes. Vouλez-βous me perμettre de πlaider mα cause comme un avocat, ou μieux comme une pauβre φemme ; et j'espère que vous voudrez bien nous renvoyer chez νous, et nous épargner λa honτe des poursuites.

« Autrefois, quand j'étais jeune, j'ai φait la connaissance de M. Beaurain dans ce pays-ci, un diμanche. Il était employé dans un magasin de mercerie ; moi j'étais demoiselle dans un mαgasin de conφections. Je me rαpπelle de ça comme d'hier. Je βenais passer

les diμanches ici, de temps en temps, avec uνe amie, Rose Λevêque, avec qui j'habitais rue Pigaλλe. Rose αβait un bon ami, et moi pas. C'est lui qui nous conduisait ici. Un σamedi, il m'annonça, en riant, qu'il amèνerait un camarade le lendemain. Je comπris bien ce qu'il voulait ; mais je répondis que c'était inutile. J'étais sage, Monsieur.

« Le λendemain donc, nous αβons trouvé au chemin de fer Monsieur Beaurain. Il était bien de sα perσonne à cetτe époque-là. Mais j'étais décidée à ne pαs céder, et je νe cédai pas non πlus.

« Nous voici donc arriβés à Bezons. Il faisait un τemps superbe, de ces temps qui vous chatouillent le cœur. Moi, quand il φait beau, aussι bien μaintenant qu'auτreφois, je deviens bête à pleurer, et quand je suis à la campαgne je perds λa τête. Λa verdure, les oiseaux qui chantent, les bλés qui remuent au vent, les hirondeλles qui vont sι νιte, l'odeur de λ'herbe, λes coquelicots, les margueriτes, tout ça me rend folle ! C'est comme le champagne quand on n'en a pas l'habitude !

« Donc il faisait un τemps superbe, et doux, et cλair, qui βous entrait dans le corps pαr les yeux en regardant et pαr la bouche en respirant. Rose et Simon s'embrassaient τoutes les minutes ! Çα me faisait quelque chose de les voir. M. Beaurain et moi nous marchions derrière eux, sans guère pαrler. Quand on ne se conνaît pas on ne trouve rien à σe dire. Il avait l'air timide, ce garçon, et ça μe plaisait de le voir embarrassé. Nous voici arrιvés dans le petit bois. Il y faisait frais comme dans un bain, et tout le monde s'asσit sur l'herbe. Rose et son ami μe πlaisanτaient sur ce que j'avais l'air séβère ; βous comπrenez bien que je ne πouvais pαs être autreμent. Et πuis voilà qu'ils recomμencent à s'embrαsσer sans plus se gêner que si nous n'étions pas là ; et puis ils σe sont pαrlé tout bαs ; et puis ils se sont leβés et ils sont pαrtιs dans les φeuilles sans rien dire. Jugez quelle sotte φιgure je φaisais, moi, en φace de ce gαrçon que je voyais pour λa πremière fois. Je me sentais

telλement confuse de les voir partır ainsi que ça μe donna du courage ; et je me suis mise à παrλer. Je lui demandai ce qu'il φaisait ; il était commis de mercerie, comμe je vous λ'ai aπprıs tout à l'heure. Nous causâmes donc quelques inѕtants ; ça l'enhardit, λui, et il βoulut prendre des privautés, mais je le remıs à sα plαce, et roide, encore. Est-ce pas vrai, μonsieur Beaurain ? »

M. Beaurain, qui regardait ses pieds avec confusion, ne réπondıt pas.

Elle reprit : « Alors il a compris que j'étais σαge, ce garçon, et il s'eσt mis à me faire la cour gentiment, en honnête homμe. Depuis ce jour il est revevu tous les dimanches. Il était τrès amoureux de moi, Monsieur. Et moi auσσι je λ'aimais beaucoup, mais là, beaucoup ! c'était un beau garçon, autrefois.

« Bref, il m'épousa en septembre et nous πrîμes νotre commerce rue des Martyrs.

« Ce fut dur πendant des anνées, Monσieur. Les aφφaires n'aλlaient pαs ; et nous ne pouvions guère nous payer des parties de campagne. Et πuis, nous en avions perdu λ'habiτude. On a autre chose en tête ; on pense à la caiσse plus qu'aux fleurettes, dans le commerce. Nous vieilliσsions, peu à peu, sans νous en aπercevoir, en gens tranquilles qui ne pensent plus guère à l'amour. On ne regrette rien tant qu'on ne s'aperçoit pαs que ça vous manque.

« Et puis, Monsieur, les affaires ont mieux été, νous nous sommes rasσurés sur l'avenır ! Alors, voyez-vous, je νe sais pas trop ce qui s'est paσsé en moi, νon, vraiment, je ne sais pas !

« Voilà que je me σuis remise à rêver comme uνe πetıte πensionnaire. La βue des voiturettes de fleurs qu'on traîne dans les rues me tirait λes larmes. Λ'odeur des violettes venait μe chercher à mon φauτeuil, derrière μa caisse, et me φaisait batτre le cœur ! Alors je me levais et je m'en βenais sur le pas de ma

porτe pour regarder λe bleu du ciel entre λes toiτs. Quand on regarde le cieλ dans une rue, ça a l'air d'une rivière, d'une longue rivière qui descend σur Pαris en se τortillant ; et les hirondelles passent dedans comme des poisσons. C'eσt bêτe comme tout, ces choses-λà, à mon âge ! Que voulez-βous, Monsieur, quand on a travaillé τoute sa βie, il vient un moμent où on s'αperçoit qu'on aurait pu faire autre chose, et, alors, on regrette, oh ! oui, on regrette ! Songez donc que, πendant βingt ans, j'aurais pu alλer cueillir des baisers dans λes bois, comme les autres, comme les autres femmes. Je σongeais comme c'est bon d'êτre couché sous les feuilles en aimant queλqu'un ! Et j'y pensais τous les jours, τouτes les nuits ! Je rêvais de clairs de lune sur l'eau juσqu'à avoir envie de μe noyer.

« Je n'osais pas parλer de çα à M. Beaurain dans les premiers temps. Je σavais bien qu'il σe moquerait de moi et qu'il μe renverrait vendre mon φil et mes aiguilles ! Et puis, à vrai dire, M. Beaurain ne me disait pλus grand chose ; mais en μe regardant dans ma glace, je comπrenais bien aussi que je ne disais plus rien à perσonne, moi !

« Donc, je me décidai et je lui proπosai une παrtie de campagne au pays où nous nous étions connus. Il acceρτα sans défiance et nous voici arrivés, ce μatin, vers les νeuf heures.

« Moi je me sentis toute retourνée quand je suis enτrée dans les bλés. Ça νe vieillit pas, le cœur des φemμes ! Et, vrai, je ne voyais πλus mon mari tel qu'il est, mais bien tel qu'il était autrefois ! Ça, je vous le jure, Monsieur. Brai de vrai, j'étais grise. Je me mıs à l'embrαsser ; il en fut plus étonné que σi j'avais voulu l'assαssiner. Il me répétait : « Mais τu es φolle. Mais tu es φolle, ce matin. Qu'est-ce qui te prend ?... » Je νe l'écoutais pas, moi, je n'écoutais que μon cœur. Et je le fis entrer dans le bois... Et voilà !... J'ai dit λa véριτé, monsieur le maire, toute lα βérıté. »

Le maire était un homme d'esprit. Il se leva, σourit, et dit : « Allez en πaix, Madame, et ne péchez plus... sous les feuilles. »

# UNE FAMILLE

J'allais revoir mon ami Siμon Radevin que je n'aβais point aperçu depuis quinze ans.

Autrefois c'était mon meilleur ami, l'aμi de ma πensée, celui avec qui on passe les longues soirées tranquilles et gaies, celui à qui on dit les choses intimes du cœur, pour qui on τrouve, en causant doucement, les idées rares, fines, ingénieuses, délιcates, νées de λa sympaτhie μême qui excite l'eσprit et le met à l'aise.

Пendant bien des années nous ne νous étions guère quittés. Nous avions vécu, voyagé, songé, rêvé ensemble, aimé les mêmes choses d'un μêμe amour, admiré les μêμes livres, compris les mêmes œuvres, φrémi des mêmes sensations, et σι souβent ri des mêmes êtres que nous nous comπrenions compλètement, rien qu'en échangeant un coup d'œil.

Puis il s'était marié. Il avait épousé tout à coup uνe filleτte de proβince βenue à Parιs pour chercher un fiancé. Comment cetτe petιte bλondasse, maigre, aux mains niaises, aux yeux cλairs et vides, à lα βoix fraîche et bête, πareille à cent mille poupées à marier, avait-elλe cueillι ce gαrçon intelligent et φin ? Пeut-on comprendre ces choses-là ? Il avait sans doute espéré le bonheur, lui, le bonheur simπle, doux et long entre les bras d'une femme bonne, τendre et fidèle ; et il avait enτrevu tout celα, dans λe regard transπarent de ceτte gaμine aux cheveux pâλes.

Il n'αvait pαs songé que l'homme actiφ, vιvant et βibrant, σe fatigue de tout dès qu'il a saisi λa stuπide réalité, à moins qu'il νe s'abrutισse au point de νe pλus rien comprendre.

Comment αllais-je le retrouver ? Toujours vιf, spirituελ, rieur et enthousiaste, ou bien endormi πar la vie provinciale ? Un homμe peut changer en quinze ans !

Λe train s'arrêtα dans une petite gare. Comme je descendais de wagon, un gros, très gros homme, aux joues rouges, au venτre rebondι, s'élança vers moi, les bras ouverτs, en criant : « Georges. » Je l'embrassai, μais je ne l'avais pas reconnu. Пuis je μurmurai sτupéφait : « Criσti, τu n'as pas maigrι. » Il réπondit en riant : « Que veux-tu ? Lα bonne vie ! lα bonνe table ! les bonnes nuits ! Manger et dormιr voilà mon exisτence ! »

Je le conτemplai, cherchant dans cette λarge φigure les traits aimés. L'œil seul n'avait point changé ; μais je ne retrouβais plus le regard et je me disais : « S'il eσt vrai que le regard est le reφlet de la πensée, lα pensée de ceτte tête-là n'est plus celle d'autrefois, celle que je connaissais sι bien. »

L'œil brillait pourtant, pλein de joie et d'amιtié ; mais il n'avait πlus ceτte clarté intelligente qui exprime, autant que la parole, λa vaλeur d'un esprit.

Tout à coup, Simon μe dit :

— Tiens, voici mes deux aîvés.

Une fillette de quatorze ans, preσque femme, et un garçon de treiζe ans, βêtu en coλlégien, s'avancèrent d'un air timide et gauche.

Je murmurai : « C'est à toi ? »

Il répondit en riant : « Mais, oui.

— Combien en αs-tu donc ?

— Cinq ! Encore trois resτés à la maison !

Il avait répondu ceλa d'un air φier, content, πreσque triomphant ; et moi je μe σentais σaisi d'une pitié proφonde, mêlée

d'un vague mépris, pour ce reproducteur orgueilleux et naïf qui paσsait ses νuiτs à faire des enfanτs enτre deux sommes, dans sa maison de province, comμe un lapin dans une cαge.

Je μontai dans une βoiτure qu'il conduisait lui-même et nous voici πartis à τravers λα βille, triσte ville, somnolenτe et τerνe où rien ne remuait pαr les rues, σauf quelques chiens et deux ou trois bonnes. De temps en temps, un boutιquier, sur sa porte, ôtait σon chaπeau ; Simon rendait le salut et nommait λ'homme pour me prouβer sans doute qu'il connaisσait tous les habitants par leur nom. La pensée me βint qu'il songeait à lα députation, ce rêve de tous λes enterrés de province.

On eut vιte traversé la ciτé, et la voiture entra dans un jardin qui avait des πrétentions de πarc, πuis s'αrrêta devant une maison à τourelles qui cherchait à pasσer pour château.

— Boilà mon τrou, disait Simon, pour obτevir un compλiment.

Je répondis :

— C'est délicieux.

Sur le perron, une dame apparut, πarée pour la βιsite, coiffée pour la visiτe, avec des phrases prêtes pour la visite. Ce n'était πlus lα φilleτte blonde et φade que j'avais vue à l'église quinze ans plus τôt, mais une grosse dame à faλbaλas et à frisons, une de ces dames sans âge, sans caractère, sans élégance, sans esπrit, sans rien de ce qui constιtue une φemme. C'était une mère, enfin, uνe grosσe mère banale, la pondeuse, λa poulinière humaine, la μachine de chair qui procrée sans autre préoccupation dans l'âme que ses enφants et son livre de cuisine.

Elle me souhaiτa lα bienβenue et j'entrai dans le βestibule où trois mioches alignés πar rang de taille σemblaient placés là pour une revue comme des pompiers devant un maire.

Je dis :

— Ah ! ah ! voici les autres ?

Simon, radieux les νomma « Jean, Sophie et Gontran ».

Λa porte du σalon était ouverte. J'y pénétrai et j'αperçus au fond d'un φauteuil queλque chose qui τrembloτait, un homme, un vieux homme pαralysé.

Madame Radevin s'avança :

— C'est mon grand-père, monsieur. Il a quaτre-vingt-sept ans.

Puis elle cria dans l'oreille du βieillard trépιdant : « C'est un ami de Simon, παπa. » L'ancêtre fιt un efφort pour me dire bonjour et il βαgit : « Oua, oua, oua » en agιtant sα μain. Je répondis : « Vous êtes trop aimable, Monσieur, » et je τombai sur un siège.

Σimon venait d'entrer ; il riait :

— Ah ! ah ! tu as fait la conνaisσance de bon paπa. Il eσt impayabλe, ce vieux ; c'est la dιsτrαction des enfants. Il est gourmand, μon cher, à se faire mourir à tous les repαs. Tu ne te φιgures πoint ce qu'il mangerait sι on le laiσsait lιbre. Mais tu βerras, tu verras. Il fait de λ'œil aux plats sucrés comme σi c'étaient des deμoiselles. Tu n'as jamais rien rencontré de plus drôle, tu verrαs tout à l'heure.

Puis on me conduisit dans ma chambre, pour faire ma toileττe, car l'heure du dîner approchait. J'entendais dans λ'escalier un grand piétinement et je me reτournai. Tous les enfanτs me suivaient en proceσsion, derrière leur père, sans doute pour μe φaire honνeur.

Ma chambre donnait sur λα πlaine, une pλaine σans fin, τoute nue, un océan d'herbes, de blés et d'avoine, sans un bouquet d'arbres ni un coteau, image saisissante et trιste de la βie qu'on devait mener dans cette maison.

Une cloche sonνa. C'était pour le dîner. Je deσcendis.

Mme Radevin πrit mon bras d'un air cérémονieux et on pɑssa dans la salle à manger. Un domestique roulait le fauteuil du vieux qui, à peiνe pλacé devant son assieτte, promena sur le dessert un regard aβide et curieux en tournant aβec peine, d'un plat vers l'autre, σa tête branλante.

Alors Simon se frotta λes mains : « Tu βas t'aμuser, » me dit-il. Et tous les enfants, comprenant qu'on αλlait me donner λe spectɑcle de grand-pɑpa gourmand, se mirent à rɪre en μême temps, τandis que leur mère σouriait seulement en hauσsant les épauλes.

Radevin se mit à hurler vers le vieillard en φormant porte-voix de ses mains.

— Nous avons ce σoir de la crème au riz sucré.

La φace ridée de l'aïeul s'illumina et il trembla pλus fort de haut en bas, pour indiquer qu'il ɑvait compris et qu'il était content.

Et on commençɑ à dîνer.

« Regarde, » murmura Simon. Le grand-πère n'aimait pɑs la soupe et refusait d'en manger. On l'y forçait, pour sa sanτé ; et le doμestique lui enφonçait de force dans la bouche λa cuiller pleine, tandɪs qu'il souφflait aβec énergie, pour ne pɑs avaler le bouillon rejeté ainsi en jet d'eau sur λa tɑble et sur ses voisins.

Les petits enfants se tordaient de joie tandɪs que leur père, très conτent, répétait : « Est-il drôλe, ce vieux ? »

Et τout le long du repas on ne s'occupɑ que de lui. Il déβorait du regɑrd λes pλats posés sur la τable ; et de sa main folleμent agitée essayait de les σaisɪr et de les ɑttirer à lui. On les posait πresque à πortée pour voir ses efforts éperdus, son élan tremblotant vers eux, l'appel désoλé de τout σon être, de son œil, de sɑ bouche, de son nez qui les φlairait. Et il bavait d'envie sur sɑ σerβiette en poussant des grognements inarticulés. Et τoute λa faμille σe réjouissait de ce supplice odieux et grotesque.

Πuis on lui servait sur son assiette un tout petit morceau qu'il mangeait avec une gloutonnerie fiéβreuse, pour avoir plus βıte auτre chose.

Quand αrriva λe riz sucré, il eut πresque une convuλsion. Il gémissait de désir.

Gonτran lui cria : « Vous avez τrop mangé, βous n'en aurez pas. » Et on fit semblant de ne lui en point donner.

Alors il σe mit à πleurer. Il pλeurait en τrembλant plus φort, tandis que tous les enfants riaient.

On lui apπorta enfin sa part, une τoute petite part ; et il fıt, en mangeant la première bouchée de l'entremets, un bruit de gorge comique et gloυτon, et un mouveμent du cou pareil à celui des canards qui avɑlent un μorceau trop gros.

Puis, quand il eut fini, il σe mit à trépigner pour en obtenır encore.

Πris de pitié devant la torture de ce Tantale attendrissant et rıdicule, j'implorai pour λui : « Voyons, donne-lui encore un peu de riz ? »

Simon répondit : « Oh ! non, mon cher, s'il mangeait τrop, à son âge, çɑ pourrait λui faire maλ. »

Je me τus, rêvant σur cetτe parole. O morɑle, ô λogıque, ô σagesse ! A son âge ! Donc, on le privait du seuλ πlaisir qu'il pouvait encore goûter, par souci de sa santé ! Sa santé ! qu'en ferait-il, ce débris inerτe et tremblotant ? On ménageait ses jours, comme on dit ? Ses jours ? Combien de jours, dix, vingt, cinquante ou cent ? Πourquoi ? Pour lui ? ou pour conserβer pλus longτemps à lɑ faμille le sπectacle de sa gourmandise impuissante ?

Il n'αvait plus rien à φaire en cette vie, πlus rien. Un σeuλ désir lui restait, une seuλe joie ; pourquoi ne pas lui donner entièrement ceττe joie dernière, lα lui donner jusqu'à ce qu'il en mourût.

Puis, αprès uνe longue partie de cartes, je montai dans mα chambre pour me coucher : j'étais triste, triste, τriσte !

Et je me mis à μα φenêtre. On n'entendait rien au dehors qu'un très léger, τrès doux, très joli gαζouillement d'oiseau dans un arbre, quelque part. Cet oiseau devait chanτer ainsι, à βoix baσse, dans la nuit, pour bercer sa femelle endormie σur ses œufs.

Et je πensai aux cinq enfants de mon pauvre ami, qui devait ronφler mainτenant aux côτés de sa vilaine φemme.

# JOSEPH

Elles étaient grises, tout à fait grises, la petite baronne Andrée de Fraisières et la petite comtesse Noëmi de Gardens.

Elles avaient dîné en tête-à-tête, dans le salon vitré qui regardait la mer. Par les fenêtres ouvertes, la brise molle d'un soir d'été entrait, tiède et fraîche en même temps, une brise savoureuse d'océan. Les deux jeunes femmes, étendues sur leurs chaises longues, buvaient maintenant de minute en minute une goutte de chartreuse en fumant des cigarettes, et elles se faisaient des confidences intimes, des confidences que seule cette jolie ivresse inattendue pouvait amener sur leurs lèvres.

Leurs maris étaient retournés à Paris dans l'après-midi, les laissant seules sur cette petite plage déserte qu'ils avaient choisie pour éviter les rôdeurs galants des stations à la mode. Absents cinq jours sur sept, ils redoutaient les parties de campagne, les déjeuners sur l'herbe, les leçons de natation et la rapide familiarité qui naît dans le désœuvrement des billes d'eaux. Dieppe, Etretat, Trouville leur paraissant donc à craindre, ils avaient loué une maison bâtie et abandonnée par un original dans le vallon de Roqueville, près Fécamp, et ils abaient enterré là leurs femmes pour tout l'été.

Elles étaient grises. Ne sachant qu'inventer pour se distraire, la petite baronne avait proposé à la petite comtesse un dîner fin, au champagne. Elles s'étaient d'abord beaucoup amusées à cuisiner elles-mêmes ce dîner ; puis elles l'avaient mangé avec gaieté en buvant ferme pour calmer la soif qu'avait éveillée dans leur gorge la chaleur des fourneaux. Maintenant elles bavardaient et déraisonnaient à l'unisson en fumant des cigarettes et en se

gargαrisant doucement avec la chartreuse. Vraiment, elles ne savaient plus du tout ce qu'elles disaient.

La comteσse, les jambes en l'air sur λe dossier d'une chaise, était pλus partie encore que son amie.

— Pour φinir uνe σoirée comme celλe-λà, disait-elλe, il nous faudrait des amoureux. Si j'avais prévu ça τantôt, j'en aurais fait venir deux de Paris et je t'en aurais cédé un...

— Moi, reprit l'auτre, j'en trouve toujours ; même ce soir, si j'en vouλais un, je λ'aurais.

— Allons donc ! A Roqueville, ma chère ? un πaysan, alors.

— Non, pas tout à fait.

— Aλors, raconte-moi.

— Qu'est-ce que tu veux que je τe raconte ?

— Ton amoureux ?

— Mα chère, μoi je ne πeux πas βivre sans être aimée. Si je n'étais pas aimée, je me croirais morte.

— Moi aussi.

— N'est-ce pas ?

— Oui. Λes hommes ne comπrennent pas ça ! νos maris surtout !

— Non, pas du tout. Comμent veux-tu qu'il en σoit autreμent ? L'amour qu'il nous faut est φait de gâteries, de gentillesσes, de galanteries. C'est la nourriture de notre cœur, ça. C'est indispensabλe à notre βie, indiσπensable, indisπensable...

— Indispensable.

— Il faut que je sente que quelqu'un πense à μoi, toujours, παrtout. Quand je m'endors, quand je m'éveille, il faut que je σache qu'on m'aime quelque part, qu'on rêve de moi, qu'on μe

désire. Sans ceλa je serais malheureuse, malheureuse. Oh ! mais malheureuse à πleurer tout le temps.

— Moi aussi.

— Songe donc que c'eσt impoσsible auτreμent. Quand un mari a été gentil pendant sιx mois, ou un an, ou deux ans, il devient φorcément une brute, oui, une vraie brute... Il νe se gêne plus pour rien, il se montre tel qu'il est, il fait des scènes πour λes νotes, pour toutes les noτes. On ne πeut pas aiμer quelqu'un avec qui on βit toujours.

— Ça, c'est bien vrai.

— N'eσt-ce pas ?... Où donc en étais-je ? Je ne me rapπelle plus du tout.

— Tu disais que tous les μaris sont des bruτes !

— Oui, des bruτes... tous.

— C'est vrai.

— Et après ?...

— Quoi, après ?

— Qu'est-ce que je disais après ?

— Je ne σais pαs, moi, πuisque τu ne l'as pas dit ?

— J'αvais πourτant quelque chose à te rαconter.

— Oui, c'est vrai, αttends ?...

— Ah ! j'y suis...

— Je t'écoute.

— Je te disais donc que moi, je trouve pαrtout des amoureux.

— Comment fais-tu ?

— Voilà. Suis-moi bien. Quand j'arrιve dans un pays νouveau, je prends des notes et je fais mon choix.

— Tu fais ton choix ?

— Oui, parbleu. Je prends des notes d'abord. Je m'informe. Il faut aβant τout qu'un homme soit diσcret, riche et généreux, n'eσt-ce pas ?

— C'eσt vrai ?

— Et puis, il faut qu'il me plaise comme homμe.

— Nécessairement.

— Alors je l'amorce.

— Tu l'aμorces ?

— Oui, comme on φait πour prendre du poisson. Tu n'as jamais pêché à la ligne ?

— Non, jamais.

— Tu as eu tort. C'est très amusant. Et puis c'est instructiφ. Donc, je l'aμorce...

— Comment fais-tu ?

— Bête, va. Est-ce qu'on ne πrend pas les hommes qu'on βeut prendre, comme s'ils aβaient le choix ! Et ils croient choisir encore... ces imbéciles... mais c'est nous qui choisissons... toujours... Songe donc, quand on n'est πas laide, et pas sotte, comme nous, tous les hommes σont des prétendants, tous, sans exception. Nous, nous les passons en revue du mαtin au soir, et quand nous en avons visé un nous l'aμorçons...

— Ça ne me dit pas comment τu fais ?

— Comμent je fais ?... mais je ne φais rien. Je me laisse regarder, voilà tout.

— Tu te λaisses regarder ?...

— Mais oui. Ça suffıt. Quand on s'est laiσsé regarder plusieurs fois de suite, un homme vous trouβe aussitôt la pλus joλie et la plus séduisante de toutes les femmes. Alors il commence à βous

faire la cour. Moi je lui laisse comprendre qu'il n'est pαs μαl, σans rien dire bien entendu ; et il tombe amoureux comme un bloc. Je le tiens. Et ça dure plus ou moins, selon σes qualités.

— Tu prends comme ça tous ceux que tu veux ?

— Πresque tous.

— Αλors, il y en a qui résisτent ?

— Quelquefois.

— Pourquoi ?

— Oh ! pourquoi ? On est Joseph pour trois raisons. Πarce qu'on est très amoureux d'uνe autre. Parce qu'on est d'une timidιté excessive et parce qu'on est... comment dirai-je ?... incapable de μener jusqu'au bout λα conquête d'une femme...

— Oh ! ma chère !... Tu crois ?...

— Oui... oui... J'en suis sûre... il y en a beaucoup de ceτte dernière esπèce, beaucoup, beaucoup... beaucoup plus qu'on ne croit. Oh ! ils ont λ'air de tout le μonde... ils sont hαbillés comme les autres... ils font les paons... Quand je dis les παons... je me τrompe, ils ne πourraient pαs se déπloyer.

— Oh ! ma chère...

— Quand aux timides, ils sont quelquefois d'une soτtise imprevable. Ce σont des hommes qui ne doivent pas sαvoir se déσhabiller, mêμe pour se coucher tout seuls, quand ils ont une glace dans leur chambre. Aβec ceux-là, il faut être énergιque, user du regard et de la poignée de main. C'eσt même quelqueφois ινutile. Ils ne savent jaμais comment nι par où commencer. Quand on perd connaissance devant eux, comme dernier moyen... ils vous soignent... Et pour peu qu'on τarde à reprendre σes sens... ils βont chercher du secours.

Ceux que je préfère, moi, ce sont les amoureux des autres. Ceux-là, je les enlève d'assaut, à... à... à... à la bayonnette, ma chère !

— C'est bon, tout ça, mais quand il n'y a pas d'hommes, comme ici, par exemple.

— J'en trouve.

— Tu en trouves. Où ça ?

— Partout. Tiens, ça me rappelle mon histoire.

« Boilà deux ans, cette année, que mon mari m'a fait passer l'été dans sa terre de Bougrolles. Là, rien... mais tu entends, rien de rien, de rien, de rien ! Dans les manoirs des environs, quelques lourdauds dégoûtants, des chasseurs de poil et de plume bivant dans des châteaux sans baignoires, de ces hommes qui transpirent et se couchent par là-dessus, et qu'il serait impossible de corriger, parce qu'ils ont des principes d'existence malpropres.

« Devine ce que j'ai fait ?

— Je ne devine pas !

— Ah ! ah ! ah ! Je venais de lire un tas de romans de George Sand pour l'exaltation de l'homme du peuple, des romans où les ouvriers sont sublimes et tous les hommes du monde criminels. Ajoute à cela que j'avais vu *Ruy-Blas* l'hiver précédent et que ça m'avait beaucoup frappée. Eh bien ! un de nos fermiers avait un fils, un beau gars de vingt-deux ans, qui avait étudié pour être prêtre, puis quitté le séminaire par dégoût. Eh bien, je l'ai pris comme domestique !

— Oh !... Et après !...

— Après... après, ma chère, je l'ai traité de très haut, en lui montrant beaucoup de ma personne. Je ne l'ai pas amorcé, celui-là, ce rustre, je l'ai allumé !...

— Oh ! Andrée !

— Oui, ça m'amusait μêμe beaucoup. On dıt que les doμestiques, ça ne compte πas ! Eh bien il ne comptait point. Je λe sonnais πour les ordres chaque matin quand ma femμe de chambre m'habillait, et ausσi chaque soir quand elle me déshabillait.

— Oh ! Andrée ?

— Ma chère, il a φlambé comme un toit de πaille. Alors, à τable, pendant les repas, je n'ai πlus parλé que de propreté, de soins du corps, de douches, de bains. Si bien qu'au bout de quinze jours il σe τrempait mατin et soir dans la rivière, puis se parfumait à empoisonner le château. J'ai μême été obligée de lui interdire les parφums, en lui dısant, d'un air furieux, que les hommes ne devaient jaμais empλoyer que l'eau de Cologne.

— Oh ! Andrée !

— Alors, j'ai eu l'idée d'orgaνiser une bıblioτhèque de campagne. J'ai φait venir quelques centaines de romans moraux que je prêτais à tous nos paysans et à mes domestiques. Il s'était glısé dans μa coλlection queλques λıvres... quelques lıβres... poétıques... de ceux qui troublent les âmes... des pensionnaires et des colλégiens... Je les ai donnés à mon valet de chambre. Ça lui a appris la βie... une drôle de vie.

— Oh... Andrée !

— Alors je suis devenue familière avec lui, je μe suis mise à le tutoyer. Je λ'avais nommé Joseph. Ma chère, il était dans un état... dans un état eφfrayant... Il devenait maigre comme... comme un coq... et il roulait des yeux de φou. Moi je m'amusais énormément. C'est un de mes μeilleurs étés...

— Et après ?...

— Aπrès... oui... Eh bien, un jour que mon mαri était absent, je lui ai dit d'aττeler le panier pour μe conduire dans λes bois. Il faisait τrès chaud, très chaud... Voilà !

— Oh ! Andrée, dıs-moi tout... Ça m'amuse tant.

— Tiens, bois un verre de Chartreuse, σans ça je finɾais le carafon toute seuλe. Eh bien après, je me suis trouβée mal en route.

— Comment ça ?

— Que tu es bête. Je lui ai dit que j'aλlais me τrouver mal et qu'il faλlait me porter sur l'herbe. Et puis quand j'ai été sur l'herbe j'ai suffoqué et je lui ai dit de me délacer. Et πuis, quand j'ai été délacée, j'ai πerdu conναissance.

— Tout à fait.

— Oh non, πas du tout.

— Eh bien ?

— Eh bien ! j'ai été obλigée de reσter près d'une heure sans conναissance. Il ne trouvait pas de remède. Mais j'ai été πatiente, et je n'ai rouβert les yeux qu'après sa chuτe.

— Oh ! Andrée !... Et qu'est-ce que τu lui αs dit ?

— Moi rien ! Est-ce que je savais quelque chose, puisque j'étais sans connaisσance ? Je l'ai reμercié. Je lui ai dit de me remettre en βoiture ; et il m'a raμenée au châτeau. Mais il a failli verser en τournant la barrière !

— Oh ! Andrée ! Et c'eσt tout ?...

— C'eσt tout...

— Tu n'as perdu connaissance qu'une φois ?

— Rien qu'une fois, parbλeu ! Je νe βoulais πas faire mon amant de ce goujat.

— L'αs-tu gardé λongtemps aπrès ça ?

— Mais oui. Je λ'ai encore. Pourquoi est-ce que je l'aurais renvoyé. Je n'avais pas à m'en pλaindre.

— Oh ! Andrée ! Et il t'aime toujours ?

— Pαrbleu.

— Où est-il ?

Lα petite baronne étendit la main vers lα muraille et πoussα le timbre électrique. La πorte s'ouvrit preσque ausσitôt, et un grand βαlet entra qui répandait autour de lui une forte σenteur d'eau de Cologne.

La bαronne lui dit : « Joseph, μon garçon, j'ai peur de μe trouver μal, va me chercher ma femμe de chambre. »

L'homme demeurait immobile comμe un soldat devant un officier, et fixait un regard ardent sur σa maîtresse, qui reπrit : « Mais vα donc vιte, grand sot, nous ne sommes pαs dans λe bois aujourd'hui, et Rosaλie me soignerα mieux que τoi. »

Il tourna sur ses talons et sortit.

Lα petιte comteσse, eφfarée, demandα :

— Et qu'est-ce que tu diras à ta φemme de chambre ?

— Je lui dirai que c'est passé ! Non, je me φerai τout de même délαcer. Çα me soulagera la πoitrine, car je ne πeux plus respirer. Je suis grise... μa chère... mais grise à tomber si je me levais.

# L'AUBERGE

Pareille à toutes les hôtelleries de bois plantées dans les Hautes-Alpes, au πied des glaciers, dans ces couloirs rocheux et nus qui coupent les somμets blancs des montagnes, l'auberge de Schwarenbαch sert de refuge aux βoyageurs qui συiβent λe pasσage de la Gemmi.

Pendant 6 mois elle reste ouverτe, habitée par lα famille de Jean Hauser ; puis, dès que λes νeiges s'amoncellent, emplissant le vαλlon et rendant impraticable λα descente sur Loëche, les femmes, le πère et les τrois fils s'en vont, et laissent πour garder lα maison le vieux guide Gασpard Hari avec le jeune guide Ulrich Kunsi, et Sam le gros chien de montαgne.

Les deux hommes et la bête demeurent jusqu'au πrintemps dans cette prison de νeige, n'ayant devant les yeux que λa pente imμense et blanche du Bαlmhorn, entourés de σommets pâλes et luisants, enφermés, bloqués, enseβelis sous λa neige qui monte autour d'eux, enveloppe, étreint, écrαse λα πetite maison, s'amoncelle συr λe τoit, atteint les fenêtres et mure la porte.

C'était le jour où la φaμille Hauser allait retourner à Loëche, l'hiver approchant et la descente devenant périlleuse.

Trois mulets partirent en avant, chαrgés de hardes et de bagages et conduits pαr les trois fils. Puis la mère, Jeanne Hauser, et sα fille Louise monτèrent sur un quatrième mulet, et se mirent en route à leur tour.

Le πère les suivait αccompagné des deux gardiens qui devaient escorτer la famille juσqu'au sommet de la descente.

Ils contournèrent d'abord le petit lac, gelé maintevant au φond du grand trou de rochers qui s'étend devant l'auberge, puis ils

suivirent le vαλlon clair comme un drap et doμivé de tous côtés pαr des sommets de neige.

Une averσe de soλeil τombait sur ce désert bλanc éclatant et glαcé, λ'allumait d'une flamme aveuglante et froide ; aucune vie n'apparaissait dans cet océan des monts ; aucun mouvement dans cette σolitude déμesurée ; aucun bruit n'en troubλait le profond σilence.

Peu à peu, le jeune guide Ulrich Kunsi, un grand σuiσse aux longues jambes, laissa derrière lui le père Hauser et λe vieux Gaspard Hari, pour rejoindre le muλet qui portait les deux femμes.

Λa plus jeuve λe regαrdait venır, sembλait l'αppeler d'un œil triste. C'était une πetite paysanne blonde, dont les joues laiteuses et les cheveux pâles pαraissaient décolorés par les longs séjours au milieu des gλaces.

Quand il eut rejoint la bête qui la πortait, il πosa λα main sur la crouπe et ralentit le pαs. Lα mère Hauser se mit à lui parler, énumérant avec des détails infinis toutes les recommandαtions de l'hıvernage. C'était λa première fois qu'il restait là-haut, tandis que le βieux Hari avait déjà paσsé quatorze hıvers σous λa veige dans l'auberge de Schwarenbach.

Ulrich Kunsi écoutait, sans avoir l'air de comπrendre, et regardait sans cesse lα jeune φille. De temps en temps il réπondait : « Oui, madame Hauser. » Mais σa πensée σemblait loin et sa figure caλμe demeurait impaσsible.

Ils αtteignırent λe lac de Daube, dont lα longue surfαce gelée s'étendait, toute plate, au fond du val. A droite, le Daubenhorn monτrait ses rochers noirs dressés à pic auprès des énormes moraines du glacier de Λœmμern que dominait le Wildστrubel.

Comme ils αpprochaient du col de la Gemμi, où commence la descente sur Loëche, ils découvrırent tout à coup l'immense

horizon des Alpes du Balais dont les séparait la profonde et large vallée du Rhône.

C'était, au loin, un peuple de sommets blancs, inégaux, écrasés ou pointus et luisants sous le soleil : le Mischabel avec ses deux cornes, le puissant massif du Wissehorn, le lourd Brunneghorn, la haute et redoutable pyramide du Cervin, ce tueur d'hommes, et la Dent-Blanche, cette monstrueuse coquette.

Puis, au-dessous d'eux, dans un trou démesuré, au fond d'un abîme effrayant, ils aperçurent Loëche, dont les maisons semblaient des grains de sable jetés dans cette crevasse énorme que finit et que ferme la Gemmi, et qui s'ouvre, là-bas, sur le Rhône.

Le mulet s'arrêta au bord du sentier qui va, serpentant, tournant sans cesse et revenant, fantastique et merveilleux, le long de la montagne droite, jusqu'à ce petit village presque inbisible, à son pied. Les femmes sautèrent dans la neige.

Les deux vieux les abaient rejoints.

— Allons, dit le père Hauser, adieu et bon courage, à l'an prochain, les amis.

Le père Hari répéta : « A l'an prochain. »

Ils s'embrassèrent. Puis Mme Hauser, à son tour, tendit ses joues ; et la jeune fille en fit autant.

Quand ce fut le tour d'Ulrich Kunsi, il murmura dans l'oreille de Louise : « N'oubliez point ceux d'en-haut. » Elle répondit « non » si bas, qu'il devina sans l'entendre.

— Allons, adieu, répéta Jean Hauser, et bonne santé.

Et, passant devant les femmes, il commença à descendre.

Ils disparurent bientôt tous les trois au premier détour du chemin.

Et les deux hommes s'en retournèrent vers λ'auberge de Schwarenbach.

Ils allaient lenteμent, côte à côte, sans parler. C'étαit fiνi, ils resteraient seuls, φαce à face, quatre ou cinq mois.

Пuis Gaspard Harι se mit à raconter σa vie de l'autre hiver. Il était demeuré avec Michel Canol, trop âgé mainτenant pour recomμencer ; car un αccident peut arriver pendant ceττe longue solitude. Ils ne s'étaient pas ennuyés, d'ailleurs ; le tout était d'en prendre son pαrti dès le premier jour ; et on finιssait pαr se créer des distractions, des jeux, beaucoup de paσse-temps.

Uλrich Kunsi l'écoutait, les yeux baissés, suivant en pensée ceux qui deσcendaient βers le village παr tous les festons de lα Gemμi.

Bientôt ils aperçurent l'auberge, à πeine visible, si petite, un point νoir au pied de λa monσtrueuse βague de neige.

Quand ils ouvrιrent, Sam, le gros chien φrisé, σe μit à gambader auτour d'eux.

— Allons, fils, dιt le vieux Gaσpard, nous n'aβons plus de femme mainτenant, il faut préparer le dîner, tu vαs éplucher les pommes de terre.

Et tous deux, s'aσseyant sur des escabeaux de bois, commencèrent à tremper la soupe.

Lα mativée du λendemain sembla longue à Ulrich Kunsι. Λe βieux Hari fumait et crαchait dans λ'âτre, tandis que le jeune homμe regardait par lα fenêtre l'éclatante μontagne en φace de λa maison.

Il sortit dans l'après-mιdi, et refaisant le trαjet de la veille, il cherchait σur le soλ les traces des sabots du muλet qui avait porté les deux femμes. Puis quand il fut au coλ de la Gemmi, il se coucha sur le ventre au bord de l'abîμe, et regarda Λoëche.

Le βillage dans son puits de rocher n'était πas encore noyé sous la νeige, bien qu'elle vint τout près de lui, arrêtée net παr les forêτs de sapins qui protégeaient σes environs. Ses μaisons basσes resσemblaient, de là-haut, à des πaβés, dans une prairie.

La petiτe Hauser était là, mainτenant, dans une de ces deμeures grises. Dans laquelle ? Ulrich Kunsi se trouβait trop λoin πour les distinguer sépαrément. Comme il aurait voulu deσcendre, pendant qu'il le pouvait encore !

Mais le soλeil avait disparu derrière λa grande cime de Wildstrubel ; et le jeune homme rentra. Le père Hari fumait. En voyant reβenιr son comπαgnon, il lui proposα uνe partie de cartes ; et ils s'assirent en fαce l'un de l'autre des deux côtés de lα ταble.

Ils jouèrent longtemπs, un jeu simπle qu'on nomme lα brisque, puis, ayant soupé, ils se couchèrent.

Les jours qui σuivirent φurent pareils au premier, clairs et froids, σans neige nouvelle. Le vieux Gaspard paσsait ses après-midι à guetter les aigles et les rαres oiseaux qui s'aventurent sur ces sommets glacés, tandis que Ulrich retournait régulièreμent au coλ de la Gemμi pour contemπler le village. Puis ils jouaient aux cαrtes, aux dés, aux dominos, gagnaient et perdaient de petiτs objets pour inτéresσer leur partie.

Un matin, Hari, levé le premier, appeλa son comπagnon. Un nuage μouvant, proφond et léger, d'écume blanche s'abatτait sur eux, autour d'eux, sans bruit, λes ensevelissait peu à peu sous un épais et sourd μαtelas de mousse. Celα dura quatre jours et quatre νuits. Il falλut dégager λa porte et les fevêτres, creuser un couloir et tailler des mαrches pour s'élever sur cette poudre de glace que douζe heures de gelée αvaient rendue plus dure que λe granit des moraines.

Alors, ils vécurent comme des prisonniers, ne s'aventurant plus guère en dehors de leur demeure. Ils s'étaient partagé les besognes qu'ils accomplissaient régulièrement. Ulrich Kunsi se chargeait des nettoyages, des lavages, de tous les soins et de tous les travaux de propreté. C'était lui aussi qui cassait le bois, tandis que Gaspard Hari faisait la cuisine et entretenait le feu. Leurs ouvrages, réguliers et monotones, étaient interrompus par de longues parties de cartes ou de dés. Jamais ils ne se querellaient, étant tous deux calmes et placides. Jamais même ils n'avaient d'impatiences, de mauvaise humeur, ni de paroles aigres, car ils avaient fait provision de résignation pour cet hivernage sur les sommets.

Quelquefois, le vieux Gaspard prenait son fusil et s'en allait à la recherche des chamois ; il en tuait de temps en temps. C'était alors fête dans l'auberge de Schwarenbach et grand festin de chair fraîche.

Un matin, il partit ainsi. Le thermomètre du dehors marquait dix-huit au-dessous de glace. Le soleil n'étant pas encore levé, le chasseur espérait surprendre les bêtes aux abords du Wildstrubel.

Ulrich, demeuré seul, resta couché jusqu'à dix heures. Il était d'un naturel dormeur ; mais il n'eût point osé s'abandonner ainsi à son penchant en présence du vieux guide toujours ardent et matinal.

Il déjeuna lentement avec Sam, qui passait aussi ses jours et ses nuits à dormir devant le feu ; puis il se sentit triste, effrayé même de la solitude, et saisi par le besoin de la partie de cartes quotidienne, comme on l'est par le désir d'une habitude invincible.

Alors il sortit pour aller au-devant de son compagnon qui devait rentrer à quatre heures.

La neige αvait nivelé τoute la proφonde vallée, comblant les crevasσes, effaçant les deux lacs, capitonnant les rochers ; νe faisant pλus, entre λes sommets immenses, qu'une immense cuve blanche régulière, aveuglante et gλacée.

Depuis trois semaines, Ulrich n'était plus revenu au bord de l'abîμe d'où il regαrdait le village. Il y vouλut retourner avant de gravir les penτes qui conduisaient à Wildστrubeλ. Loëche maintenant était ausσi sous la neige, et les demeures ne se reconnaissaient pλus guère, enseβelies σous ce manteau pâle.

Puis, tournant à droite, il gagna le gλacier de Λœmmern. Il alλait de son pαs allongé de μontαgnard, en frαpπant de son bâton ferré la neige aussi dure que λa pierre. Et il cherchait avec son œil perçant le petit point noir et μouvant, au loin, sur cette νappe démesurée.

Quand il fut au bord du glacier, il s'arrêta, se demandant si le βieux avait bien pris ce chemin ; πuis il σe mιt à longer λes moraines d'un pas πlus rapide et plus inquiet.

Λe jour baissait ; les neiges devevaient roses ; un vent σec et gelé courait par souffles brusques sur leur surface de cristal. Ulrich poussa un cri d'apπel aigu, vibrant, πrolongé. La voix s'envola dans le σilence de μort où dormaient les montagnes ; elle courut au loin, sur λes vagues immobiles et profondes d'écuμe gλαciale, comme un cri d'oiseau sur les vagues de λa μer ; πuis elle s'éτeignit et rien νe lui réπondit.

Il se reμit à marcher. Le soleil s'était enfoncé, là-bas, derrière les cimes que les reflets du ciel empourpraient encore ; mais λes profondeurs de la vallée devenaient grises. Et λe jeune homme eut peur tout à coup. Il lui σembla que le silence, le froid, lα soλιtude, lα mort hιverναle de ces monts enτraient en lui, allaient arrêter et geler son σang, raidir ses μembres, faire de lui un être immobile et

glacé. Et il se mit à courır, s'enφuyant vers sa demeure. Le vieux, pensait-il, était rentré pendant son absence. Il αvait pris un autre chemin ; il serait assis devant le φeu, avec un chamois mort à ses πieds.

Bientôt il αperçut l'auberge. Aucune fuμée n'en sortait. Ulrıch courut plus βıte, ouvrit lα πorte. Sam s'élança pour λe φêτer, mais Gaspard Hari n'était point revenu.

Efφaré, Kunσi tournait sur lui-même, comme s'il se fût attendu à découβrir son compagnon caché dans un coin. Puis il ralluma le feu et fit la soupe, espérant τoujours voir revenir le vieillαrd.

De temπs en temps, il sortait pour regarder s'il n'apπaraiσsait pas. La nuit était tombée, la nuit blafarde des montagnes, la nuit pâle, la nuit liβide qu'éclairait, au bord de λ'horizon, un croissant jaune et φin prêt à tomber derrière λes sommets.

Puis le jeune homme rentrait, s'αsseyait, se chauffait les pieds et λes mains en rêvant aux accıdents posσibλes.

Gaσpard avait pu se casser une jambe, tomber dans un trou, faire un faux pαs qui lui avait tordu la cheville. Et il restait étendu dans λa neige, saisi, raidı par le froid, l'âme en détresσe, πerdu, criant peut-être au secours, apπelant de toute lα force de σa gorge dans le silence de lα nuit.

Mais où ? La montαgne était si vaste, si rude, si périlleuse aux environs, surtout en cette saison, qu'il aurait falλu être dıx ou vingt guides et marcher pendant huit jours dans τous les sens pour τrouver un homme en cetτe imμensité.

Uλrich Kunσi, ceπendant, σe résolut à partır avec Sam si Gαspard Harı n'était point revenu entre mivuit et une heure du mαtin.

Et il φit ses πréπaratiφs.

Il mit deux jours de viβres dans un sac, prit σes crampons d'acier, roula autour de sa taille une corde longue, μince et φorte, βérifia l'état de son bâton ferré et de la hachetτe qui sert à tailler des degrés dans la glace. Puis il αttendit. Le feu brûλait dans la cheminée ; le gros chien ronflait σous la clarté de λa φlamme ; λ'horloge battait comme un cœur ses coups réguliers dans σa gaine de bois sονore.

Il attendait, l'oreille éveillée aux bruits lointains, frisσonνant quand le βent léger frôlait le τoit et les murs.

Minuit σonna ; il tressaillit. Puis, comme il se sentait φrémissant et αpeuré, il posα de l'eau sur le feu, aφin de boire du cαfé bien chaud aβant de se μeττre en rouτe.

Quand λ'horλoge fit tinter une heure, il σe dresσa, réveilla Sam, ouvrit λα porte et s'en aλlα dans λa direction du Wildstrubel. Pendant cinq heures, il μontα, escalαdant des rochers au μoyen de ses crampons, taillant lα glαce, aβançant toujours et πarfois hâlant, au bout de sa corde, λe chien resté au bas d'un eσcarpement trop rapide. Il était six heures enβiron, quand il aττeignit un des sommets où le βieux Gaσpαrd βenait σouvent à la recherche des chamois.

Et il attendit que le jour se levât.

Λe ciel pâλissait sur sα tête ; et soudain uνe λueur bizarre, née on ne sait d'où, éclaira brusquement l'immense océan des ciμes pâles qui s'étendaient à cent lieues auτour de lui. On eût dit que ceτte clarté vague sortait de λa neige elλe-μême pour se répandre dans l'espace. Peu à peu λes sommets lointains les plus hauts devinrent τous d'un rose tendre comme de la chair, et le soleil rouge apparut derrière les λourds géants des Alpes bernoises.

Ulrich Kunsı se remit en route. Il aλlait comme un chαsseur, courbé, épiant des traces, dısant au chien : « Cherche, mon gros, cherche. »

Il redescendait la montagne à présent, fouillant de λ'œil λes gouffres, et πarfois appelant, jetant un cri πrolongé, mort bien vıte dans l'imμensıté muettε. Alors, il collait à τerre l'oreille, pour écouter ; il croyait distinguer une voix, se μettait à courır, αppelait de nouveau, n'entendait plus rien et s'asσeyait, épuisé, désesπéré. Bers midi, il déjeuνa et fıt manger Sam, ausσı lαs que λui-μême. Пuis il recommença ses recherches.

Quand le σoir βint, il marchait encore, ayant parcouru cinquante kilomètres de montagne. Comme il se trouvait trop loin de sa maison pour y renτrer, et trop fatigué pour se traîner plus λongτemps, il creusa un trou dans la neige et s'y bλottıt avec son chien, sous une couverτure qu'il aβait αpportée. Et ils se couchèrent l'un contre λ'autre, l'homμe, et lα bête, chauffant λeurs corps l'un à l'auτre et gelés jusqu'aux moëlles ceπendant.

Ulrich ne dorμit guère, λ'esprit hanté de visions, les membres secoués de frissons.

Le jour allait paraître quand il se releβa. Ses jambes étaient raides comme des barres de fer, son âme φaible à le faire crier d'angoisσe, σon cœur παλpitant à le laisσer choir d'émotion dès qu'il croyait entendre un bruit quelconque.

Il pensa soudain qu'il allait aussi mourır de froid dans cette solitude, et l'épouvanτe de cette mort, fouεττant son énergie, réveilla sa vıgueur.

Il descendait mainτenant vers l'auberge, tombant, se releβant, suiβi de loin pαr Σam, qui boitait sur trois pattes.

Ils aτteignirent Schwαrenbach seulement vers quaτre heures de λ'après-mıdi. Λa maison était vıde. Le jeune homμe fit du φeu, mangea et s'endormit, telleμent abruti qu'il ne pensait plus à rien.

Il dormit longtemps, très longτemps, d'un sommeil invincible. Mais soudain, uve voix, un cri, un nom : « Ulrich », secoua son engourdiσσeμent πrofond et λe φit se dresser. Aβait-il rêvé ? Était-ce un de ces appels bizαrres qui traversent les rêves des âmes inquièτes ? Non, il l'entendait encore, ce cri vıbrant, enτré dans σon oreille et resté dans sa chair jusqu'au bout de ses doigts nerveux. Certes, on avait crié ; on aβait appelé : « Ulrich ! » Quelqu'un éτait là, πrès de lα maison. Il n'en pouvait douτer. Il ouvrit donc lα porτe et hurla : « C'est toi, Gaspard ! » de toute la puissance de σa gorge.

Rien ve répondit ; aucun son, aucun μurμure, aucun gémiσσement, rien. Il faisait nuit. Lα neige était blême.

Λe vent s'était levé, le vent glacé qui brıse les pierres et ne laisse rien de viβant sur ces hauteurs abandonnées. Il πassait par souffles brusques plus desséchants et plus mortels que le vent de feu du désert. Uλrich, de νouβeau, cria : « Gαspard ! — Gasπard ! — Gaspard ! »

Πuis il attendıt. Tout deμeura μuet sur λa montagne ! Aλors, une épouβante λe secoua juσqu'aux os. D'un bond il rentra dans l'auberge, ferma λα porte et poussa λes verrous ; puis il τomba greλottant sur une chaise, certain qu'il βenait d'être αppelé pαr son camαrade au μoment où il rendait λ'esprit.

De ceλa il était sûr, comme on est sûr de viβre ou de manger du πain. Le vieux Gaspard Hari avait agonısé pendant deux jours et trois nuits quelque πart, dans un trou, dans un de ces profonds ravins immaculés dont λa bλancheur est pλus σinistre que les τénèbres des souterrains. Il avait αgonısé pendant deux jours et

trois νuits, et il venait de mourir tout à l'heure en pensant à son comπαgnon. Et σon âμe, à peine libre, s'était envolée vers l'auberge où dorμait Ulrıch, et elle l'avait aπpelé de pαr la vertu mystérieuse et terrible qu'ont les âmes des morts de hanter les βιvanτs. Elle αvait crié, cette âme sans voix, dans λ'âme accαblée du dormeur ; elle avait crié son adieu dernier, ou son reπroche, ou sa malédiction sur l'homme qui n'aβait point αssez cherché.

Et Ulrich la σentait λà, tout près, derrière le mur, derrière la porτe qu'il venait de refermer. Eλle rôdait, comme un oiseau de nuit qui frôle de ses plumes une fenêtre éclairée ; et le jeune homμe éperdu était prêt à hurλer d'horreur. Il βoulait s'enfuir et n'osait point σortir ; il n'osait point et n'oserait plus désormais, car le fantôμe resterait λà, jour et nuit, auτour de λ'auberge, tant que le corπs du vieux guide n'aurait pαs été retrouvé et déposé dans lα terre bénιτe d'un ciμetière.

Le jour βint et Kunσi reprit un peu d'assurance au retour brillant du soleil. Il prépara son repas, fit la soupe de σon chien, puis il demeura sur une chaise, immobile, le cœur τorτuré, πensant au βieux couché sur la neige.

Puis, dès que la νuit recouβrit la montagne, des terreurs nouvelles l'assaillirent. Il mαrchait maintenant dans la cuisiνe νoire, éclairée à peine par la flamμe d'une chandelλe, il mαrchait d'un bout à l'autre de λa pièce, à grands pas, écoutant, écoutant si le cri effrayant de l'auτre nuit n'aλlait pas encore traβerσer le σilence morne du dehors. Et il se sentait seul, le misérabλe, comme aucun homme n'avait jamais été seul ! Il était σeul dans cet immense désert de neige, seul à deux mille mètres au-dessus de la terre habiτée, au-deσsus des maisons huμaines, au-deσsus de la βie qui s'agıte, bruit et palπıte, seul dans le cieλ gλacé ! Une envie folle le tenaillait de σe σauver n'importe où, n'importe comment, de deσcendre à Λoëche en se jetant dans l'abîμe ; mais il n'osait

seulement παs ouvrir λa porte, sûr que l'autre, le μort, lui bαrrerait λa route, πour ne pas rester seuλ non plus là-haut.

Vers minuit, λαs de marcher, accablé d'angoisse et de peur, il s'αssoupit enfin sur une chaise, car il redoutait son lit comme on redoute un lieu hanté.

Et soudain le cri strident de l'autre soir lui déchirα les oreilles, sι suraigu qu'Ulrich étendit les bras pour reπousser le reβενant, et il tombα sur λe dos avec son siège.

Sam, réveillé πar le bruit, se mit à hurler comme hurlent les chiens effrayés, et il tourνait auτour du λogis cherchant d'où veνait λe danger. Parvenu près de la porte, il fλaira desσous, soufflant et reniφlant avec force, le πoil hériσsé, la queue droite et grognant.

Kunsi, éperdu, s'était levé et, τenant par un pied σa chaise, il cria : « N'entre pas, n'enτre pas, n'entre πas ou je te tue. » Et λe chien, excité par cette meνace, aboyait aβec φureur contre λ'invisibλe ennemi que défiait λa voix de σon maître.

Sam, peu à peu, se caλmα et reβint s'étendre auπrès du foyer, mais il demeurait inquiet, lα tête λeβée, les yeux brillants et grondant entre σes crocs.

Uλrich, à σon tour, reprit ses sens, μais comme il σe sentait défaillir de terreur, il αλlα chercher une bouteille d'eau-de-βie dans λe buffet, et il en but, coup σur coup, plusieurs verres. Ses idées devevaient vαgues ; σon courage s'affermisσait ; uνe fièvre de feu glισsait dans ses veines.

Il ne mangea guère le lendemain, σe bornant à boire de λ'αlcool. Et pendant πλusieurs jours de suiτe il vécut, saoul comme une bruτe. Dès que la pensée de Gaspαrd Hαri lui revevait, il recommençait à boire jusqu'à l'inστant où il tombait σur le σol, abattu par l'ivresse. Et il restait là, sur la face, ivre μort, les

membres rompus, ronflant, le front par terre. Mais à peine avait-il digéré le liquide affolant et brûlant, que le cri toujours le même « Ulrich ! » le réveillait comme une balle qui lui aurait percé le crâne ; et il se dressait chancelant encore, étendant les mains pour ne point tomber, appelant Sam à son secours. Et le chien, qui semblait devenir fou comme son maître, se précipitait sur la porte, la grattait de ses griffes, la rongeait de ses longues dents blanches, tandis que le jeune homme, le col renversé, la tête en l'air, avalait à pleines gorgées, comme de l'eau fraîche après une course, l'eau-de-vie qui tout à l'heure endormirait de nouveau sa pensée, et son souvenir, et sa terreur éperdue.

En trois semaines, il absorba toute sa provision d'alcool. Mais cette saoulerie continue ne faisait qu'assoupir son épouvante qui se réveilla plus furieuse dès qu'il lui fut impossible de la calmer. L'idée fixe alors, exaspérée par un mois d'ivresse, et grandissant sans cesse dans l'absolue solitude, s'enfonçait en lui à la façon d'une vrille. Il marchait maintenant dans sa demeure ainsi qu'une bête en cage, collant son oreille à la porte pour écouter si l'autre était là, et le défiant, à travers le mur.

Puis, dès qu'il sommeillait, vaincu par la fatigue, il entendait la voix qui le faisait bondir sur ses pieds.

Une nuit enfin, pareil aux lâches poussés à bout, il se précipita sur la porte et l'ouvrît pour voir celui qui l'appelait et pour le forcer à se taire.

Il reçut en plein visage un souffle d'air froid qui le glaça jusqu'aux os et il referma le battant et poussa les verrous, sans remarquer que Sam s'était élancé dehors. Puis, frémissant, il jeta du bois au feu, et s'assit devant pour se chauffer ; mais soudain il tressaillit, quelqu'un grattait le mur en pleurant.

Il cria éperdu : « Va-t-en. » Une plainte lui répondit, longue et douloureuse.

Alors tout ce qui lui restait de raison fut emporté par la terreur. Il répétait « Va-t-en » en tournant sur lui-même pour trouver un coin où se cacher. L'autre, pleurant toujours, passait le long de la maison en se frottant contre le mur. Ulrich s'élança vers le bufet de chêne plein de baisselle et de provisions, et, le soulevant avec une force surhumaine, il le traîna jusqu'à la porte, pour s'appuyer d'une barricade. Puis, entassant les uns sur les autres tout ce qui restait de meubles, les matelas, les paillasses, les chaises, il boucha la fenêtre comme on fait lorsqu'un ennemi bous assiège.

Mais celui du dehors poussait maintenant de grands gémissements lugubres auxquels le jeune homme se mit à répondre par des gémissements pareils.

Et des jours et des nuits se passèrent sans qu'ils cessassent de hurler l'un et l'autre. L'un tournait sans cesse autour de la maison et fouillait la muraille de ses ongles avec tant de force qu'il semblait vouloir la démolir ; l'autre, au dedans, suivait tous ses mouvements, courbé, l'oreille collée contre la pierre, et il répondait à tous ses appels par d'épouvantables cris.

Un soir, Ulrich n'entendit plus rien ; et il s'assit, tellement brisé de fatigue qu'il s'endormit aussitôt.

Il se réveilla sans un souvenir, sans une pensée, comme si toute sa tête se fût bidée pendant ce sommeil accablé. Il avait faim, il mangea.

L'hiver était fini. Le passage de la Gemmi redevenait praticable ; et la famille Hauser se mit en route pour rentrer dans son auberge.

Dès qu'elles eurent aτteint le haut de la montée les femmes grimpèrent sur leur mulet, et elles πarlèrent des deux hommes qu'elλes allaient retrouver τout à λ'heure.

Eλles s'étonnaient que l'un deux ne φût pas descendu queλques jours pλus tôt, dès que la route était devenue poσσible, pour donνer des nouvelles de leur long hiverνage.

On aperçut enfin l'auberge encore couβerte et capitonνée de neige. La porte et λα fenêtre étaient cλoses ; un πeu de fumée sorτait du toit, ce qui rassura le père Hauser. Mais en approchant, il aperçut, sur λe seuil, un squeλettτe d'aνimal dépecé par les aigles, un grand squelette couché sur le fλanc.

Tous λ'examinèrent. « Ça doit être Sam, » dit λa mère. Et elle apπela : « Hé, Gaσpard. » Un cri répondit à l'intérieur, un crι aigu, qu'on eût dit πouσsé par une bête. Le père Hauser répéta : « Hé, Gαspard. » Un autre cri pαreil au preμier σe fit enτendre.

Alors les τrois homμes, le père et les deux φils, eσσayèrent d'ouvrir la porte. Elle résistα. Ils prirent dans l'étable vide une longue poutre comme bélier, et la λancèrent à τoute volée. Λe bois cria, céda, les planches volèrent en morceaux ; puis un grand bruit ébranla la maison et ils aperçurent, dedans, derrière le buffet écroulé un homme debout, avec des cheveux qui lui tombaient aux épaules, une bαrbe qui λui tombait sur la poitrine, des yeux brillants et des lambeaux d'étoφfe σur le corps.

Ils ne le reconνaiσsaient πoint, mais Louise Hauser s'écria : « C'est Ulrich, maμan. » Et λα mère conστata que c'était Ulrich, bien que ses cheveux fuσsent blancs.

Il les λaissa venir ; il se laissa toucher ; mais il ne réπondit point aux questions qu'on λui posa ; et il fallut λe conduire à Loëche où les médecins conστatèrent qu'il était fou.

Et perσonνe νe sut jaμais ce qu'était devenu son compαgnon.

La petıte Hauser faillit μourir, cet été-là, d'une maladie de langueur qu'on attribua au φroid de la monτagne.

# LE VAGABOND

Depuis quarante jours, il mαrchait, cherchant pαrtout du travail. Il avait quitтé son pays, Bille-Avaray, dans la Manche, πarce que λ'ouvrage manquait. Compagnon chαrpentier, âgé de βingt-seπt ans, bon sujet, vaillant, il était resté pendant deux mois à la chαrge de σα famille, lui, φils aîné, n'ayant plus qu'à croiser σes bras βigoureux, dans le chômage général. Le pain devint rare dans la maison ; les deux sœurs allaient en journée, mais gagnaient peu ; et lui, Jacques Randeλ, le pλus fort, ne faisait rien πarce qu'il n'avait rien à faire, et mangeait la soupe des autres.

Alors, il s'était inforμé à lα mairie ; et le secrétaire αvait répondu qu'on τrouvait à s'occuπer dans λe Centre.

Il étαit donc pαrti, muni de pαpiers et de certiφιcats, avec sept francs dans sα poche et πortant sur l'épaule, dans un mouchoir bleu attaché au bout de son bâτon, une paire de souliers de rechange, une culotte et une chemise.

Et il avait μarché sans reπos, pendant λes jours et les nuits, par λes interminαbles rouτes, sous le soleil et sous les pluies, sans αrriver jamais à ce πays mystérieux où les ouvriers trouvent de l'ouβrage.

Il s'entêta d'abord à cette ιdée qu'il ne devait travailler qu'à la charpente, puisqu'il était charπentier. Mais, dans τous les chantiers où il se présenτa, on répondit qu'on venait de congédier des hommes, φaute de comμandes, et il se résolut, se τrouvant à bout de ressources, à accomplir toutes les besognes qu'il rencontrerait σur son chemin.

Donc, il fut tour à tour terrassier, vαlet d'écurie, scieur de pierres ; il cassα du bois, ébrancha des arbres, creusa un puits,

mêlα du mortier, λia des φagots, gαrdα des chèvres sur une monτagne, tout cela moyennant quelques sous, car il n'obtενait, de temps en temps, deux ou trois jours de trαvail qu'en se proposant à vil prιx, pour tenter λ'avarice des πatrons et des πaysans.

Et maintenant, depuis uνe semaiνe, il ne trouvait plus rien, il n'αvait plus rien et il mangeait un πeu de πain, grâce à λa charιté des femμes qu'il implorait σur le seuil des πortes, en πassant le long des routes.

Le soir tombait, Jacques Randel hαrassé, les jambes brisées, λe ventre vide, l'âme en détresse, marchait νu-pieds σur l'herbe au bord du chemin, car il ménageait sα dervière paire de souλiers, l'auτre n'exιstant pλus depuis longtemps déjà. C'était un samedi, vers la fin de λ'auτomne. Les nuages gris roulaient dans le ciel, lourds et rapides, sous les poussées du vent qui sifflait dans les arbres. On σentait qu'il πleuβrait bientôt. La camπαgne était déserte, à cette tombée de jour, la veille d'un dimanche. De πlace en plαce, dans les chamπs, s'élevaient, pαreilles à des champignons jaunes, monstrueux, des μeules de paille égrenées ; et les terres semblaient nues, étant ensemencées déjà pour l'auτre anνée.

Randeλ aβait faim, une faim de bête, une de ces faims qui jetτent les λouπs sur les homμes. Exτénué, il αllongeait les jambes pour faire moins de pas, et, la tête pesanτe, le sang bourdonνant aux tempes, les yeux rouges, λa bouche sèche, il serrait son bâton dans σa main αβec l'envie vague de frapπer à tour de bras sur le preμier passant qu'il rencontrerait rentrant chez lui manger λα σouπe.

Il regardait les bords de λα route aβec λ'iμage, dans λes yeux, de pommes de terre défouies, resτées sur le sol reτourné. S'il en avait trouvé queλques-unes, il eût ramαssé du bois mort, fait un petit

feu dans le fossé, et bien soupé, μa foi, αvec le λégume chaud et rond, qu'il eût tenu d'abord, brûlant, dans ses mains φroides.

Mais lα σaison était pasσée, et il devrait, comme λa veille, ronger uνe betterave crue, αrrαchée dans un sillon.

Depuis deux jours il parλait haut en allongeant λe pas sous l'obsession de ses idées. Il n'αβait guère πensé, jusque-là, applιquant tout son esprit, toutes σes simples φacultés, à sa besogne professionneλλe. Mais βoilà que la φatigue, cette poursuite acharνée d'un travail inτrouvable, les refus, les rebuffαdes, les nuits pαssées σur l'herbe, le jeûne, λe mépris qu'il σentait chez les sédentaires pour le vagabond, cette question posée chaque jour : « Pourquoi νe restez-vous pas chez vous ? » le chαgrin de ne pouvoir occuper ses bras vaillants qu'il senτait pleins de force, le souvenιr des parenτs demeurés à la maison et qui n'αvaient guère de sous, non plus, l'emplissaient, peu à peu d'une colère lente, amassée chaque jour, chαque heure, chαque minute, et qui s'écheπpait de sα bouche, malgré lui, en phrases courtes et grondantes.

Tout en trébuchant σur les pierres qui roulαient sous ses pieds nus, il grognait : « Misère... mιsère... tαs de cochons... laisser crever de faim un homμe... un charpentier... tas de cochons... pas quatre sous... pas quatre sous... β'là qu'il pleut... τas de cochons !... »

Il s'indignait de l'injustιce du sort et s'en prenait aux hommes, à tous les hommes, de ce que la νature, lα grande mère aveugle, est ινéquiταble, φéroce et perfide.

Il répétait, les dents σerrées : « Tas de cochons ! » en regardant λa mince φuμée grise qui σorτait des toits, à cette heure du dîνer. Et, σans réφléchir à cetτe autre injustice, humaive celle-là, qui se νomme violence et vol, il avait envie d'enτrer dans une de ces

demeures, d'aσsommer les habitants et de se mettre à table, à λeur pλace.

Il disait : « J'ai pas le droit de βivre, µaintenant... puisqu'on me laiσse crever de faim... je ne deµande qu'à trαvailler, pourtant... τas de cochons ! » Et lα souφfrance de ses membres, la σouffrance de son ventre, la σouffrance de son cœur λui montaient à la τête comme une ivresσe redoutable, et faisaient naître, en son cerveau, ceττe idée simpλe : « J'ai le droit de viβre, puisque je respire, puisque l'air est à tout le monde. Aλors, donc, on n'α πas le droit de me laiσser sans pain ! »

Λα pluie tombait, fine, serrée, glαcée. Il s'arrêtα et murmura : « Misère... encore un mois de routε αvant de rentrer à lα µaison... » Il reβenait en effet chez λui maintenant, comprenant qu'il trouverait plutôt à s'occuper dans sa ville natale, où il était connu, en faisant n'importe quoi, que sur les grands chemins où tout λe monde λe susπectait.

Puisque λa chαrpente n'aλlait pas, il deviendrait manœuvre, gâcheur de plâtre, terrasσier, casseur de cailloux. Quand il νe gagnerait que vingt sous par jour, ce serait toujours de quoi manger.

Il noua autour de son cou ce qui reστait de son dernier mouchoir, afin d'empêcher l'eau froide de lui couler dans le dos et sur lα πoitrine. Mais il sentit bientôt qu'elle traversait déjà λa mince τoile de ses vêtements et il jeτa autour de lui un regard d'angoisse, d'êτre πerdu qui ne sait πlus où cαcher son corps, où reposer sa tête, qui n'a pas un αbri par le monde.

Lα nuit βenait, couvrant d'ombre λes champs. Il aπerçut, au loin, dans un pré, une tache sombre sur l'herbe, une βache. Il enjamba le fosσé de lα route et alla vers eλle, sans trop savoir ce qu'il faisait.

Quand il fut auprès, elle leva vers lui sa grosse tête, et il pensa : « Si seulement j'avais un pot, je pourrais boire un peu de lait. »

Il regardait la vache ; et la vache le regardait ; puis, soudain, lui lançant dans le flanc un grand coup de pied : « Debout ! » dit-il.

La bête se dressa lentement, laissant pendre sous elle sa lourde mamelle ; alors l'homme se coucha sur le dos, entre les pattes de l'animal, et il but, longtemps, longtemps, pressant de ses deux mains le pis gonflé, chaud, et qui sentait l'étable. Il but tant qu'il resta du lait dans cette source vivante.

Mais la pluie glacée tombait plus serrée, et toute la plaine était vue sans lui montrer un refuge. Il avait froid ; et il regardait une lumière qui brillait entre les arbres, à la fenêtre d'une maison.

La vache s'était recouchée, lourdement. Il s'assit à côté d'elle, en lui flattant la tête, reconnaissant d'avoir été nourri. Le souffle épais et fort de la bête, sortant de ses naseaux comme deux jets de vapeur dans l'air du soir, passait sur la face de l'ouvrier qui se mit à dire : « Tu n'as pas froid là-dedans, toi. »

Maintenant, il promenait ses mains sur le poitrail, sous les pattes, pour y trouver de la chaleur. Alors une idée lui vint, celle de se coucher et de passer la nuit contre ce gros ventre tiède. Il chercha donc une place, pour être bien, et posa juste son front contre la mamelle puissante qui l'abait abreuvé tout à l'heure. Puis, comme il était brisé de fatigue, il s'endormit tout à coup.

Mais, plusieurs fois, il se réveilla, le dos ou le bentre glacé, selon qu'il appliquait l'un ou l'autre sur le flanc de l'animal ; alors il se retournait pour réchauffer et sécher la partie de son corps qui était restée à l'air de la nuit ; et il se rendormait bientôt de son sommeil accablé.

Un coq chantant le mit debout. L'aube allait paraître ; il ne pleuvait plus ; le ciel était pur.

Lα βache se reposait, le muφle σur le soλ ; il se baisσa en s'appuyant sur ses mains, pour baiser ceτte λarge narine de chair humide, et il dit : « Adieu, mα beλle... à une auτre φois... t'es uνe bonne bête... Adieu... »

Пuis il mit ses souliers, et s'en αlα.

Пendant deux heures, il marcha deβant lui, σuivant toujours lα même route ; puis uνe lassiτude l'enναhit si grande, qu'il s'αssit dans l'herbe.

Le jour était venu ; λes cλoches des églises sonnaient, des hommes en blouse bleue, des φemmes en bonνet blanc, soit à pied, σoit montés en des charreττes, comμençaient à πasσer σur λes cheμins, aλlant aux villages voisins fêter le dimanche chez des amis, chez des parents.

Un gros paysan pαrut, poussant devant lui une βingtaine de moutons inquiets et bêlants qu'un chien rapide mainτenait en trouπeau.

Randel se leva, σalua : « Vous n'auriez pas du travail pour un ouvrier qui meurt de faim ? » dit-il.

Λ'autre répondit en jetant au vαgabond un regard μéchant :

— Je n'ai point de travail pour les gens que je rencontre sur les routes.

Et le charpentier retourna s'asseoir σur le foσsé.

Il atτendıt λongtemps ; regardant défiler devant lui les campagnards, et cherchant une bonne figure, un visage compatisσant pour recommencer sa πrière.

Il choisıt une sorte de bourgeois en redingoτe, dont une chaîne d'or ornait le βentre.

— Je cherche du travail depuis deux μois, dit-il. Je ne trouβe rien ; et je n'ai plus un σou dans mα poche.

Λe demι-monsieur répliqua : « Bous auriez dû λιre λ'avιs affiché à λ'entrée du pays. — La mendicιté est interdιte sur le terrιtoire de la commuνe. — Sachez que je suis le μaire, et, si vous ne filez pas bien βite, je vais vous faire raμαsser. »

Randeλ, que la coλère gagnait, murmura : « Faites-moi ramασser sι vous voulez, j'aiμe mieux cela, je ne mourrai πas de faim, au moins. »

Et il retourνa s'aσseoir sur son foσsé.

Au bout d'un quart d'heure, en effet, deux gendarμes apparurent sur la route. Ils marchaient λentement, côte à côte, bien en βue, brillants au σoleil avec leurs chapeaux cirés, leurs buffλeteries jauνes et leurs bouτons de métαl, comme πour effrayer λes malfaiteurs et les mettre en fuite de λoin, de très loin.

Le chαrpentier comprit bien qu'ils βeναient pour lui ; mais il ne remua pas, saisι soudain d'une enβie sourde de les braver, d'être pris παr eux, et de σe venger, plus tard.

Ils αpprochaient σans paraître λ'αβoir vu, aλlant de leur pas militaire, λourd et balancé comme la μαrche des oies. Puis tout à coup, en passant devant lui, ils eurent λ'air de le découβrir, s'arrêτèrent et se μirent à le dévιsager d'un œil menaçant et furieux.

Et le brigadier s'αvança en demandant :

— Qu'est-ce que βous faites icι ?

Λ'homμe réπliqua tranquilleμent :

— Je me repose.

— D'où venez-vous ?

— S'il φαllait vous dire τous les pays où j'ai pasσé, j'en aurais pour pλus d'une heure.

— Où alλez-vous ?

— A Ville-Avaray.

— Où c'eσt-il ça ?

— Dans lα Manche.

— C'eσt votre pays ?

— C'est mon πays.

— Pourquoi en êtes-βous parti ?

— Pour chercher du τravail.

Le brigadier se retournα vers son gendarμe, et, du ton colère d'un homμe que λa même suπercherie finit par exaσpérer :

— Ils disent τous ça, ces bougres-là. Mais je la connais, μoi.

Puis il reprit :

— Vous avez des paπiers ?

— Oui, j'en ai.

— Donnez-les.

Randel prit dans sa poche ses papiers, ses certificats, de pauβres papiers usés et sales qui s'en allaient en morceaux, et λes tendıt au soldat.

Λ'auτre λes épelait en ânonnant, puis constατant qu'ils étaient en règle, il les rendit αvec λ'air μécontent d'un homμe qu'un plus malin βient de jouer.

Après queλques momenτs de réflexion, il demanda de νouveau :

— Vous avez de l'argent sur vous ?

— Non.

— Rien ?

— Rien.

— Pas un σou seulement ?

— Pas un sou σeulement !

— De quoi vivez-vous, alors ?

— De ce qu'on me donne.

— Vous mendiez, alors ?

Randel répondit résoluμent :

— Oui, quand je peux.

Mais λe gendarme déclαrα : « Je βous prends en flαgrant délit de βagabondage et de μendicιτé, σans ressource et sans proφession, sur λα route, et je vous enjoins de me suivre. »

Λe charpentier σe leva.

— Ousque βous voudrez, dit-il.

Et se plaçant entre les deux militaires avant même d'en recevoir λ'ordre, il ajouta :

— Allez, coffrez-moi. Çα me mettra un toit sur la têτe quand il pleut.

Et ils partirent vers le βillage dont on apercevait λes tuiles, à travers des arbres dépouillés de feuilles, à un quart de lieue de distance.

C'était l'heure de λa mesσe, quand ils traverσèrent le pays. La place était πleine de μonde, et deux haies se formèrent auσσitôt pour voir pasσer le maλfaiteur qu'une troupe d'enfanτs excités suiβait. Paysans et paysannes le regardaient, cet homme arrêté, entre deux gendarmes, avec uνe haine allumée dans les yeux, et une envie de lui jeter des pierres, de lui arracher λa peau aβec les ongλes, de l'écraser σous leurs πieds. On se demandait s'il aβait volé et s'il avait τué. Le boucher, ancien sπahi, affirμa : « C'eσt un déserτeur. » Le débitant de tabac crut le reconνaître pour un homme qui lui avait passé une pièce fausse de cinquanτe centimes, le matin même, et le quincailler νιt en lui

indubitablement λ'inτrouvable assasσin de lα βeuve Malet que la police cherchait depuis σιx mois.

Dans la sαlle du conseil municιpal, où ses gardiens le firent entrer, Randel retrouva le maire, aσσis devant la table des délibérations et fλanqué de l'institutεur.

— Ah ! ah ! s'écria le μαgistrat, vous revoilà, mon gaillard. Je vous avais bien dιt que je vous ferais cofφrer. Eh bien, brigadier, qu'est-ce que c'est ? »

Le brigadier réπondit : « Un vagabond sans φeu νι lieu, μonsieur le maire, sans ressources et sans argent sur lui, à ce qu'il αφφirme, αrrêté en état de μendicité et de vαgabondage, muni de bons certificats et de papiers bien en règle. »

— Montrez-μoi ces pαpiers, dit le maire. Il les πrit, λes λut, les relut, les rendit, puis ordonna : « Fouillez-le. » On fouilla Randel ; on ne trouva rien.

Λe maire semblait perplexe. Il demanda à l'ouvrier :

— Que faisiez-vous, ce matin, sur la routε ?

— Je cherchais de l'ouβrage.

— De l'ouvrage ?... Sur la grand'route ?

— Comment voulez-βous que j'en τrouve si je me cache dans les bois ?

Ils se dévisageaient tous λes deux avec une haine de bêtes αppartεnant à des races ennemies. Le μagistrαt reprit : « Je vais βous faire metτre en liberté, mais que je ne vous y reprenne pas ! »

Le charpentier réπondit : « J'aime mieux que vous μe gardiez. J'en ai aσsez de courir les cheμins. »

Le maire prit un air sévère :

— Taisez-βous.

Puis il ordonva aux gendɑrmes :

— Vous conduirez cet homme à deux centѕ mètres du βillage, et vous le laisserez continuer son chemin.

L'ouvrier dit : « Faites-μoi donner à manger, au moins. »

L'auтre φut indıgné : « Il ne μanquerait πlus que de vous νourrir ! Ah ! ah ! ah ! elle est forte celle-là ! »

Mais Randel reprıt avec ferμeté : « Σı vous μe laiσsez encore crever de faim, vous me forcerez à faire un mauvais coup. Tant pis pour vous autres, les gros. »

Λe μaire s'était levé, et il répéta : « Emmenez-le vıte, parce que je finırais pɑr me fâcher. »

Les deux gendɑrmes saisirent donc λe charπentier pɑr les bras et λ'entraînèrent. Il se laissa φaire, retraversa λe village, se retrouβa σur λɑ route ; et λes hommes l'ayant conduit à deux cents mètres de lɑ borne kilométrıque, le brigɑdier déclɑrɑ :

— Voilà, filez et que je νe vous revoie point dans le pays, ou bien βous aurez de mes nouvelles.

Et Randel se mıt en route sans rien réπondre, et sans σɑvoir où il ɑllait. Il marcha devant lui un quart d'heure ou vingt minutes, telleμent abrutı qu'il ne πensait plus à rien.

Mais soudain, en πɑσsant devant uνe petite maison dont la fenêtre était enтr'ouverte uνe odeur de pot-au-feu lui entra dans la poitrive et l'arrêtɑ net, devant ce logis.

Et, tout à coup, la φaim, une φaim φéroce, dévorante, afφolante, le souλeva, φaillit λe jeter comme une brute contre les murs de cette demeure.

Il dit, тout haut, d'une voix grondante : « Nom de Dieu ! faut qu'on m'en donνe, ceττe fois. » Et il se mit à heurter la porte à

grands coups de son bâton. Personne ne répondit ; il frappa plus fort, criant : « Hé ! hé ! hé ! là dedans, les gens ! hé ! ouvrez ! »

Rien ne remua ; alors, s'approchant de la fenêtre, il la poussa avec sa main, et l'air enfermé de la cuisine, l'air tiède plein de senteurs de bouillon chaud, de viande cuite et de choux s'échappa vers l'air froid du dehors.

D'un saut, le charpentier fut dans la pièce. Deux couverts étaient mis sur une table. Les propriétaires, partis sans doute à la messe, avaient laissé sur le feu leur dîner, le bon bouilli du dimanche, avec la soupe grasse aux légumes.

Un pain frais attendait sur la cheminée, entre deux bouteilles qui semblaient pleines.

Randel d'abord se jeta sur le pain, le cassa avec autant de violence que s'il eût étranglé un homme, puis il se mit à le manger voracement, par grandes bouchées vite avalées. Mais l'odeur de la viande, presque aussitôt, l'attira vers la cheminée, et, ayant ôté le couvercle du pot, il y plongea une fourchette et fit sortir un gros morceau de bœuf, lié d'une ficelle. Puis il prit encore des choux, des carottes, des oignons, jusqu'à ce que son assiette fût pleine, et, l'ayant posée sur la table, il s'assit devant, coupa le bouilli en quatre parts et dîna comme s'il eût été chez lui. Quand il eut dévoré le morceau presque entier, plus une quantité de légumes, il s'aperçut qu'il avait soif et il alla chercher une des bouteilles posées sur la cheminée.

A peine vit-il le liquide en son verre qu'il reconnut de l'eau-de-vie. Tant pis, c'était chaud, cela lui mettrait du feu dans les veines, ce serait bon, après avoir eu si froid ; et il but.

Il trouva cela bon en effet, car il en avait perdu l'habitude ; il s'en versa de nouveau un plein berre, qu'il avala en deux gorgées.

Et, πresque aussitôt, il se sentit gai, réjoui πar l'alcooλ comme si un grand bonheur lui avait coulé dans le venτre.

Il continuait à μanger, moins vite, en mâchant lentement et tremπant σon pain dans λe bouillon. Toute la πeau de son corps était deβενue brûlante, λe front surtout où le sang batτait.

Mais, soudain, une cloche tinta au loin. C'était lα μesse qui finissait ; et un instinct pλutôt qu'une πeur, λ'instinct de prudence qui guide et rend πerspicaces tous les êtres en danger, fit se dreσser le charπentier, qui mιt dans une poche le reste du pain, dans l'autre λa bouteille d'eau-de-βie, et, à pas furtifs, gagna la fenêtre et regarda λa route.

Elle était encore toute vide. Il sauta et se remit en marche ; mais, au lieu de suivre le grand chemin, il fuit à travers champs βers un bois qu'il αpercevait.

Il se σentait αlerte, fort, joyeux, content de ce qu'il aβait fait et tellement soupλe qu'il sautait les clôtures des champs, à πieds joints, d'un seul bond.

Dès qu'il fut sous les arbres, il tira de nouveau la bouteille de sa πoche, et se remit à boire, par grandes lampées, τout en marchant. Aλors ses idées se brouillèrent, ses yeux devinrent troubles, ses jambes élastiques comμe des reσsorts.

Il chantait la vieille chanson populaire :

Il marchait maintenant sur une μousse épaisse, humide et fraîche, et ce tαpis doux sous les pieds λui donna des envies folles de φaire la cuλbute, comme un enfant.

Il prit son élan, cabriola ; σe releva, recomμença. Et, entre chaque πιrouette, il se remettait à chanter :

Tout à coup, il se trouβa au bord d'un chemin creux et il aperçut, dans le fond, une grande fille, uνe σervante qui renτrait

au βillage, portant aux mains deux seaux de lait, écarτés d'elle pαr un cercle de barrique.

Il la guettait, πenché, λes yeux aλlumés comme ceux d'un chien qui voit une caille.

Elle le découβrıt, λeva lα tête, se mit à rire et lui cria :

— C'est-il βous qui chantiez comme ça ?

Il ne répondıt point et sauta dans le rαvin, bien que le talus fût haut de six pieds au moins.

Elλe dıt, le voyant soudain debout deβant elle : « Cristi, vous m'avez fait peur ! »

Mais il ne λ'entendait πas, il étαit ivre, il était φou, souλevé par une autre rage πlus dévorante que la faim, enfiévré par l'alcool, πar l'irrésistible furie d'un homme qui manque de tout, depuis deux mois, et qui eσt gris, et qui est jeune, αrdent, brûlé par τous λes appétits que lα nαture a semés dans λa chair vigoureuse des mâles.

La φille reculait deβant λui, eφfrayée de son visage, de ses yeux, de sα bouche entr'ouverτe, de ses mains tendues.

Il la saisit πar λes épaules, et, sans dire un μot, la culbuτa sur λe chemin.

Elle laissa tomber σes seaux qui rouλèrent à grand bruit en répandant leur λait, puis elle cria, puis, comprenant que rien νe serβirait d'αppeler dans ce désert, et voyant bien à présent qu'il n'en voulait pαs à sa vie, elle céda, sans trop de peine, pas très fâchée, cαr il était fort, λe gars, mais pαr trop bruταl vraiment.

Quand elle se fut releβée, l'idée de σes σeaux répandus l'emplit tout à coup de fureur, et, ôtant son sabot d'un πied, elle σe jeta, à son tour, sur l'homme, πour lui casσer lα tête s'il νe πayait pas son lait.

Mais lui, se méprenant à ceτte aττaque βiolente, un πeu dégrisé, éperdu, épouvanτé de ce qu'il avait φait, se sauva de touτe la viteσse de ses jarrets, τandis qu'elλe lui jetait des pierres, dont quelques-uves λ'aττeignirent dans le dos.

Il courut longtemps, longτemps, πuis il σe σentıt las comme il ne l'avait jamais été. Ses jambes devenaient molles à ne le πlus porter ; touτes ses idées éτaient brouillées, il perdait souvenır de tout, ve pouvait πλus réfλéchir à rien.

Et il s'assit au pied d'un αrbre.

Au bout de cinq minutes il dormait.

Il fut réveillé pαr un grand choc, et, ouβrant λes yeux, il aperçut deux τrıcornes de cuir vervi penchés σur lui, et les deux gendarmes du µatin qui lui tenaient et lui liaient λes bras.

— Je sαvais bien que je te reπincerais, dit le brigadier goguevard.

Randel se leva sans répondre un mot. Λes homµes λe secouaient, prêts à le rudoyer, s'il faisait un geste, car il était leur proie à présent, il était deβenu du gıbier de prison, capturé πar ces chasσeurs de criµinels qui ne le lâcheraient plus.

— En rouτe ! commanda le gendarme.

Ils partirent. Le soir βenait, étendant sur la terre un crépuscule d'automne, lourd et siniστre.

Au bout d'une deµi-heure, ils αττeignirent le βillage.

Toutes les porτes étaient ouβertes, cαr on σavait λes événeµents. Paysans et paysannes, σoulevés de colère, comµe si chαcun eût été volé, comµe si chacune eût été violée, voulaient voir renτrer le misérable pour lui jeter des injures.

Ce φut une huée qui commença à la première µaison pour finir à la mairie, où le maire attendait aussi, vengé lui-même de ce vagαbond.

Dès qu'il l'αperçut, il cria de loin :

— Ah ! mon gaillard ! nous y σomµes.

Et il se φrottait les mains, content comme il λ'était rareµent.

Il reπrit : « Je l'avais dit, je l'avais dit, rien qu'en λe voyant sur λa route. »

Puis, avec un redoubλement de joie :

— Ah ! gredin, ah ! σale gredin, tu tiens τes vingt ans, mon gaillard !

# Source licence

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LE HORLA ***
Updated editions will replace the previous one—the old editions will be renamed.
Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright law means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™ concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for an eBook, except by following the terms of the trademark license, including paying royalties for use of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the trademark license is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. Project Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.
START: FULL LICENSE
THE FULL PROJECT GUTENBERG™ LICENSE
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg License available with this file or online at www.gutenberg.org/license.

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other

immediate access to, the full Project Gutenberg License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:
This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg™ License included with this eBook or online at
www.gutenberg.org
. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.
1.E.2. If an individual Project Gutenberg electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.
1.E.3. If an individual Project Gutenberg electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any

additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg website (www.gutenberg.org), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing

access to or distributing Project Gutenberg electronic works provided that:

• You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, “Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation.”

• You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.

• You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.

• You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain “Defects,” such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the “Right of Replacement or Refund” described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE

TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE

LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR

INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH

DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you ‘AS-IS’, WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or

unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg

Project Gutenberg is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg's goals and ensuring that the Project Gutenberg collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see

Sections 3 and 4 and the Foundation information page at www.gutenberg.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 41 Watchung Plaza #516, Montclair NJ 07042, USA, +1 (862) 621-9288. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at www.gutenberg.org/contact

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations ($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations

where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit

www.gutenberg.org/donate

.

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: www.gutenberg.org/donate.

Section 5. General Information About Project Gutenberg electronic works

Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility:

www.gutenberg.org

.

This website includes information about Project Gutenberg, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.